





<36700081040011
<36700081040011
Bayer. Staatsbibliothek

111^d L. marcenay
P.o. gall. Gaillard
881 hf

# RHÉTORIQUE
# FRANÇOISE,
## A L'USAGE
## DES JEUNES DEMOISELLES.

Digitized by Google

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

Digitized by Google

# RHÉTORIQUE FRANÇOISE,

## A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES;

Avec des exemples tirés, pour la plupart, de nos meilleurs orateurs et poëtes modernes.

SIXIEME ÉDITION, corrigée et augmentée.



A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXXVII.

*Avec Approbation, et Privilege du Roi.*

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN




Digitized by Google

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK

# PRÉFACE.

La Rhétorique a deux objets ; elle apprend à composer d'excellents ouvrages, elle apprend à les goûter. Le goût, cette heureuse faculté de l'ame qui n'est souvent chez les hommes que le fruit de l'étude et du travail, la nature l'a libéralement accordé aux femmes :

Tous les jours leur ignorance aimable,
A la honte du grec et du latin, fait voir
Combien au cabinet le monde est préférable,
Et le sentiment au savoir.

Pour peu que cet instinct délicat soit perfectionné par la lecture des bons livres, il acquiert bientôt chez les femmes une espece d'infaillibilité à laquelle notre sexe n'atteint que bien rarement. Mais ce goût est un apanage trop noble pour se borner à sentir la finesse d'une epigramme, l'agrément d'un conte, la délicatesse d'un madrigal ; il faut l'étendre à tout, et l'appliquer aux objets les plus grands et les plus distingués ; il faut l'accoutumer à s'attendrir dans la tragédie, à s'élever dans le poëme épique, à goûter des raisons solides

dans un plaidoyer, des vérités consolantes ou terribles dans un sermon. Ainsi donc, sans prétendre ouvrir aux femmes la carriere du barreau ou de la chaire, que nous leur avons prudemment fermée, on peut leur proposer sur tous ces genres des réflexions et des exemples, soit pour former le goût naissant des jeunes personnes, soit pour flatter le goût déja formé des autres.

Il est certain que l'usage, toujours respectable par sa tyrannie, a interdit aux femmes les ouvrages qui supposent une profession. Les hommes se sont arrogé le droit exclusif de paroître dans les écoles, dans les tribunaux, etc. comme celui de s'entretuer suivant de certains principes. On voit peu d'exemples de professions savantes exercées par les femmes : ceux qu'on pourroit citer sont au nombre de ces singularités historiques qui ne tirent pas à conséquence.

Hypacie, platonicienne illustre, donna des leçons publiques de philosophie dans Alexandrie.

Une Athénienne, nommée Agnodice, se déguisa en homme pour exercer la médecine. Ses succès inspirerent de la jalousie aux médecins ses confreres, qui, ayant bien

observé sa conduite, l'accuserent en justice réglée de s'introduire chez les femmes pour les corrompre. Le coupable fut même convaincu; ce qui arrive quelquefois à des innocents : celui-ci en fut pourtant quitte pour avouer son sexe. Les médecins furent un peu surpris. Les femmes intervinrent au procès. L'Aréopage rendit un arrêt qui permit aux femmes d'exercer la médecine.

Mais, à l'égard des ouvrages qui ne supposent que des talents, les femmes doivent-elles se borner au plaisir de les lire et de les goûter? La bienséance leur défend-elle d'avoir publiquement de l'esprit, de le cultiver, d'en faire éclore les fruits, d'enrichir le théâtre et la république littéraire? Est-ce un tort pour elles d'acquérir des graces de plus, et de nouveaux moyens de charmer, de joindre l'art de penser à l'art de plaire, d'embellir les talents, d'en être embellies, de remplir leurs têtes d'idées comme leurs cœurs de sentiments, de se ménager du moins la ressource consolante des connoissances et des lumieres pour cet âge où la beauté perd son empire, où l'esprit seul conserve le sien, où tout manque aux femmes frivoles, où ces vains amusements

qu'on honore assez faussement du nom de plaisirs, ne sont plus même de saison? Il faut renvoyer quiconque trouvera cette question douteuse à l'épître dédicatoire d'Alzire, où elle est décidée en faveur des femmes avec autant de solidité que d'agrément.

On voit dans tous les temps des traces de ce préjugé gothique qui condamne les femmes à l'obscurité, à l'ignorance, à la paresse, ou à la circulation fatigante des plaisirs frivoles; et on voit aussi dans tous les temps des femmes courageuses secouer noblement ce joug importun, voler à l'immortalité, et forcer les hommes à les admirer ou à les envier.

Bien des gens refusent à Homere la gloire de l'invention, pour la donner à une femme: ils disent qu'Hélene, fille de Musée, écrivit la guerre de Troie, et qu'Homere a emprunté d'elle le sujet de l'Iliade. On a vu des impératrices, des reines, une Eudoxie, une Anne Comnene, cultiver les arts avec succès; la célebre Elisabeth, reine d'Angleterre, traduire les tragédies de Sophocle; et sa rivale infortunée, Marie Stuart, réciter au Louvre, en présence de toute la cour, une oraison latine qu'elle avoit faite.

D'un autre côté, une femme aimable et illustre dont Epicure avoit été le maître et l'amant, écrit, pour défendre la doctrine de son maître, contre ce fameux Théophraste dont M. de la Bruyere a traduit les caracteres. Ce tribut de reconnoissance et d'amitié a déplu à Cicéron, qui, en convenant de l'élégance de ce petit écrit et de l'érudition de son auteur, ne laisse pas de lui dire, avec son style éloquent, de très grosses injures.

Pline va plus loin : il s'indigne de l'audace de cette femmelette qui ose attaquer le divin Théophraste ; il se plaint, avec toute l'amertume d'un docteur Pancrace (1), que tout est renversé, que le monde est tombé dans une licence épouvantable, et qu'enfin il ne reste plus aux auteurs célebres qu'à s'aller pendre, puisqu'ils sont exposés à de pareils affronts.

C'est ainsi que, dans les siecles les plus polis, la barbarie ne perd jamais tous ses privileges et perce toujours par quelque endroit.

Mais, dit-on, Philaminte, Armande et

(1) Dans le Mariage forcé.

Bélise, dans la comédie des Femmes savantes, sont parfaitement ridicules. Sans doute : mais Trissotin et Vadius le sont encore bien davantage. Que conclure de là? Faut-il que la fuite d'un excès nous précipite dans un autre? faut-il être ignorant, parceque les pédants sont sots; ou prodigue, parceque les avares sont odieux?

Fuyons tous les excès; évitons tous les ridicules, sur-tout celui d'en voir où il n'y en a pas, et de blâmer ce qu'il faut louer. Aimons tous les arts : respectons ceux qui les cultivent avec succès, de quelque sexe et de quelque condition qu'ils puissent être; sachons les admirer, et tâchons de les imiter.

Il nous reste une autre question à examiner. La philosophie moderne, qui a peut-être trop étendu l'empire du doute, autrefois trop resserré, a répandu quelques nuages sur l'utilité des préceptes relativement à la rhétorique et aux autres arts de génie; elle a nié que l'éloquence et la poésie pussent être assujetties à une théorie exacte, capable de diriger sensiblement vers la perfection les talents de l'orateur et du poëte.

La rhétorique, a-t-elle dit, n'a que des pré-

ceptes d'une généralité vague, d'une application difficile ; ou plutôt ces préceptes ne s'appliquent à rien, parcequ'ils s'appliquent à tout. Les seuls préceptes utiles sont ceux qui sont propres à chaque chose qu'on enseigne. On ne peut rien tirer, pour la pratique, d'une théorie trop éloignée et trop peu sensible. Tout se réduit à des réflexions sur les ouvrages des grands maîtres ; d'où il ne peut résulter qu'une connoissance plus parfaite et plus délicate de ces ouvrages, mais sans aucune leçon instructive pour la composition d'un discours oratoire ou d'un poëme. Ainsi donc que le P. Bouhours fasse des observations sur la langue et sur le goût ; qu'il démêle avec sagacité les beautés solides et les défauts brillants ; qu'il livre la guerre aux *concetti*, aux pointes, à l'enflure, au faux bel esprit : son objet est borné, mais il est rempli, et l'auteur a travaillé utilement. Qu'au contraire M. Rollin, M. Gibert, et tant d'autres rhéteurs, soit anciens, soit modernes, prétendent conduire comme par la main dans la composition d'un ouvrage ; qu'ils croient ouvrir à leurs disciples toutes les sources de l'éloquence, en exposant, sur les diffé-

rentes parties d'oraison, des principes généraux, souvent arbitraires, toujours uniquement fondés sur l'exemple : leur objet est vaste, il est immense, mais il n'est jamais rempli et ne peut jamais l'être. La nature se varie à l'infini ; les routes qui conduisent jusqu'à elle sont innombrables, il est impossible de les tracer toutes : ces genres auxquels on prétend réduire les ouvrages d'éloquence sont essentiellement incomplets. En un mot, l'art d'être éloquent ne peut être enseigné.

A toutes ces objections on peut répondre :

1°. Que quand tous les efforts de la rhétorique se borneroient à mieux faire connoître les grands modeles, à rendre plus judicieuse et plus éclairée l'admiration que ces modeles inspirent, ce seroit déja un avantage considérable.

2°. Que si la rhétorique n'apprend point à être éloquent, elle apprend du moins à éviter les défauts qui pourroient nuire à l'éloquence, elle dirige dans l'imitation.

3°. Que tout discours oratoire est essentiellement composé de parties principales, qui, indépendamment de toute circonstance

particuliere, ont un caractere distinct et marqué que la rhétorique apprend à connoître.

4°. Si dans les préceptes et les exemples que fournit la rhétorique, les divers genres d'éloquence se trouvent quelquefois confondus, c'est qu'en effet ces genres rentrent assez souvent les uns dans les autres, et admettent naturellement les mêmes préceptes et les mêmes exemples.

En général, les principaux genres d'éloquence se réduisent à trois : le judiciaire, le délibératif, et le démonstratif. Quoique ces trois genres soient essentiellement distingués dans les détails, et qu'ils exigent dans le style des caracteres différents, cependant, quant aux parties principales du discours et quant à la généralité des préceptes, ils peuvent se réduire à un seul genre, c'est-à-dire au judiciaire. En effet, l'orateur, quelque sujet qu'il traite, a dans ses auditeurs des juges à prévenir et à persuader ; il a, dans l'objet de son discours, un client à défendre, une cause à plaider, une proposition à établir nettement et à prouver solidement ; il a enfin une récapitulation courte, véhémente et rapide à faire

de ses plus fortes preuves, pour entraîner les suffrages et achever la persuasion.

Prenons pour exemple le genre démonstratif, qui paroît le plus éloigné du judiciaire, parcequ'il ne présente aucune idée sensible de contradiction : il y en a cependant toujours une au moins supposée, sans quoi le discours seroit d'une inutilité trop évidente. On suppose donc, soit dans les dispositions des auditeurs, comme leur doute ou leur ignorance, soit dans d'autres circonstances particulieres, un contradicteur secret et métaphysique qu'il faut accabler sous le poids des raisons. Ainsi les auditeurs sont les juges; l'objet du panégyrique est le client à défendre; ses vertus sont la proposition qu'on annonce, et les preuves consistent dans la partie historique.

L'analogie du genre délibératif avec le genre judiciaire est trop sensible pour que nous nous arrêtions à la faire remarquer; ainsi les trois genres, comme nous l'avons dit, se réduisent au judiciaire. On ne doit donc point s'étonner de voir dans les livres de rhétorique la distribution des principales parties du discours, et les préceptes et les exemples se rapporter souvent à ce

seul genre. On n'en doit pas conclure que tout cela soit sans application aux deux autres genres ; on ne doit point non plus, par la même raison, être choqué de voir les exemples puisés indifféremment dans les trois genres, sans que l'application respective soit indiquée.

5°. Si la rhétorique n'apprend pas à faire tel ou tel ouvrage éloquent, elle apprend en général à en faire d'éloquents, en faisant voir comment on en a fait de tels, et quelle a été la marche du génie dans la composition des bons ouvrages. La théorie ne peut rien de plus pour les arts, quels qu'ils soient. Le plus excellent traité de peinture, d'architecture, de sculpture, de gravure, de musique, etc., ne contribue pas plus à la composition des chefs-d'œuvre particuliers dans tous ces arts, que la rhétorique à la composition d'un discours éloquent. La théorie dans tous les arts suppose le génie, et ne le crée point; mais elle le dirige; elle lui montre les défauts qu'il doit éviter, les beautés qu'il peut imiter et qu'il doit s'efforcer ou d'égaler ou de surpasser ; elle fait entrevoir comment l'art, en écoutant la nature, en se réglant sur elle, en lui prê-

tant son secours de la maniere qu'elle le demande et qu'elle en a besoin, peut parvenir sur ses traces à la perfection.

Cette théorie, considérée dans la rhétorique, est le résultat des réflexions profondes faites par des philosophes délicats et sensibles sur les écrits des excellents orateurs; ces réflexions nous découvrent, nous révelent, pour ainsi dire, le secret de ces orateurs, nous indiquent les sources du beau, nous tracent les routes du cœur, nous dévoilent les mysteres de cet art puissant qui soumet à l'empire de la persuasion les esprits les plus rebelles.

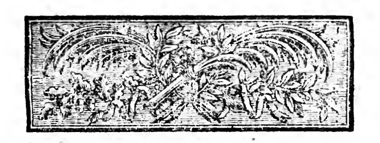
A la tête de ces utiles observateurs est ce philosophe si célebre par le respect excessif qu'il sut inspirer à toute l'antiquité, et par les mépris non moins excessifs qu'affectent pour lui les frivoles sectateurs du faux bel esprit, cet Aristote, l'objet de tant d'éloges et de tant de critiques également outrés. C'est lui qui le premier osa prescrire des bornes salutaires à l'impétuosité du génie, et, sans détruire la liberté, l'assujettir à des regles qui tournent au profit de l'éloquence.

Cicéron vint ensuite, et son exemple suf-

firoit seul pour fermer la bouche aux détracteurs de la rhétorique. Ce grand orateur a si peu cru son art incapable de théorie, qu'il a donné presque autant de préceptes que d'exemples, et qu'il a consacré plusieurs ouvrages à l'instruction de ceux qui aspiroient à l'éloquence.

Quintilien a consacré un ouvrage immortel à l'institution de l'orateur; et nos rhéteurs modernes ont développé avec goût et avec méthode les grandes vues de Cicéron et de Quintilien sur l'éloquence. On s'est proposé dans cet ouvrage d'en donner une idée très légere, mais peut-être suffisante pour les jeunes personnes auxquelles il est destiné.





# RHÉTORIQUE FRANÇOISE, A L'USAGE DES JEUNES DEMOISELLES:

Avec des exemples tirés, pour la plupart, de nos meilleurs orateurs et poëtes modernes.

## LIVRE PREMIER.

### CHAPITRE PREMIER.

*Définition de la Rhétorique.*

La Rhétorique est la science de la parole, ou l'art de parler de chaque chose d'une maniere convenable. L'objet de la Rhétorique est de nous tracer les routes qui menent à l'éloquence. Ces routes sont innombrables comme les allées d'un labyrin-

the : il est aisé et dangereux de les confondre ; la rhétorique apprend à les distinguer.

Le mot éloquence, pris dans une signification générale, s'applique à tout : il n'y a point de sujet qui n'en soit susceptible. Un conte, un madrigal, une épigramme, a son éloquence particuliere, aussi-bien qu'un plaidoyer et qu'une tragédie. Ainsi le caractere de l'éloquence se varie à l'infini, suivant les différents sujets qu'elle traite.

Cette nécessité de varier l'éloquence selon les différents sujets, est si étendue, que tous les sujets d'une même espece ne doivent pas être traités de la même maniere, et exigent différents genres d'éloquence : ainsi le style de Brutus n'est pas celui de Zaïre, et celui de Zaïre n'est pas celui d'OEdipe. Mais les nuances imperceptibles qui distinguent ces différents styles ne peuvent être apperçues que par le goût : la rhétorique ne peut pas les indiquer, ou du moins elle ne peut les indiquer que d'une maniere bien vague ; elle se repose de ce soin sur le goût ; c'est son emploi et son triomphe.

La rhétorique ne fournit que des préceptes et des exemples généraux : mais cet instinct heureux, ce discernement fin, ce sentiment exquis qu'on appelle goût, se forme par ces préceptes et par ces exemples ; il s'accoutume au vrai et au beau ; sa pénétration dans la suite fait le reste, et introduit naturellement toutes ces distinctions délicates que l'art ne peut indiquer.

Ainsi la rhétorique rapporte la multitude infinie des styles à trois genres principaux : le sublime, le simple, et le tempéré. Le goût subdivise ces trois styles selon les circonstances différentes des lieux, des temps et des personnes.

Il apprend au magistrat à mettre dans ses discours la gravité de son état ; au poëte, à se défier des saillies de son imagination ; au prédicateur, à ne point mettre à la place des vérités saintes dont il doit être l'organe, les écarts peu judicieux d'un enthousiasme déréglé, ou les transports fougueux d'une déclamation excessive. Il avertit l'orateur du barreau de ne dire que ce qu'il faut, mais de dire tout ce qu'il faut, et de ne rien omettre de ce qui peut instruire ou persuader ses juges. Il enseigne au fabuliste à peindre avec les couleurs les plus simples tout ce que la nature a de plus naïf ; à l'historien, au conteur, à mettre de l'expression dans ses tableaux, de l'intérêt dans sa narration, de l'agrément dans ses épisodes ; au dissertateur, à éviter le bavardage et le pédantisme. Il dit au philosophe qui veut éclairer les hommes et rendre ses découvertes utiles : Dépouillez le faux savant, humanisez votre style ; point de grec, point de latin, si vous parlez à des François : il n'est point de sciences obscures, mais il en est d'abstraites ; mettez-les à la portée de l'intelligence la plus foible : que les difficultés s'applanissent sous votre plume, et qu'on puisse s'applaudir, après vous avoir

lu, d'avoir acquis à si bon marché des connoissances utiles et agréables auxquelles on croyoit devoir renoncer.

C'est ce même goût qui inspire à l'homme du monde les bonnes plaisanteries, la vivacité maligne de l'épigramme, la finesse du madrigal, la mollesse ingénieuse de la chanson, le badinage élégant, la noble aisance, la légèreté naïve et féconde du style épistolaire, enfin les graces variées d'une conversation tantôt enjouée, tantôt sérieuse, toujours amusante et intéressante.

On voit quelle est l'union intime et nécessaire de l'art et du goût : la rhétorique forme le goût, le goût inspire ce que la rhétorique ne peut enseigner. Le goût marcheroit en aveugle et s'égareroit sans les préceptes qui dirigent sa course ; les préceptes sans le goût seroient comme le grain semé sur des pierres : les ouvrages excellents ne sont jamais produits que par un concert heureux de la nature et de l'art.

Il ne sera pas étranger à mon sujet d'examiner ici quel fondement peut avoir un reproche assez général qu'on fait à notre siecle : Le goût, dit-on, se pervertit ; on s'écarte de la nature ; chacun veut avoir de l'esprit, et en avoir sans cesse ; tous nos ouvrages à la mode sont de froids recueils de bons mots et d'épigrammes sans solidité, sans consistance, pareils à des éclairs qui brillent à chaque instant dans une nuit profonde, et disparoissent aussitôt sans qu'il en reste aucune trace. De tout cela on conclut que,

le siecle de Louis XIV ayant été pour nous le siecle d'Auguste et le temps marqué pour le triomphe des beaux arts, nous touchons au moment de cette révolution fatale que le goût éprouva à Rome lorsque Séneque et Pline, par une délicatesse recherchée dans les pensées et dans l'expression, corrompirent l'éloquence que Cicéron et César avoient perfectionnée.

Des censeurs plus misanthropes vont même jusqu'à prétendre que c'en est déja fait, que tout est perdu, et que le mal est presque sans remede. Mille auteurs périodiques protestent que leur noble intention est d'arrêter, s'il se peut, le cours de ce torrent, qui va peut-être, à force de politesse, nous ramener la barbarie. Le célebre abbé Desfontaines a combattu toute sa vie par des épigrammes ce goût excessif pour l'épigramme. La savante madame Dacier a fait un bon livre des causes de la corruption du goût; mais ne seroit-il pas arrivé à madame Dacier de trouver la cause d'un effet qui n'existoit point?

Bien des gens fort sensés disent que toutes ces menaces et toutes ces prédictions, fondées sur l'exemple des Romains, ne les effraient point du tout: 1°. parcequ'en supposant toutes choses égales, on ne peut jamais conclure bien sûrement d'un événement à un autre, l'expérience nous montrant tous les jours des effets contraires produits par les mêmes causes, et les mêmes effets produits par des causes toutes différentes.

2°. Ils osent douter que Séneque et Pline aient en effet corrompu l'éloquence romaine. Ils disent que des auteurs pleins de sens et d'agrément, dont les ouvrages se lisent avec autant d'utilité que de plaisir, ne peuvent leur paroître des corrupteurs de goût, et qu'enfin ils ne reconnoissent de goût corrompu que celui qui produit des ouvrages ridicules ou ennuyeux. Si pourtant la censure ne tombe que sur quelques endroits trop emphatiques des tragédies de Séneque, ils les abandonnent d'aussi bon cœur que certains vers de Cicéron.

3°. Ce grand reproche de dépravation de goût leur est extrêmement suspect : ils disent que c'est un de ces propos universels de tous les temps et de tous les lieux, quelquefois vrais, quelquefois faux, toujours répétés au hasard et sans examen. Le monde ne leur paroît point avoir changé depuis près de dix-huit cents ans qu'Horace a assuré que la perversité avoit toujours été et iroit toujours en croissant. Une soif insatiable des richesses, un mépris grossier pour le mérite et les talents, une dépravation générale du goût, sont, disent-ils, trois reproches que la mauvaise humeur des misanthropes a toujours faits au siecle et au climat dans lesquels ils ont eu le malheur de vivre. Enfin ils conviennent que trop souvent les guerres, les ravages, les désolations, détruisant les asyles des muses, ont élevé le trône de la barbarie sur les ruines des arts : mais ils assurent que par-tout où

les arts peuvent être cultivés en paix, ils ne peuvent qu'être perfectionnés.

Je n'entreprendrai pas de décider si leurs raisons sont bonnes ou mauvaises : je les rapporte ; qu'on en juge. Mais voici quelques exemples que la rhétorique peut citer, et quelques réflexions qu'elle peut faire au sujet de l'esprit.

Constance, fils de Constantin, alloit combattre Vétranion qui lui disputoit l'empire : les armées étoient en présence et prêtes à s'attaquer ; mais les deux concurrents aimerent mieux remettre la décision de cette grande affaire au jugement qu'aux armes de leurs soldats. Constance et Vétranion monterent sur le même trône, et s'assirent à côté l'un de l'autre, revêtus des ornements impériaux, mais désarmés ; leurs soldats, rangés autour d'eux, tenoient l'épée nue à la main, écoutant attentivement. Constance parla avec tant de force et tant de dignité, que les troupes, emportées par son éloquence, le proclamerent seul empereur, et obligerent Vétranion de descendre du trône, de dépouiller la pourpre, et de la porter à Constance.

L'éloquence de l'orateur Marc-Antoine, aïeul du triumvir, avoit arrêté et fléchi les meurtriers envoyés par Marius : la férocité de ces assassins étoit désarmée, lorsqu'Annius, leur chef, qui étoit resté à la porte de la maison, entra dans la chambre d'Antoine, et lui coupa la tête de sa propre main.

M. de Voltaire a fait une heureuse application de cette aventure au célebre amiral de Coligny, et il met dans la bouche de ce grand homme un discours pathétique et touchant :

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect :
Une force inconnue a suspendu leur rage.
» Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
» Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
» Que le sort des combats respecta quarante ans.
» Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne.
» Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne :
» J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour
» vous.... »
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes :
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Sembloit un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendoit sa victime,
Monte, tout indigné qu'on differe son crime.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras et glaçât son courage.

Cicéron plaidoit pour Ligarius ; il s'agissoit d'obtenir de César la grace de cet homme. Tout autre que Cicéron ne l'eût pas entrepris : César tenoit dans sa main la sentence

de proscription, et ne vouloit pas même entendre l'orateur; cependant il y consentit en disant : *Ecoutons Cicéron ; mon parti est pris, il n'en sera ni plus ni moins*. Cicéron parla, et son éloquence triompha de cette résolution. Il ne nia point le crime, il ne justifia point le coupable; mais il sut si bien profiter du penchant que César avoit naturellement à la clémence, que le dictateur attendri laissa tomber le papier qu'il tenoit dans sa main, et s'écria : *Tu l'emportes, Cicéron! César ne peut te résister.*

Voilà sans doute des effets bien admirables de la force de l'éloquence : mais si, au lieu des mouvements pathétiques dont l'oraison pour Ligarius est animée, au lieu de la générosité héroïque et touchante qui brille dans le discours de Coligny, au lieu de la véhémence et de la noblesse que Marc-Antoine et Constance durent mettre dans leurs harangues, ils eussent substitué les pensées fines, les épigrammes, l'esprit après lequel on reproche à notre siecle de courir, Constance étoit peut-être détrôné, Ligarius certainement proscrit, Marc-Antoine et Coligny n'auroient pas suspendu un seul moment la fureur de leurs assassins.

C'est donc abuser de l'esprit que de l'employer dans les occasions et dans les sujets qui demandent du pathétique et de la sublimité.

Que ce qu'on appelle esprit soit donc banni du poëme épique et de l'ode, parceque l'un et l'autre est consacré au sublime:

qu'il le soit de la tragédie, dont les ornements doivent être le pathétique, le touchant, le terrible : qu'il le soit sur-tout de la chaire ; l'épigramme s'allie mal avec la sainteté des vérités éternelles, avec la gravité de l'instruction morale : usons-en sobrement au barreau, où elle pourroit souvent être déplacée, mais où la nature plaisante de certaines causes permet quelquefois de l'admettre ; et prodiguons-la dans les détails de la comédie, où elle est absolument nécessaire, dans les fables, dans les contes, dans les tableaux critiques des mœurs, dans les madrigaux, dans les lettres, dans mille petits morceaux de poésie légere, etc. Blâmons le grand Corneille d'avoir semé dans ses sublimes tragédies tant de pensées fines et fausses, tant de petites fleurs, qui même n'auroient point été trop agréables dans les ouvrages les moins sérieux ; rions du bizarre entassement de pointes et d'équivoques qui forme le ridicule poëme de la Magdeleine. Plaignons le P. le Moine d'avoir voulu mettre tant d'esprit dans son poëme épique de S. Louis : mais sachons gré à M. de Fontenelle d'en avoir tant mis en effet dans ses Mondes et dans ses pastorales, et à M. de Voltaire d'avoir assaisonné tant de charmantes bagatelles de traits si ingénieux, de plaisanteries si fines, d'un badinage si noble, si léger, si élégant ; sachons estimer cet art si fin et si délicat avec lequel M. de Marivaux nous développe, nous analyse jusqu'aux nuances

nuances les plus imperceptibles de nos idées et de nos sentiments.

Il en est de l'esprit dans l'éloquence comme des passions dans la morale : les étouffer, les anéantir, seroit une chose aussi inutile qu'impossible ; savoir les régler, les vaincre, les contenir dans leurs bornes légitimes, est tout ce qu'il faut.

Au reste, ce reproche si souvent fait aux auteurs de ce siecle, de courir après l'esprit, ne viendroit-il pas de ce que des gens qui en ont fort peu, avec beaucoup de jalousie, leur font un crime d'avoir mis tant d'esprit où il en falloit, et de n'en avoir point mis où il n'en falloit pas? C'est ce que je n'ai garde de décider. Seulement j'ose croire en mon particulier que notre excellent poëte épique, nos bons auteurs dramatiques, nos grands orateurs de la chaire et du barreau, ne courent pas tant après l'esprit que Corneille, et pas plus que les Racine, les Bossuet, les Bourdaloue, etc. et que si l'on veut donner quelque fondement à ce reproche, il faut ne le faire tomber que sur nos mauvais orateurs et nos mauvais poëtes.

La rhétorique n'a pas beaucoup de préceptes pour les ouvrages de simple agrément : il est bien difficile d'enseigner aux hommes par principes à avoir de l'esprit, on ne peut que leur donner des exemples ; et c'est ce que nous ferons à l'article du style simple, auquel tous les petits ouvrages se rapportent, et quelquefois encore dans

l'énumération de certaines figures qui ne sont pas uniquement consacrées au grand et au pathétique.

Les leçons de la rhétorique ont principalement pour objet les ouvrages sérieux, les grands discours, dans lesquels il est question de persuader, d'instruire ou de toucher, et qui sont seuls susceptibles de ce qu'on appelle proprement éloquence.

Pour pouvoir produire tous ces grands effets, il faut commencer par plaire; c'est le puissant ressort qui fait mouvoir toute la machine de l'esprit et du cœur humain.

On parvient à plaire par les graces insinuantes d'un exorde modeste, par l'élégance soutenue d'un style vif, plein de pensées, par une variété sage, et surtout par un égard infini pour les bienséances, et par une attention scrupuleuse à observer tout ce qui convient aux temps, aux lieux, aux personnes, aux conjonctures et aux situations.

L'orateur honnête homme ne doit jamais s'écarter du vrai. Si quelques-uns abusent de leurs talents pour revêtir le mensonge des couleurs de la vérité, c'est un désordre qui vient de leur propre fonds, et qui ne doit point être imputé à l'éloquence.

Je n'examinerai point s'il seroit fort à desirer que les hommes aimassent la vérité pour elle-même, jusqu'au point de fouler aux pieds tous les ornements dont elle peut être parée : cela pourroit être ainsi, si tout étoit vérité mathématique, et géométriquement prouvée. Archimede, étant au bain,

Digitized by Google

découvre un moyen physique et sûr de connoître la quantité d'argent mêlé dans la couronne d'Hiéron; il s'élance du bain, transporté de joie; il court tout nud à son laboratoire, criant : *Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!* Les vérités mathématiques portent avec elles la preuve de leur certitude ; d'ailleurs elles sont abstraites, peu connues; elles coûtent à acquérir; elles distinguent du commun des hommes ceux qui ont pu s'élever jusqu'à elles. Cette certitude d'être parvenu à la vérité, ces difficultés vaincues pour y parvenir, ces distinctions si flatteuses pour l'amour-propre, tiennent lieu aux mathématiciens des plaisirs que l'éloquence seule peut procurer aux autres, en répandant de l'éclat sur des vérités moins lumineuses, et de la noblesse sur des vérités plus communes.

---

## CHAPITRE II.

### *Des parties de la rhétorique.*

Les rhéteurs tant anciens que modernes ont divisé et subdivisé la rhétorique en autant de parties qu'il leur a plu. Pour nous, usant du même droit, nous la diviserons en quatre parties pour une plus grande commodité.

Premièrement, il faut chercher et trouver des raisons propres à convaincre : c'est l'affaire de l'*invention*.

Secondement, mais ces raisons entassées

les unes sur les autres, accumulées sans discernement, et jettées au hasard, sans choix et sans goût, accableroient plutôt l'esprit qu'elles ne l'instruiroient : il faut donc les rédiger dans un certain ordre méthodique, et les disposer dans les parties d'un discours juste et régulier ; c'est ce qu'on nomme *la disposition.*

Troisièmement, il faut exprimer ces raisons avec ornement et avec esprit, leur donner un tour heureux qui frappe et qui surprenne, faire usage des figures qui naissent du fond du sujet, remuer les passions, toucher les cœurs ; c'est ce que fait *l'éloquence.*

Quatrièmement enfin, si l'on veut qu'un beau discours produise tous ces effets, il faut le prononcer avec grace et avec force ; c'est ce que l'on appelle *l'éloquence du geste et de la voix.*

Revenons à l'invention, qui est l'art de trouver les raisons convaincantes. Pour nous conformer à l'usage, et pour avoir quelque chose à dire sur cette partie de la rhétorique, nous sommes obligés de toucher un peu les principaux lieux oratoires.

---

## CHAPITRE III.

### *Des lieux oratoires intérieurs.*

Les lieux oratoires sont des especes d'arsenaux qui fournissent à l'éloquence les armes dont elle a besoin ; ce sont des sources

publiques dans lesquelles on peut puiser pour chaque sujet les arguments qui lui conviennent. Cette méthode a sa commodité : les grands orateurs dédaignent de s'en servir ; les médiocres ne sont pas fâchés de trouver cette ressource.

Les lieux oratoires sont ou intérieurs, qui naissent du fond même du sujet, ou extérieurs, qui, sans être absolument étrangers au sujet, n'y ont qu'un rapport indirect et peu marqué. Les principaux lieux intérieurs (car nous nous garderons bien de les détailler tous) sont la définition, l'énumération des parties, la similitude, la différence, et les circonstances.

---

## SECTION I. *De la définition.*

La définition est un discours propre à faire concevoir la chose telle qu'elle est, à en donner une idée claire, juste et distincte. L'art ici consiste à ne point omettre légèrement des traits essentiels qui caractérisent la chose qu'on veut définir, et à ne point insister aussi sur des circonstances inutiles. Voici des exemples.

Définition d'une armée dans l'oraison funebre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

» Qu'est-ce qu'une armée ? c'est un corps
» animé d'une infinité de passions diffé-
» rentes qu'un homme habile fait mouvoir
» pour la défense de la patrie ; c'est une

» troupe d'hommes armés qui suivent aveu-
» glément les ordres d'un chef dont ils ne
» savent pas les intentions ; c'est une mul-
» titude d'ames, pour la plupart viles et
» mercenaires, qui, sans songer à leur
» propre réputation, travaillent à celle des
» rois et des conquérants ; c'est un assem-
» blage confus de libertins qu'il faut assu-
» jettir à l'obéissance, de lâches qu'il faut
» mener au combat, de téméraires qu'il
» faut retenir, d'impatients qu'il faut accou-
» tumer à la constance ».

Définition de la vraie et de la fausse valeur dans la même oraison funebre.

» Son courage, qui n'agissoit qu'avec
» peine dans les malheurs de sa patrie,
» sembla s'échauffer dans les guerres étran-
» geres, et l'on vit redoubler sa valeur.

*Fausse valeur.*

» N'entendez pas par ce mot, Messieurs,
» une hardiesse vaine, indiscrete, empor-
» tée, qui cherche le danger pour le dan-
» ger même, qui s'expose sans fruit, qui
» n'a pour but que la réputation et les vains
» applaudissements des hommes.

*Vraie valeur.*

» Je parle d'une hardiesse sage et réglée,
» qui s'anime à la vue des ennemis ; qui,
» dans le péril même, pourvoit à tout et
» prend tous ses avantages ; mais qui se

» mesure avec ses forces, qui entreprend
» les choses difficiles et ne tente pas les
» impossibles, qui n'abandonne rien au
» hasard de ce qui peut être conduit par la
» vertu; capable enfin de tout oser quand
» le conseil est inutile, et prête à mourir
» dans la victoire, ou à survivre à son mal-
» heur en accomplissant ses devoirs ».

Définition de la vraie et de la fausse piété dans la comédie de l'Imposteur.

### *Fausse dévotion.*

Rien n'est plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zele spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilege et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue à leur gré
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlants et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zele avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices
Et pour perdre quelqu'un couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment;

D'autant plus dangereux dans leur âpre colere,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révere,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré :
De ce faux caractere on en voit trop paroître.

## *Vraie piété.*

Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siecle, mon frere, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre;
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable:
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement,
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un soin extrême
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.

## *Définition de l'histoire.*

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,

Viennent encor sur une scene illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincere et fidele miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

### *Définition de la raison humaine.*

Vil atôme importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'éleve, tombe, et nie encor sa chûte;
Qui nous dit, Je suis libre, en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.

### *Définition de la cour.*

Je définis la cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paroître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître.

### *Définition d'un intendant.*

Un intendant! qu'est-ce que cette chose?
Je définis cet être, un animal

Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble :
Et plus le bien de son maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même acheteroit
Ce qui de net au seigneur resteroit :
Dont par raison bien et dûment déduite
On pourroit voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'intendant à son tour ;
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.

Dans la fable de Tircis et d'Amarante, que l'amour est naïvement défini !

Tircis disoit un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connoissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le ciel qui vous parût égal !
Souffrez qu'on vous le communique ;
Croyez-moi, n'ayez point de peur :
Voudrois-je vous tromper, vous, pour qui je me pique
Des plus doux sentiments que puisse avoir un cœur !
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appellez-vous, ce mal ? quel est son nom ?
L'amour. Ce mot est beau : donnez-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connoître : que sent-on ?
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage,
Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image

Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir :
On soupire à son souvenir,
On ne sait pas pourquoi ; cependant on soupire :
On a peur de le voir, encor qu'on le desire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !
Il ne m'est pas nouveau : je pense le connoître.
Tircis à son but croyoit être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidamant.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.
Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Les énigmes et les logogryphes se rapportent à la définition ; ils n'en diffèrent que par la forme mystérieuse dans laquelle ils sont enveloppés. Dans l'énigme, on définit la chose par ses propriétés essentielles. Dans le logogryphe, on la définit par le nombre des lettres qui composent son nom, et par l'assemblage de tous les mots qui peuvent s'y trouver. Dans l'un et dans l'autre, on laisse deviner la chose. J'en donnerois des exemples, si les journaux et les mercures n'en fournissoient pas assez tous les mois.

La définition demande beaucoup de jugement, une grande attention au sujet,

qui veut être peint avec des couleurs qui lui soient propres et qui le distinguent de tout autre.

Il y a une autre espece de définition moins exacte et moins scrupuleuse que celle-ci ; on l'appelle description : nous en parlerons au traité des figures.

La fable de Tircis et d'Amarante, que nous venons de rapporter, tient autant de la description que de la simple définition. La poésie en général, et même l'éloquence, décrivent plus qu'elles ne définissent. Une définition rigoureuse en vers est une espece de phénomene. Telle est, par exemple, celle que contiennent ces deux vers, où un de nos mysteres est exprimé avec une précision si heureuse:

La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.

---

## Sect. II. *De l'énumération des parties.*

L'énumération consiste à parcourir diverses circonstances qui conviennent à une chose. Venons aux exemples. M. de Fénélon fait un beau dénombrement de tous les monstres qui environnoient le trône de Pluton dans les enfers.

» Au pied du trône étoit la mort, pâle » et dévorante, avec sa faux tranchante, » qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle » voloient les noirs soucis ; les cruelles dé» fiances ; les vengeances toutes dégout-

» tantes de sang et couvertes de plaies;
» les haines injustes; l'avarice qui se ronge
» elle-même; le désespoir qui se déchire
» de ses propres mains; l'ambition forcenée
» qui renverse tout; la trahison qui veut
» se repaître de sang, et qui ne peut jouir
» des maux qu'elle a faits; l'envie qui verse
» son venin mortel autour d'elle, et qui se
» tourne en rage dans l'impuissance où elle
» est de nuire; l'impiété qui se creuse elle-
» même un abyme sans fond, où elle se
» précipite sans espérance; les spectres hi-
» deux, les fantômes qui représentent les
» morts pour épouvanter les vivants; les
» songes affreux; les insomnies aussi cruelles
» que les tristes songes. Toutes ces images
» funestes environnoient le fier Pluton, et
» remplissoient le palais où il habite ».

Dans la Henriade, S. Louis transporte Henri IV en esprit aux enfers.

Là, gît la sombre Envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants:
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire;
La Foiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cede au crime, et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiete, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur;

Le faux Zele étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin pere de tous les crimes.

La critique n'a pas épargné même ce beau morceau. On a dit que M. de Voltaire donnoit à tous ces êtres métaphysiques des sentiments et des attributs qui ne leur conviennent que sur la terre, et nullement dans les enfers. Pour mieux faire sentir ce défaut, on a cité un morceau analogue de l'Enéide, qui contient une liste des suppôts du trône de Pluton. Virgile met dans ce catalogue la vieillesse, la faim et la pauvreté; il donne à la vieillesse l'épithete de *triste*, à la pauvreté celle de *honteuse*, et à la faim celle de *mauvaise conseillere*. Or je demande si c'est dans les enfers que la vieillesse est triste, qu'on a la foiblesse de rougir de la pauvreté, et que la faim donne des conseils pernicieux. Il faut donc reconnoître que M. de Voltaire a été en droit, aussi-bien que Virgile et que M. de Fénélon, de peindre les passions, les vices, etc. avec les couleurs qui leur sont propres et que nous leur connoissons; il a pu et dû donner à l'ambition les trônes où elle aspire, les tombeaux où elle précipite ses ennemis, et où elle se précipite quelquefois elle-même, les esclaves dont elle aime à se voir entourée. Il est inutile de dire que le jour ne peut pas blesser les yeux de l'envie, parcequ'il n'y a point de jour dans les enfers, et que si elle aime les morts, elle ne doit pas être triste, puisqu'ils sont tous devant ses yeux.

Tel est à-peu-près l'esprit de discernement et d'équité qui regne dans toutes les critiques qu'un zele indiscret pour la gloire des anciens, ou peut-être une secrete jalousie de la gloire des modernes, a fait éclore contre la Henriade.

Dans la tragédie de Phedre, Hippolyte parle ainsi à Théramene, son gouverneur :

Attaché près de moi par un zele sincere,
Tu me contois alors l'histoire de mon pere.
Tu sais combien mon ame, attentive à ta voix,
S'échauffoit au récit de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignois ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide;
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procruste, Cercyon, et Sciron, et Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Epidaure,
Et la Crete fumant du sang du minotaure.
Mais quand tu récitois des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte et reçue en cent lieux,
Hélene à ses parents dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phedre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme, à regret écoutant ce discours,
Je te pressois souvent d'en abréger le cours.
Heureux si j'avois pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!

Harpagon, désespéré de la perte de sa cassette, s'en prend à tout l'univers, et veut mettre tout à feu et à sang :

» Allons vîte, des commissaires, des ar-
» chers, des prévôts, des juges, des gênes,
» des potences, et des bourreaux. Je veux
» faire pendre tout le monde ; et si je ne
» retrouve mon argent, je me pendrai moi-
» même après ».

M. Bossuet, dans l'oraison funebre de la reine de la Grande-Bretagne :

» Vous verrez, chrétiens, dans une seule
» vie, toutes les extrémités des choses hu-
» maines : la félicité sans bornes aussi-bien
» que les miseres ; une longue et paisible
» jouissance d'une des plus belles couron-
» nes de l'univers ; tout ce que peuvent don-
» ner de plus glorieux la naissance et la
» grandeur, accumulé sur une tête qui en-
» suite est exposée à tous les outrages de la
» fortune ; la bonne cause d'abord suivie
» de bons succès ; et depuis, des retours
» soudains, des changements inouis ; la ré-
» bellion long-temps retenue, à la fin tout-
» à-fait maîtresse ; nul frein à la licence ;
» les loix abolies, la majesté violée par des
» attentats jusqu'alors inconnus, l'usurpa-
» tion et la tyrannie sous le nom de liberté ;
» une reine fugitive qui ne trouve aucune
» retraite dans trois royaumes, et à qui sa
» propre patrie n'est plus qu'un triste lieu
» d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par

» une princesse malgré les tempêtes ; l'o-
» céan étonné de se voir traversé tant de fois
» en des appareils si divers et pour des causes
» si différentes ; un trône indignement ren-
» versé et miraculeusement rétabli ».

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres à madame de Grignan :

» Je vous assure, ma chere enfant, que
» je songe à vous continuellement, et je
» sens tous les jours ce que vous me dites
» une fois, qu'il ne falloit point appuyer sur
» les pensées : si l'on ne glissoit pas dessus,
» on seroit toujours en larmes, c'est-à-dire
» moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui
» ne me blesse le cœur : toute votre cham-
» bre me tue ; j'y ai fait mettre un paravent
» tout au milieu, pour rompre un peu la vue :
» une fenêtre sur ce degré, par où je vous
» vis monter dans le carrosse de d'Hacque-
» ville, et par où je vous rappellai ; je me fais
» peur quand je pense combien alors j'étois
» capable de me jetter par la fenêtre ; car
» je suis folle quelquefois : ce cabinet où je
» vous embrassai sans savoir ce que je fai-
» sois ; ces capucins où j'allai entendre la
» messe ; ces larmes qui tomboient de mes
» yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau
» qu'on eût répandue ; Sainte-Marie (1),
» madame de la Fayette, mon retour dans
» cette maison, votre appartement, la nuit
» et le lendemain, et votre premiere lettre,

(1) Couvent du fauxbourg Saint-Germain.

» et toutes les autres, et encore tous les
» jours, et tous les entretiens de ceux qui
» entrent dans mes sentiments : ce pauvre
» d'Hacqueville est le premier ; je n'ou-
» blierai jamais la pitié qu'il eut de moi.
» Voilà donc où j'en reviens : il faut glisser
» sur tout cela, et se bien garder de s'aban-
» donner à ses pensées et aux mouvements
» de son cœur ».

Rousseau a bien peint les différents états de l'homme :

Que l'homme est bien durant sa vie
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance, toujours des pleurs ;
Un pédant porteur de tristesse ;
Des livres de toutes couleurs ;
Des châtiments de toute espece.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état ;
Des créanciers, une maîtresse,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mûr, autre combat ;
L'ambition le sollicite ;
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille, tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite ;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiegent sa caducité.

Bérénice, toute occupée de Titus, en parle ainsi à sa confidente :

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur éclat;
Cette pourpre, cet or que rehaussoit sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyoit venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.........
Ciel! avec quel respect et quelle complaisance...
Tous les cœurs en secret l'assuroient de leur foi!
Parle : peut-on le voir sans penser, comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître?

L'effet de l'énumération est de rassembler devant les yeux, et de former un tout frappant de plusieurs objets épars dont l'imagination s'occuperoit à peine si elle ne les voyoit ainsi ramassés et réunis en un seul corps de tableau. . . . . . . . . .
. . . Toute la regle que l'on peut prescrire sur l'énumération est de ne descendre dans aucun détail frivole, bas et ennuyeux, comme font Chicaneau et la Comtesse dans la comédie de Racine. C'est le ridicule ordinaire des plaideurs, que Racine a joué avec la gaieté la plus ingénieuse.

L'énumération est d'un grand usage dans l'exposition du sujet et dans la récapitulation.

---

## Section III. *De la similitude.*

La similitude est un rapport de convenance qui se trouve entre deux objets que l'on compare ensemble.

*Exemples.*

Dans Télémaque, c'est lui-même qui parle :

» A peine avois-je ainsi parlé, que ma
» douleur s'adoucissoit, et que mon cœur,
» enivré d'une folle passion, secouoit pres-
» que toute pudeur ; puis je me voyois
» plongé dans un abyme de remords. Pen-
» dant ce trouble, je courois errant çà et
» là dans le sacré bocage, semblable à une
» biche qu'un chasseur a blessée : elle court
» au travers des vastes forêts pour soulager sa
» douleur, mais la fleche qui l'a percée dans
» le flanc la suit par-tout ; elle porte par-tout
» avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois
» en vain pour m'oublier moi-même, et
» rien n'adoucissoit la plaie de mon cœur».

Dans le même ouvrage, le jeune Idamante, victime du vœu indiscret d'Idoménée, son pere, est comparé à un lis que le soc de la charrue a coupé.

» Tel qu'un beau lis au milieu des

» champs, coupé dans sa racine par le » tranchant de la charrue, languit et ne se » soutient plus; il n'a point encore perdu » cette vive blancheur et cet éclat qui char- » ment les yeux, mais la terre ne le nour- » rit plus, et sa vie est éteinte: ainsi le fils » d'Idoménée, comme une jeune et tendre » fleur, est cruellement moissonné dès son » premier âge ».

M. Bossuet, dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre, fait cette comparaison admirable:

» Comme une colonne dont la masse » solide paroît le plus ferme appui d'un » temple ruineux, lorsque ce grand édifice » qu'elle soutenoit fond sur elle sans l'a- » battre; ainsi la reine se montre le ferme » soutien de l'état, lorsqu'après en avoir » long-temps porté le faix, elle n'est pas » même courbée sous sa chûte ».

M. Fréron, dans son ode sur la bataille de Fontenoy, compare la Flandre (destinée à être si souvent le théâtre de la guerre) avec ce fameux Prométhée dont les entrailles toujours renaissantes sont toujours dévorées par un vautour.

De meurtres affamé, le démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles:
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour;
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide vautour.

Il compare ensuite l'armée françoise répandue dans la Flandre, avec le débordement du Nil qui fertilise les campagnes en les inondant.

Que dis-je? contre toi quand Louis se déclare,
Sensible à tes malheurs, sa bonté les répare:
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil, franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Paraphrase du psaume premier, par M. Godeau.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruits, tous les ans, enrichit ses rameaux:
Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde, etc.

Dans la Henriade, chant VIII:

Essex avec éclat paroît au milieu d'eux.
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere,
Etale les beautés de sa tige étrangere:
Son casque étinceloit des feux les plus brillants
Qu'étaloient à l'envi l'or et les diamants;
Dons chers et précieux, dont sa fiere maîtresse
Honora son courage ou plutôt sa tendresse.

Dans le même poëme, au même chant:

D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter:

Semblable au fier lion qu'un Maure a su domter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connoît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et semble menacer même en obéissant.

Tout le monde sent que le mérite des comparaisons ne peut consister que dans leur exactitude et dans leur noblesse.

La similitude n'est au fond qu'une comparaison, et une comparaison n'est qu'une figure. Cependant les rhéteurs, en plaçant la similitude parmi les lieux oratoires, lui donnent une signification plus étendue que celle d'une simple comparaison : ils entendent que l'orateur, en s'occupant du sujet qu'il veut traiter, doit examiner tous les rapports dont il peut être susceptible. Cette réflexion s'applique aussi à la section suivante, car les rapports peuvent être d'opposition comme de ressemblance.

---

## SECTION IV. *De la différence.*

LA dissimilitude ou différence n'est rien autre chose qu'une certaine contrariété qui se rencontre entre deux objets comparés, soit que l'on compare ensemble deux objets actuellement différents, soit que l'on compare l'état présent d'un seul objet avec son état passé.

*Exemples.*

Dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet :

» Les prêtres et les religieux, zélés et » infatigables pasteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre, pauvres, errants, travestis, desquels aussi le » monde n'étoit pas digne, venoient reprendre avec joie les marques glorieuses de leur » profession dans la chapelle de la reine : » et l'église désolée, qui autrefois pouvoit » à peine gémir librement et pleurer sa » gloire passée, faisoit retentir hautement » les cantiques de Sion dans une terre étrangere. Ainsi la pieuse reine consoloit la » captivité des fideles, et relevoit leur espérance ».

Racine dans le premier chœur de la tragédie d'Esther :

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire?
Tout l'univers admiroit ta splendeur :
Tu n'es plus que poussiere ; et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.
Sion, jusques au ciel élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée!

Le prophete Jérémie peint d'une maniere également forte et touchante l'affreuse désolation de cette Jérusalem, autrefois si brillante :

» Comment cette ville, autrefois si pleine » de peuple, est-elle maintenant si solitaire? » Celle qui étoit si grande entre les nations

» tions est devenue comme veuve ; la reine » des provinces a été assujettie au tribut.

» Elle ne cesse point de pleurer pendant » la nuit, et ses joues sont trempées de ses » larmes. De tous ceux qui l'aimoient, il » n'y en a pas un qui la console : tous ses » amis l'ont traitée avec perfidie, et sont » devenus ses ennemis . . . . . . . . . . » Comment le Seigneur a-t-il couvert de » ténebres dans sa fureur la fille de Sion? » comment a-t-il fait tomber du ciel en terre » la fille d'Israël qui étoit si éclatante, et ne » s'est-il pas souvenu au jour de sa colere de » celle où il avoit mis son marche-pied ?.... » Les chemins qui conduisent à Sion sont » dans les pleurs, parcequ'il n'y a plus » personne qui vienne à ses solemnités : » toutes ses portes sont désolées; ses prêtres » ne font que gémir ; ses vierges sont dans » la douleur, et elle est plongée dans l'a- » mertume.

» Ses ennemis la dominent ; ceux qui » la haïssoient sont dans la prospérité, » parceque le Seigneur l'a affligée à cause » de ses iniquités : ses petits enfants ont » été emmenés captifs devant l'ennemi qui » les chassoit.

» Tout ce que la fille de Sion avoit de » beau lui a été enlevé : ses princes sont » devenus comme des beliers qui ne trou- » vent point de pâturage, et ils ont mar- » ché, destitués de force, devant l'ennemi » qui les poursuivoit.

» Jérusalem, en ces jours de son afflic-

» tion, s'est souvenue de ses prévarications
» et de tout ce qu'elle avoit eu dans les sie-
» cles passés de plus desirable : elle s'en est
» souvenue, lorsque son peuple tomboit
» sous la main ennemie sans qu'il y eût per-
» sonne pour le secourir : ses ennemis l'ont
» vue, et ils se sont moqué de ses jours de
» repos..

» Jérusalem a commis un grand péché ;
» c'est pourquoi elle est devenue errante et
» vagabonde : tous ceux qui l'honoroient
» l'ont méprisée, parcequ'ils ont vu son igno-
» minie ; et elle a tourné son visage en ar-
» riere en gémissant.

» Tout son peuple est dans les gémisse-
» ments, et cherche du pain : ils ont donné
» tout ce qu'ils avoient de plus précieux
» pour trouver de quoi soutenir leur vie.
» Voyez, Seigneur, et considérez l'avilisse-
» ment où je suis réduite. . . . . . . . .
» Mes entrailles sont émues, mon cœur
» est renversé dans moi-même, parceque
» je porte la peine de ma révolte : l'épée
» tue mes enfants au-dehors, et je ne vois
» au-dedans qu'une image de la mort. . .
» Considérez, Seigneur, quel est le peuple
» que vous avez traité de cette sorte. Est-il
» donc possible que les meres soient rédui-
» tes à manger le fruit de leurs entrailles,
» à manger de petits enfants qu'elles em-
» maillottoient ? est-il possible que les prê-
» tres et les prophetes soient tués dans le
» sanctuaire même du Seigneur ?

» Les enfants et les vieillards sont étendus

» morts sur la terre le long des rues ; mes » vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous l'épée : vous les avez tués au jour » de votre fureur ; vous les avez égorgés » sans en épargner aucun.

» Vous avez fait venir des gens comme » en un jour solemnel, pour m'épouvanter » de toutes parts ; il ne s'est trouvé personne qui pût s'échapper, et qui fût excepté dans ce jour de la fureur du Seigneur ».

Discours de Satan à Béelzébub, dans le Paradis perdu de Milton.

» Es-tu ce chérubin qui protégeois les » autres à l'ombre de tes ailes ? es-tu cet » ange dont l'éclat éblouissoit les cieux ? » Mais que tu lui ressembles peu ! Naguere, une ligue mutuelle, une union de » pensées et de desseins, la même espérance » et les mêmes périls, t'ont joint avec moi » dans une entreprise glorieuse. Hélas ! la » misere nous unit aujourd'hui : tu vois » dans quel abyme et de quelle hauteur » nous sommes tombés. La foudre a rompu » nos légions. Cruelles armes, dont la force » nous étoit inconnue » !

Dans la tragédie de la Mort de César, Antoine se jette à genoux auprès du corps sanglant de ce héros, et s'écrie, en s'adressant aux Romains :

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste.

Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoroient à genoux;
Qui, toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisoit trembler la terre;
Qui devoit enchaîner Babylone à son char:
Amis, en cet état connoissez-vous César?

Dans la même tragédie, Brutus pleure sur la décadence de la liberté romaine:

Quelle bassesse, ô ciel! et quelle ignominie!
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie!
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon sang, toi Brutus!
Quels restes, justes dieux, de la grandeur romaine!
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne.
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.

Dans la tragédie d'Alzire, Zamore compare ainsi la clémence d'Alvarès avec la barbarie de Gusman et des Espagnols:

Mon pere, ah! si jamais ta nation cruelle
Avoit de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers, aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sa[illegible]e auroit volé:
Mais autant que ton ame est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avoue sa défaite au gouverneur de Nymphée, en se servant, avec beaucoup de noblesse, de la dissimilitude:

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate

Qui, de Rome toujours balançant le destin,
Tenois entre elle et moi l'univers incertain :
Je suis vaincu.

Cette plainte si touchante de Mariamne sur son sort appartient à la dissimilitude, par la comparaison de ses espérances passées avec ses malheurs présents :

Voilà donc, juste Dieu! quelle est ma destinée.
La splendeur de mon sang, la pourpre où je suis née,
Enfin ce qui sembloit promettre à mes beaux jours
D'un bonheur assuré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie
Le funeste poison dont elle fut remplie.
O naissance! ô jeunesse! et toi, triste beauté,
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuse illusion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée!
Sur ce trône coupable un éternel ennui
M'a creusé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frere;
Mon époux à mes yeux a massacré mon pere;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me restoit, on ose la flétrir.

Clytemnestre, en parlant d'Iphigénie qui doit être sacrifiée :

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés!

Madame Deshoulieres, en divers endroits

de ses poésies, se plaint de la décadence des sentiments parmi les jeunes gens.

De leurs déréglements historiens fideles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On diroit, à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les loix,
Tant ils ont de mépris pour elles!
Daignent-ils nous rendre visite,
Les plus ombrageux des époux
N'en sauroient devenir jaloux.
Ce n'est point pour notre mérite,
Leurs yeux n'en trouvent point en nous:
Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte,
Se dire que d'un vin qui les charmera tous
On a fait une heureuse et sûre découverte,
Se montrer quelques billets doux,
Et se donner des rendez-vous.
Si par hasard quelqu'un d'entre eux s'avise
D'avoir des sentiments tendres, respectueux,
Tout le reste s'en formalise:
Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui fasse, horreur qu'on ne lui dise;
Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Où sont ces cœurs galants? où sont ces ames fieres?
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Bussis,
Les Guises et les Bassompierres?
S'il reste encor quelques soucis
Lorsque de l'Achéron on a traversé l'onde,

Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui se passe en ce monde!

Dans plus d'un réduit agréable
On voyoit venir tour à tour
Tout ce qu'une superbe cour
Avoit de galant et d'aimable:
L'esprit, le respect et l'amour
Y répandoient sur tout un charme inexplicable;
Les innocents plaisirs, par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les soirs s'y trouvoient en foule;
Et les transports et les desirs,
Sans le secours de l'espérance,
A ce qu'on dit, prenoient naissance
Au milieu de tous ces plaisirs.

Cet heureux temps n'est plus, un autre a pris sa place:
Les jeunes gens portent l'audace
Jusques à la brutalité.

Si madame Deshoulieres revivoit aujourd'hui, adouciroit-elle l'amertume de ses plaintes?

C'est dommage qu'en général la versification de cette élégie soit un peu trop molle et trop lâche; les mœurs s'y trouvent peintes avec force et avec vérité; le tableau contrastant de la galanterie de nos peres a tout l'agrément capable de la faire regretter.

J'ajouterai encore un exemple, moins pour éclaircir la matiere que pour met-

tre un beau modele de plus devant les yeux :

HIPPOLYTE *à Aricie.*

Moi qui, contre l'amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté;
Qui, des foibles mortels déplorant les naufrages,
Pensois toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi!
Un moment a vaincu mon audace imprudente :
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve:
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit;
La lumiere du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite,
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, et ne me trouve plus :
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

La différence, dont nous parlons ici, a quelque rapport avec la figure nommée *antithese*, comme la similitude avec la comparaison et avec la figure appellée *parallele*. Nous traiterons de ces figures dans la suite.

## SECTION V. *Des circonstances.*

Les circonstances sont d'un très grand usage dans l'art oratoire; elles exposent le véritable état des choses ; ce sont elles qui distinguent, qui caractérisent, qui rendent méprisables ou héroïques, vertueuses ou criminelles, les actions des hommes.

Médée, embrasant le palais de Créuse, égorgeant ses propres enfants aux yeux de Jason leur pere, est sans doute une femme impitoyable, une mere dénaturée: mais le désespoir qui la dévore, son amour violent pour un perfide qu'elle a rendu possesseur de la toison d'or, pour qui elle a abandonné son pere et sa patrie, à qui elle a sacrifié son honneur, immolé Pélias et Absyrte son propre frere; la honte de se voir préférer une rivale; les mouvements d'amour, de haine, de crainte, de jalousie et de rage, qui la déchirent; toutes ces circonstances modifient son action. Ses crimes passés semblent excuser ses crimes présents (si cependant un crime peut en excuser un autre).

Oreste paroît inexcusable de lever un bras parricide sur Clytemnestre sa mere; mais elle-même s'étoit souillée du sang d'Agamemnon. C'est la pitié qui rend Oreste impie; il venge un pere, et sur qui? sur une mere. Ovide ose douter s'il fit un crime ou une action de piété.

Progné, plongeant le couteau dans le sein

du jeune Itys, son fils, semble révolter la nature : mais l'outrage sanglant que Térée vient de faire à sa sœur Philomele, à son pere Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, et lui ferme les yeux à tout autre objet ; elle ne voit plus son fils dans Itys, elle n'y voit que le fils de Térée. Le silence de sa sœur, plus fort que les cris et que les larmes de cet enfant, détermine son bras : c'est Philomele qui immole Itys par les mains de Progné. Son crime, envisagé de cette maniere, reçoit quelque excuse ; mais Ovide lui rend toute son horreur par les circonstances ingénieuses qu'il y ajoute. Cet enfant innocent, qui ne s'attend point à son malheur, entre, salue sa mere avec un air enjoué, s'approche d'elle, lui tend ses petits bras, se jette à son cou, l'embrasse, lui fait mille caresses enfantines. Progné ne peut soutenir ce spectacle ; elle s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux, sa colere se désarme, sa fureur l'abandonne ; elle alloit céder : pourquoi faut-il qu'elle rappelle sa férocité ?

D'un autre côté, le suicide chez les païens étoit quelquefois regardé comme une action héroïque ; la mort de Caton l'illustra autant que sa vie : mais Néron réduit aux dernieres extrémités, devenu l'objet de l'exécration publique, poursuivi par une armée victorieuse que la vengeance anime, déclaré ennemi du sénat et du peuple romain, et, comme tel, condamné aux tourments les plus cruels et les plus ignominieux,

Néron est-il un héros, même parmi les partisans du suicide, lorsque, pour dérober sa tête à l'infamie qui le menace, il est obligé d'emprunter une main étrangere pour pousser la sienne?

Ces exemples font voir combien les circonstances servent à caractériser les choses: donnons-en d'autres qui fassent voir la maniere de tirer parti de ces circonstances:

ZAMORE, *dans Alzire.*

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand, en effet, qu'un trépas glorieux:
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Mais périr sans vengeance, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins,
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux,
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort est affreuse et fait frémir d'horreur.

Cet exemple indique bien sensiblement l'usage des circonstances.

Philoctete à Télémaque:

» Quoi! disois-je, tirer un homme de sa
» patrie, comme le seul homme qui puisse
» venger la Grece, et puis l'abandonner
» dans cette isle déserte pendant son som-

» meil! car ce fut pendant mon sommeil
» que les Grecs partirent. Jugez quelle fut
» ma surprise, et combien je versai de lar-
» mes à mon réveil, quand je vis les vais-
» seaux fendre les ondes. Hélas! cherchant
» de tous côtés dans cette isle sauvage et
» horrible, je n'y trouvai que la douleur.
» En effet, il n'y a ni port, ni commerce,
» ni hospitalité, ni homme qui y aborde
» volontairement. On n'y voit que les mal-
» heureux que les tempêtes y ont jettés,
» et on n'y peut espérer de société que par
» des naufrages: encore même ceux qui
» venoient en ce lieu n'osoient me prendre
» pour me ramener; ils craignoient la colere
» des dieux et celle des Grecs. Depuis dix
» ans je souffrois la honte, la douleur, la
» faim; je nourrissois une plaie qui me
» dévoroit; l'espérance même étoit éteinte
» dans mon cœur ».

Combien les horreurs d'une si effroyable solitude ne doivent-elles pas aigrir ses maux et sa douleur!

Dans le psaume 54, il semble que le roi prophete nous représente dans Absalom l'ingratitude des pécheurs.

» C'est vous, ingrat, qui me combattez,
» vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi,
» qui conduisiez mes troupes, et qui étiez
» mon intime ami! vous preniez à ma ta-
» ble une nourriture délicieuse, et vous
» marchiez avec moi dans la maison de
» Dieu, sans avoir d'autre volonté que la
» mienne ».

Dans la tragédie de Bajazet, Roxane mesure l'ingratitude de ce prince sur les témoignages d'amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir si cruellement, dit-elle:

Moi qui, de ce haut rang qui me rendoit si fiere,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la premiere
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étoient environnés;
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes!

Mithridate diminue la honte de sa défaite par ce détail éloquent des circonstances dont elle avoit été accompagnée:

Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissoit peu de place au courage:
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes, contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyoient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux;
Que pouvoit la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

Dans la premiere tragédie de M. de Crébillon, Idoménée, pour excuser l'indiscrétion de son vœu, fait une vive peinture des dangers qui le lui avoient arraché:

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.

La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée,
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même...
Pour appaiser les dieux, je priai... je promis...
Non, je ne promis rien, dieux cruels! J'en frémis...
Neptune, l'instrument d'une indigne foiblesse,
S'empara de mon cœur et dicta la promesse:
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurois jamais promis de sang humain.

Dans la Mort de César, Antoine parle ainsi aux Romains de ce héros :

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivroit, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus!.. Où suis-je, ô ciel? O crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits...
Brutus!.. Son assassin... Ce monstre étoit son fils.

On sent combien ces circonstances redoublent l'horreur de l'assassinat commis par ces farouches républicains.

La méchanique générale de ces lieux oratoires consiste à donner, par le moyen de la définition, une idée exacte de l'objet de son discours, à en bien distribuer toutes les parties par le moyen de l'énumération, à examiner et faire valoir tous les rapports et toutes les contrariétés qui peuvent se rencontrer entre le sujet qu'on traite et quelque autre sujet, enfin à insister sur les circonstances qui caractérisent ce sujet et le distinguent de tout autre.

---

## CHAPITRE IV.

### *Des lieux oratoires extérieurs.*

On les appelle extérieurs, parceque ce sont des secours que l'orateur puise hors de son sujet: tels sont, pour l'orateur de la chaire, l'écriture-sainte, les conciles, l'histoire ecclésiastique, les peres de l'église, etc. pour l'orateur du barreau, les loix, les coutumes, les arrêts, les ordonnances, etc. pour le dissertateur, les autorités qui peuvent appuyer son opinion. Pour tous les autres genres d'éloquence, les lieux oratoires extérieurs se réduisent à la seule imitation.

### *De l'imitation.*

L'imitation est l'art de faire des larcins adroits à de bons auteurs. L'imitation est bien différente du plagiat : elle orne, elle embellit, elle marque de son sceau parti-

culier tout ce qu'elle emprunte; elle se l'approprie, elle en fait sa conquête légitime. Le plagiat n'est qu'un vol honteux.

Les bons auteurs vous fournissent des pensées et des expressions. Si vous prenez les pensées, enrichissez-les, perfectionnez-les, s'il est possible, et sur-tout produisez-les sous des expressions nouvelles et qui vous soient propres. Si vous vous accommodez des expressions, qu'elles vous servent à faire d'heureuses allusions, des applications ingénieuses, etc. Il y a encore une autre maniere d'imiter plus générale que ces deux-ci, et dans laquelle il entre plus d'art; c'est lorsque l'on prend tellement le génie, le style et le caractere d'un auteur, et que l'on se transforme, pour ainsi dire, tellement en lui, que l'imitateur et le modele semblent n'être plus qu'un même écrivain, quoiqu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Au reste, quelque maniere d'imiter que vous adoptiez, tâchez de surpasser vos modeles, de les égaler du moins: soyez original même en imitant. C'est ainsi que Despréaux a imité Horace et Juvénal.

Voici quelques exemples de la maniere d'imiter.

Horace avoit dit, en parlant de la mort:
» La mort frappe également aux superbes palais des rois et aux humbles chaumieres des pauvres ».

Voyez avec quelle grace Malherbe a rendu

cette pensée, comme il l'a enrichie en l'amplifiant :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Horace avoit dit :

» L'argent, tel qu'un roi puissant, dispense toutes les faveurs ; il fait trouver » une femme pourvue d'une riche dot; il » donne du crédit dans le monde, des amis, » de la naissance même, et de la beauté à » ceux qui n'en ont pas. Soyez opulent, la » douce éloquence coulera de vos levres, les » graces prendront soin de vous orner ».

Boileau a encore enchéri sur Horace :

Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;
Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang ;
Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L'or, même à la laideur, donne un teint de beauté :
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Horace avoit représenté la terre entiere soumise au pouvoir de César, excepté l'ame

inflexible de Caton; Corneille embellit la même idée dans la bouche d'Emilie, qui parle d'Auguste :

Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône, et donner ses états,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde :
Mais le cœur d'Emilie est hors de son pouvoir.

Chez le même Corneille, Cassiope, s'offrant pour victime aux dieux à la place d'Andromede sa fille, emploie les tours vifs et pressés que la douleur et le danger inspirent dans Virgile à Nisus, lorsqu'il s'offre aux coups des Rutules pour sauver son cher Euryale:

Me voici, qui seule ai fait le crime;
Me voici, justes dieux, prenez votre victime:
S'il est quelque justice encore parmi vous,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû votre courroux.

Corneille avoit dit en style un peu trop négligé :

Par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états;
Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
Qu'on ne sauroit changer sans lui faire une injure.
Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
Seme dans l'univers cette diversité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reste des Grecs la liberté publique;
Les Parthes, les Persans, veulent des souverains,
Et le seul consulat est bon pour les Romains.

M. de Voltaire a su donner un tour plus noble et incomparablement plus poétique au même fonds d'idées :

Chaque état a ses loix
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudroient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grece entiere est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus :
Son premier citoyen fut le grand Romulus ;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême :
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.

Voici encore deux morceaux, dont l'un paroît imité de l'autre. Pompée dit à Sertorius :

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire,
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Axiane dit à Alexandre, qui est son ennemi, comme Pompée l'est de Sertorius :

Ah ! Seigneur, puis-je ne les point voir,
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?

Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie?

Psaume trente-sixieme :

» J'ai vu l'impie élevé comme les cedres » du Liban : j'ai passé, il n'étoit déja plus; » je l'ai cherché, je n'ai pas même trouvé » la place où il étoit ».

Racine, tragédie d'Esther :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cedre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux :
Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre;
Fouloit aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'étoit déja plus.

Le même Racine a été très bien imité par M. de Voltaire. Voici les passages de l'un et de l'autre :

ESTHER *à Elise.*

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospere aux ames innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes foibles attraits le roi parut frappé.

M. de Voltaire, dans le poëme de la Henriade :

L'Eternel en ses mains tient seul nos destinées;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé.

Ces exemples suffisent pour faire voir de quelle maniere on peut imiter. Quant à ceux qu'il faut imiter, ils sont assez annoncés par leur réputation. Il ne s'agit pas de donner ici un catalogue d'auteurs et de livres, encore moins d'apprécier en détail les uns et les autres : ce seroit la matiere d'un grand et difficile ouvrage. Les personnes qui ne veulent que se former le goût ne doivent pas tout lire, et doivent même se borner d'abord aux livres excellents, afin de se mettre en état de lire ensuite les autres sans danger. Rien ne contribueroit davantage à rendre le goût flottant et incertain, que le mélange des ouvrages médiocres et des excellents, à un âge où leur différence ne se feroit pas assez sentir. Il faudroit d'abord ne lire que des auteurs choisis, des auteurs classiques, tels que les Bossuet, les Fléchier, les Bourdaloue, les Massillon, pour l'éloquence de la chaire; les Cochin, pour celle du barreau ; les Corneille, les Racine, les Crébillon, les Voltaire, pour la tragédie ; les Moliere, les Regnard, pour la comédie ; la Henriade, pour l'épopée ; Télémaque, pour le genre du roman poétique ; Rousseau, pour la poésie lyrique ; la Fontaine, pour la fable ; Boileau, pour y trouver les préceptes et un modele de presque tous les genres ; madame Deshoulieres, pour l'idylle philosophique ; messieurs de Voltaire, Bernard, de Saint-Lambert, pour les pieces fugitives.

Pour le style épistolaire, nous n'avons point de meilleur modele que madame de

Sévigné. C'est la mere des graces et des sentiments; ses narrations sont vives, ses tableaux animés, son enjouement noble, ses plaisanteries agréables, ses réflexions solides, son imagination variée, brillante et féconde : personne ne peint plus vivement ; on voit tout ce qu'elle dit. J'avoue que je ne souscris point du tout au sentiment de quelques censeurs qui condamnent les fréquents témoignages de cette violente tendresse pour sa fille, qui éclate dans toutes ses lettres, et qui est exprimée par les termes les plus forts et les plus passionnés : cette tendresse pour une fille aimable est si juste, l'absence doit si naturellement la redoubler, qu'il me semble qu'on ne tarde guere à se mettre à la place de madame de Sévigné, et à aimer madame de Grignan presque autant qu'elle-même. Bien loin de blâmer ce sentiment si légitime et si naturel, j'admire au contraire cette abondance, cette prodigieuse variété de tours ingénieux dont elle se sert pour l'exprimer : dire les mêmes choses d'une façon toujours si différente, n'est-ce pas dire des choses nouvelles?

» Mon cœur, ou à droite ou à gauche
» (dit-elle à cette chere fille), est tout plein
» de vous. Si vous me demandez ce que je
» sens dans ce carrosse charmant, je pense
» à ma chere enfant; je m'entretiens de la
» tendre amitié que j'ai pour elle, de celle
» qu'elle a pour moi, . . . de la Providence
» qui nous sépare . . . . de la tristesse que

» j'en ai ... C'est sur ces séparations si terribles que je ne suis pas soumise comme » je devrois ; je regrette ce que je passe de » ma vie sans vous, et j'en précipite le reste » pour vous retrouver, comme si j'avois bien » du temps à perdre.

» Enfin, ma chere fille, vous ne voulez » pas que je pleure de vous voir à mille » lieues de moi ; vous ne sauriez cependant » empêcher que cet ordre de la Providence » ne me soit bien dur et bien sensible : je ne » m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement. ... Je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre » courage par le récit de mes foiblesses : » conservez toute votre raison ; jouissez de » la grandeur de votre ame, pendant que je » m'aiderai, comme je pourrai, de toute la » tendresse de la mienne.

» Me voici dans un lieu, ma fille, qui est » le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de » votre départ le plus abondamment et le » plus amèrement ; la pensée m'en fait encore tressaillir.... Ma chere enfant, je n'en » puis plus ; votre souvenir me tue en mille » occasions. J'ai pensé mourir dans ce jardin où je vous ai vue mille fois. Je ne » veux point vous dire en quel état je suis : » vous avez une vertu sévere qui n'entre » point dans la foiblesse humaine. Il y a » des jours, des heures, des moments, où je » ne suis pas la maîtresse ; je suis foible, et » ne me pique point de ne l'être pas.

» Hélas ! ma chere enfant, il y a plus
» d'un an que je ne vous ai vue ; je sens
» vivement cette absence : et vous, ma fille,
» n'y pensez-vous point quelquefois un petit
» moment ?

» Je ne vous parle point aujourd'hui de
» ma tendresse, c'est que je ne vous aime
» pas.

» Adieu, mon enfant : je vous défie de
» pouvoir comprendre combien je vous aime.

» Je m'en vais dans un lieu où je penserai
» à vous sans cesse, et peut-être trop ten-
» drement. Il est bien difficile que je revoie
» ce lieu, ce jardin, ces allées, ce petit
» pont, cette avenue, cette prairie, ce
» moulin, cette petite vue, cette forêt, sans
» penser à ma très chere enfant.

» Adieu, ma chere enfant : vous dirai-je
» que je vous aime ? il me semble que c'est
» une chose inutile ; vous le croyez assuré-
» ment.

» Je fonds en larmes en lisant vos lettres ;
» il semble que mon cœur veuille se fendre
» par la moitié ; il semble que vous m'écri-
» viez des injures, ou que vous soyez malade,
» ou qu'il vous soit arrivé quelque accident :
» et c'est tout le contraire ; vous m'aimez,
» ma chere enfant, et vous me le dites d'une
» maniere que je ne puis soutenir sans des
» larmes en abondance. Vous continuez votre
» voyage sans aucune aventure fâcheuse ; et
» lorsque j'apprends tout cela, qui est jus-
» tement

» tement tout ce qui me peut être le plus
» agréable, voilà l'état où je suis. Vous vous
» amusez donc à penser à moi, vous en
» parlez, et vous aimez mieux m'écrire vos
» sentiments que vous n'aimez à me les
» dire : de quelque façon qu'ils me vien-
» nent, ils sont reçus avec une tendresse
» et une sensibilité qui n'est comprise que
» de ceux qui savent aimer comme je fais.
» Vous me faites sentir pour vous tout ce
» qu'il est possible de sentir de tendresse;
» mais si vous songez à moi, ma chere en-
» fant, soyez assurée aussi que je pense
» continuellement à vous : c'est ce que les
» dévots appellent une pensée habituelle;
» c'est ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, si
» l'on faisoit son devoir....

» Adieu, ma chere enfant, l'unique pas-
» sion de mon cœur, le plaisir et la dou-
» leur de ma vie : aimez-moi toujours; c'est
» la seule chose qui peut me donner de la
» consolation.

» Vous comprenez bien, ma belle, que,
» de la maniere dont vous m'écrivez, il faut
» que je pleure en lisant vos lettres. Joignez
» à la tendresse et à l'inclination naturelle
» que j'ai pour votre personne, la petite
» circonstance d'être persuadée que vous
» m'aimez, et jugez de l'excès de mes sen-
» timents. Méchante, pourquoi me cachez-
» vous quelquefois de si précieux trésors?
» Vous avez peur que je ne meure de joie :
» mais ne craignez-vous point aussi que je

» ne meure du déplaisir de croire voir le
» contraire?.... Ah ! mon enfant, que je
» voudrois bien vous voir un peu, vous en-
» tendre, vous embrasser, vous voir passer,
» si c'est trop que le reste ! Hé bien ! par
» exemple, voilà de ces pensées auxquelles
» je ne résiste pas : je sens qu'il m'ennuie de
» ne vous plus avoir ; cette séparation me
» fait une douleur au cœur et à l'ame, que
» je sens comme un mal du corps.

» Je vous écris au bout de cette allée
» sombre que vous aimez, assise sur ce
» siege de mousse où je vous ai vue quel-
» quefois couchée. Mais, mon dieu ! où ne
» vous ai-je point vue ici, et de quelle fa-
» çon toutes ces pensées me traversent-elles
» le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point
» de lieu, ni dans la maison, ni dans l'é-
» glise, ni dans le pays, ni dans le jardin,
» où je ne vous aie vue ; il n'y en a point
» qui ne me fasse souvenir de quelque
» chose : de quelque maniere que ce soit,
» je vous vois, vous m'êtes présente, je
» pense et repense à tout ; ma tête et mon
» esprit se creusent. Mais j'ai beau tour-
» ner, j'ai beau chercher ; cette chere en-
» fant, que j'aime avec tant de passion,
» est à deux cents lieues de moi, je ne l'ai
» plus ; sur cela je pleure sans pouvoir m'en
» empêcher. Voilà qui est bien foible ; mais
» pour moi je ne sais point être forte contre
» une tendresse si juste et si naturelle.....
» Je vous prie de ne point parler de mes

» foiblesses; mais vous devez les aimer, et » respecter mes larmes, puisqu'elles vien- » nent d'un cœur tout à vous.... Adieu, » ma chere petite; voilà tout ce que vous » aurez de Livry. Si j'avois eu la force de » ne vous y point écrire, et de faire un sa- » crifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti, » cela vaudroit mieux que toutes les péni- » tences du monde : mais au lieu d'en faire » un bon usage, j'ai cherché de la conso- » lation à vous en parler. Ah ! ma fille, que » cela est foible et misérable!

» Ma fille, aimez-moi donc toujours; » c'est ma vie, c'est mon ame, que votre » amitié : je vous le disois l'autre jour, elle » fait toute ma joie et toutes mes douleurs. » Je vous avoue que le reste de ma vie est » couvert d'ombre et de tristesse, quand je » songe que je la passerai si souvent éloi- » gnée de vous ».

Je ne conçois point du tout la délicatesse de ceux qui peuvent trouver fades de semblables répétitions.

J'ai pris plaisir à accumuler toutes ces formules de sentiment pour faire voir en combien de diverses manieres une plume éloquente peut tourner agréablement une même chose; combien le sentiment est fécond quand il est vrai; sous combien de formes il sait se reproduire.

Les Lettres Péruviennes (un des plus jolis ouvrages que l'imagination d'une femme ait produits) sont des modeles parfaits de la

naïveté la plus ingénieuse, et de cet art singulier que nous venons d'admirer dans madame de Sévigné, de peindre le sentiment avec la vivacité la plus capable de l'inspirer.

Voilà ces lieux oratoires dont quelques rhéteurs font tant de bruit, et dans lesquels ils font consister toute l'éloquence ; au lieu que ses véritables sources sont l'esprit, le goût, et la connoissance du cœur humain.

Il faut cependant considérer qu'il y a des ouvrages dont l'éloquence particuliere doit nécessairement être puisée dans de certaines sources : un sermon où l'on ne mettroit en œuvre ni l'écriture ni la tradition, et dans lequel on substitueroit des traits purement moraux aux vérités évangéliques, ne seroit pas un bon ouvrage dans son espece, non plus qu'un plaidoyer dont les principes et les raisonnements n'auroient d'autre source qu'une imagination systématique, rebelle à l'autorité des loix.

Les dissertations sont encore un genre d'ouvrage asservi aux autorités ; il faut donc faire un choix judicieux des plus respectables, ne les point trop accumuler, les placer à propos, les présenter dans le jour le plus favorable à l'opinion qu'on veut faire valoir.

A l'égard de l'imitation, il y a une regle générale à observer, c'est de n'entreprendre jamais de composer, sans avoir bien nourri, bien pénétré son ame de la lecture des meilleurs auteurs, et sans avoir allumé son feu au flambeau de leur génie.

*Fin du premier livre.*

# LIVRE SECOND.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De la disposition.*

Ce n'est point assez d'avoir, par le secours de l'invention, trouvé des raisons solides et convaincantes; la force et la beauté du discours consistent moins dans ces raisons que dans un certain arrangement juste, naturel et régulier de toutes les parties qui le composent. La confusion est plus insupportable dans un discours que par-tout ailleurs. Quelque belles, quelque vives que soient vos pensées, si elles n'ont cette proportion et cette symmétrie que demande et qu'inspire la nature, il n'en résultera qu'un chaos rebutant, qu'une masse informe, faite pour choquer et pour déplaire. Il en est d'un discours comme d'un ouvrage d'architecture: les raisons, les arguments, en sont les matériaux; il ne suffit pas de les assembler, il faut les placer et les mettre en œuvre. C'est l'élégante construction des matériaux qui forme le bel édifice; c'est la disposition bien ménagée de toutes les parties d'oraison qui forme le beau discours.

Ces parties d'oraison sont l'exorde, qui renferme la proposition; ensuite la narration; la confirmation, qui renferme la réfutation; enfin, la péroraison ou conclusion.

C'est la nature elle-même qui a tracé ce

plan ; l'art ne fait que lui prêter son secours. L'ordre naturel demande : 1° que l'orateur commence à gagner la bienveillance et l'attention de ses auditeurs par un exorde qui leur donne une haute ou agréable idée de son sujet et de sa personne même ; 2° qu'il expose ce sujet d'une maniere claire, ornée et intéressante ; 3° qu'il confirme par de solides preuves tout ce qu'il a avancé, qu'il réfute tous les arguments qu'on peut lui opposer, qu'il éclaircisse les difficultés principales qu'on lui peut faire ; 4° qu'il accumule sur la fin les figures les plus pathétiques, si son but est de toucher, ou qu'il rassemble avec vivacité tous ses moyens dans une courte récapitulation ; pour entraîner l'esprit de ses juges, si son objet est de persuader.

Cette distribution des parties d'oraison regarde plus particulièrement, comme on voit, les ouvrages du barreau, que toute autre espece d'ouvrages. On sent bien en effet que dans un poëme épique, par exemple, ou dans un poëme dramatique, il n'est question ni de confirmation, ni de péroraison : cependant les détails de ces sortes d'ouvrages nous fourniront indifféremment des exemples de toutes les parties d'oraison. Voyons quels sont les devoirs de l'exorde.



# CHAPITRE II.

## *De l'exorde.*

L'EXORDE est au discours oratoire ce que la tête est au corps humain; c'est ce qu'il y a de plus apparent et de plus sensible, c'est ce que l'auditeur écoute le plus attentivement, c'est ce qui le rebute ou qui le rend propice. Souvent, si un exorde est bon, il aveugle l'auditeur sur les défauts du reste de l'ouvrage; s'il est mauvais, il entraîne tout l'ouvrage dans sa disgrace, quelque bon que cet ouvrage puisse être d'ailleurs : tant est grande la force des premieres impressions; tant est irrévocable le premier jugement que l'esprit humain a porté.

L'exorde en général doit être simple et modeste; c'est en prenant d'abord un ton soumis et respectueux que l'orateur peut s'insinuer par degrés dans les esprits, et s'en rendre ensuite le maître. Un orateur impétueux, qui débute par des foudres et des éclairs, souleve contre lui l'auditeur indigné. On ne gagne rien par la violence. Les hommes s'intéressent en général pour la timide foiblesse qui semble implorer leur appui et reconnoître en eux une supériorité qui les flatte. Un orateur qui se présente d'un air modeste et timide est donc bien plus favorablement écouté que celui qui se présente d'un air assuré et triomphant.

Après la mort d'Achille, Ajax prétendit que les armes de ce héros lui étoient dues. Ulysse entra en concurrence avec lui. L'un et l'autre expose ses prétentions en présence des princes confédérés. Ajax, guerrier vaillant, mais mauvais orateur, dit tout ce qu'il faut précisément pour indisposer l'esprit de ses juges : il s'emporte, il éclate; il semble leur reprocher les services qu'il leur a rendus, et leur injustice et leur ingratitude.

» Grands dieux! s'écrie-t-il, c'est à la vue » de la flotte que nous plaidons, et c'est » un Ulysse qu'on ose mettre en parallele » avec moi! Mais ce lâche a-t-il pu tenir » devant Hector, lorsque ce fier Troyen » portoit le feu dans nos vaisseaux? C'est » moi qui arrêtai ce terrible ennemi et qui » le repoussai; c'est à moi qu'on doit la » conservation de la flotte ». Ce brusque emportement convient fort au caractere violent et furieux d'un soldat farouche, tel qu'Ajax : mais il étoit bien peu propre assurément à lui rendre ses juges favorables.

Ulysse n'étoit pas à beaucoup près aussi hardi ni aussi courageux, mais c'étoit le plus rusé et le plus éloquent de tous les Grecs : il prend d'abord le ton le plus modéré et les manieres les plus engageantes; il fait paroître un respect infini pour ses juges, un dévouement entier à la cause commune, et une extrême affliction de la perte que les Grecs viennent de faire.

» Illustres Grecs, dit-il, si vos vœux et

» les miens eussent été exaucés, ces armes » ne seroient point la matiere d'une si triste » contestation ; vous les posséderiez encore, » cher Achille, et nous jouirions du bon- » heur de vous posséder vous-même. Mais » puisqu'un sort fatal nous enleve ce héros (poursuit-il en faisant semblant d'essuyer ses larmes), » qui peut, à plus juste titre, » prétendre aux armes du grand Achille, » que celui qui a procuré aux Grecs cet » invincible guerrier »?

La comparaison de ces deux exemples fait connoître en quoi consiste l'artifice de l'exorde. Mais cette modération, ce sang froid, ces mouvements si doux et si adroitement concertés, ne conviennent pas à toutes sortes de sujets : il est des conjonctures où un mouvement éclatant et impétueux produit un très bon effet.

Il y a donc deux sortes d'exordes, le brusque et le tempéré. Le brusque est fait pour les passions véhémentes et pour les grands événements. L'orateur agité de pensées tumultueuses éclate tout-à-coup, et saisit ses auditeurs par un enthousiasme violent et imprévu.

*Exemples.*

Exorde de la premiere Catilinaire de Cicéron.

» Jusqu'à quand enfin, Catilina, abu- » seras-tu de notre patience? jusqu'à quand » ta hardiesse effrénée et furieuse bravera- » t-elle notre juste ressentiment? Quoi! ni

» la garde qui veille à la sûreté publique ; » ni la crainte du peuple, ni ton arrêt déja » prononcé dans le cœur de tous les gens » de bien, ni le respect dû à ce lieu sacré, » ni l'aspect de ces augustes sénateurs, » n'ont pu ébranler ton insolente audace ! » Ne vois-tu pas que tes complots perfides » sont dévoilés ; que la conjuration est dé- » couverte ; qu'aucun de nous n'ignore ce » que tu as fait cette nuit et la nuit précé- » dente ; à quelle coupable assemblée tu as » présidé ; quelles résolutions plus coupa- » bles encore y ont été prises ? Ô temps ! ô » mœurs ! Le sénat le sait, le consul le voit, » et ce traître respire ! Que dis-je ? il res- » pire ! il met dans le sénat un pied témé- » raire ; il prend part aux délibérations de » ce corps vénérable ; il jette sur chacun de » nous des regards sanguinaires ; il marque » de l'œil la place où il veut enfoncer le » poignard » !

Dans l'oraison funebre de madame la duchesse d'Aiguillon :

» Qu'attendez-vous de moi, messieurs ? » et quel doit être aujourd'hui mon minis- » tere ? Je ne viens ni déguiser les foiblesses, » ni flatter les grandeurs humaines, ni don- » ner à de fausses vertus de fausses louan- » ges. Malheur à moi, si j'interrompois les » sacrés mysteres pour faire un éloge pro- » fane, si je mêlois l'esprit du monde à » une cérémonie de religion, et si j'attri- » buois à la force ou à la prudence de la

» chair ce qui n'est dû qu'à la grace de » Jésus-Christ » !

Dans la tragédie d'Alzire, Zamore souffle ainsi l'esprit de vengeance dans le cœur des Américains :

Amis de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune,
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissants, dieux vains de nos vastes contr
A des dieux ennemis vous les avez livrées;
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.

ZOPIRE *à Omar, dans Mahomet.*

Eh bien! après six ans tu revois ta patrie,
Que ton bras défendit, que ton cœur a trahie;
Ces murs sont encor pleins de tes premiers exploits.
Déserteur de nos dieux, déserteur de nos loix,
Persécuteur nouveau de cette cité sainte,
D'où vient que ton audace en profane l'enceinte?

Dans la tragédie d'Athalie, Joad apostrophe ainsi Mathan :

Où suis-je? de Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle? et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas

Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu.

Exorde du discours de Moloch, dans le Paradis perdu de Milton :

» Armons-nous ; déclarons la guerre ; pre-
» nons le parti d'agir à force ouverte : n'em-
» ployons ni ruse ni stratagême ; c'est la
» ressource des lâches ».

Cette espece d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, et le plus rarement qu'il est possible ; il est à craindre que la suite du discours ne réponde pas à un mouvement si violent : d'ailleurs tant de véhémence n'est pas toujours du goût de l'auditeur.

L'exorde tempéré est d'un usage beaucoup plus universel ; en voici des exemples.

Dans l'oraison funebre de la reine de la Grande-Bretagne :

» Celui qui regne dans les cieux, et de
» qui relevent tous les empires, à qui seul
» appartient la gloire, la majesté et l'indé-
» pendance, est aussi le seul qui se glori-
» fie de faire la loi aux rois, et de leur
» donner, quand il lui plaît, de grandes et
» de terribles leçons. Soit qu'il éleve les
» trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il
» communique sa puissance aux princes,
» soit qu'il la retire à lui-même et ne leur

» laisse que leur propre foiblesse, il leur » apprend leurs devoirs d'une maniere sou-» veraine et digne de lui ».

Combien cet exorde est imposant dans sa noble tranquillité!

Idoménée commence ainsi l'histoire de ses malheurs, en s'adressant à Mentor et à Télémaque:

» J'avoue que je ne connoissois point en-» core assez l'art de régner, quand je re-» vins en Crete après le siege de Troie. » Vous savez, chers amis, les malheurs qui » m'ont privé de régner dans cette grande » isle, puisque vous m'assurez que vous y » avez été depuis que j'en suis parti. En-» core trop heureux si les coups les plus » cruels de la fortune ont servi à m'instruire » et à me rendre plus modéré »!

Combien le ton de cet exorde est doux et intéressant! combien il dispose à pardonner les fautes qu'on y avoue!

Exorde du discours de Mithridate à ses fils:

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue:
A mes nobles projets je vois tout conspirer;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.

D'Oreste à Pyrrhus, tragédie d'Andromaque:

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,

Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups:
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.

On sent combien cet exorde est adroit et prévenant.

De Fatime à Zaïre :

Je ne m'attendois pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes:
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave François devoit guider nos pas.

La douceur de ce début est propre à disposer Zaïre à la confidence que Fatime lui demande.

De Brutus aux sénateurs assemblés :

Destructeurs des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et vos loix,
Enfin notre ennemi commence à nous connoître,
Ce superbe Toscan qui ne parloit qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre,
Respecte le sénat, et craint un peuple libre.

Ce début respire la fierté romaine, sans avoir la brusque vivacité que nous avons remarquée dans l'exorde de Cicéron contre Catilina.

De l'ambassadeur toscan aux mêmes sénateurs :

Consuls, et vous, sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis;
De voir tous ces héros dont l'équité sévere
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!

On sent assez quelle différence il y a entre cette seconde espece d'exorde et la premiere : autant l'une est brusque et violente, autant l'autre est douce et modérée; cette derniere est très propre à rendre l'auditeur favorable. L'aréopage l'avoit défendue, tant il en craignoit les dangereuses douceurs.

M. Racine, dans sa comédie des Plaideurs, a tourné en ridicule les compliments que les avocats faisoient autrefois à leurs juges et à leurs adversaires dans leurs exordes.

L'Intimé commence ainsi son plaidoyer burlesque :

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,

Semble s'être assemblé contre nous par hasard ;
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car,
D'un côté, le crédit du défunt (1) m'épouvante,
Et de l'autre côté l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit. . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . Mais quelque défiance
Que nous doive donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit ; ce néanmoins, messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure. D'ailleurs,
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie ;
Oui, devant ce Caton de basse Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni :
*Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

Dans les sermons et dans les plaidoyers la proposition se trouve toujours renfermée dans l'exorde, c'est-à-dire que l'exorde contient toujours un tableau abrégé du sujet qui doit être traité dans le corps du discours.

On peut remarquer en passant que le poëme épique a une espece d'exorde qui lui est particuliere. Cet exorde, outre la proposition, renferme encore une invocation dans cet ordre :

La proposition précede l'invocation, et l'invocation précede l'exorde proprement dit, ou l'entrée en matiere. Un exemple, tiré de la Henriade, rendra la chose plus sensible.

(1) Chapon.

*Proposition.*

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner;
Persécuté long-temps, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la ligue, et l'Ibere,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le pere.

*Invocation.*

Je t'implore aujourd'hui, sévere Vérité;
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre,
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces,
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes:
Viens, parle; et, s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altiere,
Si son ombre embellit les traits de ta lumiere,
Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits et non pour les cacher.

*Entrée en matiere, ou exorde proprement dit :*

Valois régnoit encore, et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissoient flotter les rênes :
Ses esprits languissoient par la crainte abattus;
Ou plutôt, en effet, Valois ne régnoit plus.

On peut regarder les premiers actes des

pieces dramatiques comme leur exorde; puisqu'ils contiennent toujours une exposition du sujet, et une idée des mouvements qui se préparent.

---

## CHAPITRE III.

### *De la narration.*

Le talent de narrer est peut-être le plus agréable de tous les talents ; mais aussi c'est le plus rare, quoique tout le monde croie le posséder, et se mêle de l'exercer. Les hommes n'écoutent volontiers que ce qui les amuse, ou ce qui les intéresse ; et il ne suffit pas pour cela que les choses par elles-mêmes méritent d'être écoutées, il faut encore qu'elles soient exprimées d'une maniere amusante et intéressante. Voilà la grande difficulté.

Le style de la narration doit varier selon les différents sujets sur lesquels elle s'exerce ; une fable de la Fontaine et un récit de tragédie ne sont pas écrits du même style. Une vivacité rapide, enjouée, des épisodes agréables et peu nombreux, une naïveté, une finesse charmante, voilà ce qui nous attache dans la Fontaine ; un style pompeux, harmonieux, plein d'images tendres, touchantes ou sublimes, voilà ce qui nous enchante dans les récits de Racine et de M. de Voltaire. Le style d'un récit tragique doit être le même que celui du poëme épi-

que, parcequ'il est également question, dans l'un et dans l'autre, de peindre avec des couleurs fortes un grand événement, soit heureux, soit malheureux. Voilà pourquoi les récits de Mithridate, d'Iphigénie, de Phedre, de Mariamne, de Mérope, d'Oreste, sont écrits comme la Henriade. Des censeurs peu éclairés ont blâmé l'éloquence épique de ces récits; leur raison est que le style de la tragédie doit être différent de celui du poëme épique. Sans doute, lorsque la tragédie représente les passions en mouvement, elle doit leur faire parler le langage qui leur est propre; mais lorsqu'elle raconte les effets produits par le mouvement des passions, comme alors elle fait les fonctions de l'épopée, elle doit en emprunter le style. Cette raison me paroît palpable; et elle est d'une si grande étendue, que dans presque tous les ouvrages, soit en vers, soit en prose, les récits des grands événements sont écrits en style épique, comme les exemples suivants le font voir.

Dans la fable des coqs, on trouve ce petit tableau épique :

Amour! tu perdis Troie; et c'est de toi que vint
Cette querelle envenimée,
Où du sang des dieux même on vit le Xanthe teint.

Dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre:

» Cent pieces de canon tonnerent sur
» elle à son arrivée, et la maison où elle

» entra fut percée de leurs coups. Qu'elle
» eut d'assurance dans cet effroyable péril !
» Mais qu'elle eut de clémence pour l'au-
» teur d'un si noir attentat ! On l'amena
» prisonnier peu de temps après ; elle lui
» pardonna son crime, le livrant pour tout
» supplice à sa conscience et à la honte
» d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse
» si bonne et si généreuse : tant elle étoit au-
» dessus de la vengeance aussi-bien que de la
» crainte ! Mais ne la verrons-nous jamais
» auprès du roi, qui souhaite si ardemment
» son retour ? Elle brûle du même desir, et
» déja je la vois paroître dans un nouvel ap-
» pareil. Elle marche comme un général à la
» tête d'une armée royale ; elle assiege et
» prend d'assaut, en passant, une place
» considérable ; elle triomphe, elle par-
» donne, tout semble prospérer par sa pré-
» sence ; les rebelles étoient consternés....
» Mais le terme fatal approchoit : la reine
» tomba en langueur, et tout l'état languit
» avec elle ; elle se retire à Excester ; bientôt
» elle est obligée de sortir du royaume. Elle
» part des ports d'Angleterre, à la vue des
» vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient
» de si près, qu'elle entendoit presque leurs
» cris et leurs menaces insolentes. O voyage
» bien différent de celui qu'elle avoit fait
» sur la même mer, lorsque, venant pren-
» dre possession du sceptre de la Grande-
» Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les
» ondes se courber sous elle, et soumettre
» toutes leurs vagues à la dominatrice des

» mers ! Maintenant chassée, poursuivie
» par ses ennemis implacables qui avoient
» eu l'audace de lui faire son procès, tantôt
» sauvée, tantôt presque prise, changeant
» de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant
» pour elle que Dieu et son courage iné-
» branlable, elle n'avoit ni assez de vents
» ni assez de voiles pour favoriser sa fuite
» précipitée ».

Dans l'oraison funebre du grand Condé :

» A l'heure marquée, il fallut réveiller
» d'un profond sommeil cet autre Alexan-
» dre. Le voyez-vous comme il vole, ou à
» la victoire, ou à la mort ? Aussitôt qu'il eut
» porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit
» animé, on le vit presque en même temps
» pousser l'aile droite des ennemis, soutenir
» la nôtre ébranlée, rallier les François à
» demi vaincus, mettre en fuite l'Espagnol
» victorieux, porter par-tout la terreur, et
» étonner de ses regards étincelants ceux qui
» échappoient à ses coups. Restoit cette re-
» doutable infanterie de l'armée d'Espagne,
» dont les gros bataillons serrés, semblables
» à autant de tours, mais à des tours qui
» sauroient réparer leurs breches, demeu-
» roient inébranlables au milieu de tout le
» reste en déroute, et lançoient des feux de
» toutes parts. Mais enfin il faut céder.
» C'est en vain qu'à travers des bois, avec
» sa cavalerie toute fraîche, Bex précipite
» sa marche pour tomber sur nos soldats
» épuisés. Le prince l'a prévenu : les batail-

» lons enfoncés demandent quartier. Mais
» la victoire va devenir plus terrible pour
» le duc d'Enguien, que le combat. Pen-
» dant qu'avec un air assuré il s'avance
» pour recevoir la parole de ces braves gens,
» ceux-ci, toujours en garde, craignent la
» surprise de quelque nouvelle attaque. Leur
» effroyable décharge met les nôtres en fu-
» rie; on ne voit plus que carnage; le sang
» enivre le soldat : mais le grand prince,
» qui ne put voir égorger ces lions comme
» de timides brebis, calma les courages
» émus, et joignit au plaisir de vaincre ce-
» lui de pardonner. Quel fut alors l'éton-
» nement de ces vieilles troupes et de leurs
» braves officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y
» avoit plus de salut pour eux qu'entre les
» bras du vainqueur? De quels yeux regar-
» derent-ils le jeune prince, dont la victoire
» avoit relevé la haute contenance, à qui
» la clémence ajoutoit de nouvelles graces?
» Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie
» au brave comte de Fontaines! Mais il
» se trouva par terre parmi ces milliers
» de morts dont l'Espagne sent encore la
» perte. Elle ne savoit pas que le prince,
» qui lui fit perdre tant de ces vieux régi-
» ments à la journée de Rocroi, en devoit
» achever les restes dans les plaines de Lens.
» Ainsi la premiere victoire fut le gage de
» beaucoup d'autres. Le prince fléchit le
» genou, et dans le champ de bataille il
» rend au Dieu des armées la gloire qu'il
» lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivré,

» les menaces d'un redoutable ennemi tour» nées à sa honte, la régence affermie, la » France en repos, et un regne qui devoit » être si beau, commencé par un si heu» reux présage. L'armée commença l'action » de graces; toute la France suivit : on y » élevoit jusqu'au ciel le coup d'essai du » duc d'Enguien. C'en seroit assez pour » illustrer une autre vie que la sienne; mais » pour lui, c'est le premier pas de sa course ».

Dans Télémaque:

» Cléanthe devoit épouser la jeune Pholoé, » fille du fleuve Liris. Elle avoit été promise » par son pere à celui qui la délivreroit d'un » serpent ailé qui étoit né sur les bords du » fleuve et qui devoit la dévorer dans peu » de jours, suivant la prédiction d'un oracle. » Ce jeune homme, par un excès d'amour, » se dévoua pour tuer le monstre; il réussit: » mais il ne put goûter le fruit de sa vic» toire; et pendant que Pholoé, se prépa» rant à un doux hyménée, attendoit impa» tiemment Cléanthe, elle apprit qu'il avoit » suivi Adraste dans les combats, et que » la Parque avoit tranché cruellement ses » jours. Elle remplit de ses gémissements » les bois et les montagnes qui sont auprès » du fleuve, elle noya ses yeux de larmes, » arracha ses beaux cheveux blonds; elle ou» blia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit » accoutumé de cueillir, et accusa le ciel » d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleu» rer nuit et jour, les dieux, touchés de ses

» regrets, et pressés par les prieres du fleuve,
» mirent fin à sa douleur. A force de verser
» des larmes, elle fut tout-à-coup changée
» en fontaine, qui, coulant dans le sein du
» fleuve, va joindre ses eaux à celles du dieu
» son pere : mais l'eau de cette fontaine est
» encore amere ; l'herbe du rivage ne fleurit
» jamais, et sur ses tristes bords on ne trouve
» d'autre ombrageque celui des cyprès ».

Dans l'oraison funebre de M. de Bellievre, par M. Patru :

» Pompone passe dans la Grande-Bretagne, où, pendant tout le temps que dura
» cette ambassade, il se rendit si admirable
» aux yeux de toute la cour et de tout le
» peuple d'Angleterre, qu'en effet ce héros
» ne leur étoit guere moins cher qu'à la
» France. Cette présence si agréable, cet
» air si doux, sa conversation toute galante
» lui gagna bientôt tous les cœurs, mais sur-
» tout le cœur du roi : et ce ne fut pas sans
» une secrete conduite de la Providence qu'il
» se trouva dans ces lieux au point fatal
» qu'on alloit immoler à l'idole de l'hérésie
» tant de milliers de victimes innocentes ;
» car il fut à peine arrivé à Londres, qu'on
» renouvella les sanglants édits de la reine
» Elisabeth, et de ce prince malheureux qui
» fut le premier déserteur de la piété et de
» la foi de ses peres. Une vapeur noire sortie
» de l'abyme avoit empoisonné les esprits ;
» jamais danger ne fut plus proche ni plus
» affreux : déja le glaive est levé, les ouailles
» saintes

» saintes du vrai pasteur tremblent. Ames » fideles, consolez-vous; l'ange du Seigneur » est à vos portes; voilà l'enfer désarmé; » l'appareil de ce sacrifice d'abomination » est par terre : l'éloquence de Pompone, » ses prieres, ses ardentes sollicitations, ont » enfin ému les entrailles du monarque, » vaincu la haine des peuples, et confondu » l'orgueil et la rage des démons. La nou- » velle d'un événement si inopiné passa » bientôt dans tous les climats du monde » chrétien. L'église, qui voit ses enfants heu- » reusement délivrés, adore le doigt de Dieu » dans ce grand succès, et bénit en même » temps la sage main qui fut l'organe des » miséricordes et de la puissance du ciel ».

Tous ces récits sont vraiment épiques, et il ne serviroit de rien d'objecter que le style d'une oraison funebre doit être différent de celui de l'épopée; il doit être le même, lorsqu'il est question de récit héroïque.

Je ne vois que l'histoire, qui, dans le récit des événements les plus importants et les plus glorieux, ne s'éleve guere jusqu'à la sublimité du poëme épique; mais c'est par une raison particuliere, c'est parceque la simplicité étant la marque la plus sensible de la vérité, est aussi la seule éloquence qui convienne à l'histoire. Les tours brillants, les images sublimes, les figures hardies, les grands traits d'éloquence, si nécessaires à l'orateur, seroient suspects chez l'historien,



BAYERISCHE STAATS- BIBLIOTHEK MÜNCHEN

auquel on ne doit pourtant pas les interdire, mais qui doit les employer avec plus de sobriété.

Les récits des plaidoyers et des factums sont en général les moins susceptibles d'ornements ; tout épisode en doit être banni, parcequ'il faut toujours courir d'un pas rapide à l'événement ; le style pompeux a peine à y trouver place, parcequ'il est rare que les événements soient d'un assez grande importance pour permettre tant de sublimité. Il n'est question pour l'ordinaire que de présenter avec netteté, avec précision, et dans un jour favorable à sa cause, les faits qui doivent être l'objet d'une discussion judiciaire. L'art consiste à retrancher tout détail inutile, à affoiblir l'impression des faits qui pourroient paroître peu avantageux à la cause qu'on défend, à laisser entrevoir toute la force des raisons qu'on se propose de faire valoir, sur-tout à donner à tous ses faits les couleurs de la vraisemblance et le ton de la vérité ; ce qui sera fort aisé, si l'on observe en effet de ne s'attacher qu'au vrai, premier devoir de l'honnête homme.

Pour tous les récits qui ne sont, ni épiques, ni judiciaires, ni écrits par des historiens, nous n'avons pas de meilleur modele à proposer que madame de Sévigné, qui, avec sa simplicité charmante, savoit mettre un intérêt infini dans tout ce qu'elle contoit. Quelle vivacité, quel feu dans cette relation de la mort du malheureux Vatel, maître-d'hôtel de M. le prince !

» Le roi arriva le jeudi au soir à Chantilli. La promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa; il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'étoit pas attendu. Cela saisit Vatel; il dit plusieurs fois : Je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquiemes, lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusques dans sa chambre, lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'acheve; je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le prince : ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi. Il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée; il lui demande : Est-ce là tout? Il lui dit : Oui, monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point : sa tête s'échauffoit; il crut qu'il n'auroit point

» d'autre marée : il trouva Gourville, il lui » dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet » affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met son épée » contre la porte, et se la passe au travers » du cœur : mais ce ne fut qu'au troisieme » coup, car il s'en donna deux qui n'étoient » pas mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés : on cherche » Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on » le trouve noyé dans son sang. On court » le dire à M. le prince, qui fut au désespoir. M. le duc pleura ; c'étoit sur Vatel » que tournoit tout son voyage de Bourgogne. M. le prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'étoit à force d'avoir » de l'honneur en sa maniere. On le loua » fort, on le loua et l'on blâma son courage. » Le roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilli, parcequ'il » comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit » à M. le prince qu'il ne devoit avoir que » deux tables, et ne point se charger de » tout. Il jura qu'il ne souffriroit plus que » M. le prince en usât ainsi ; mais c'étoit » trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant » Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : on dîna très bien, on fit collation, » on soupa, on se promena, on joua, on » fut à la chasse ; tout étoit parfumé de » jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, » qui étoit samedi, on fit encore de même ; » et le soir le roi alla à Liancourt, où il » avoit commandé médianoche ».

Dans une autre lettre à madame de Grignan :

» Avant-hier, à trois heures après minuit, j'entendis crier au voleur, au feu; et ces cris si près de moi et si redoublés, que je ne doutai point que ce ne fût ici : je crus même entendre qu'on parloit de ma petite fille, je ne doutai point qu'elle ne fût brûlée. Je me levai dans cette crainte sans lumiere, avec un tremblement qui m'empêcha quasi de me soutenir : je cours dans son appartement, qui est le vôtre; je trouvai tout dans une grande tranquillité : mais je vis la maison de Guitaut toute en feu; les flammes passoient par dessus la maison de M. de Vauvineux; on voyoit dans nos cours, et sur-tout chez M. de Guitaut, une clarté qui faisoit horreur : c'étoit des cris, c'étoit une confusion, c'étoit des bruits épouvantables de poutres et de solives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au secours. M. de Guitaut m'envoya une cassette de ce qu'il avoit de plus précieux; je la mis dans mon cabinet, et puis je voulus aller dans la rue bayer comme les autres : j'y trouvai monsieur et madame de Guitaut quasi nuds, madame de Vauvineux, l'ambassadeur de Venise, tous ses gens, la petite Vauvineux, qu'on portoit toute endormie chez l'ambassadeur; plusieurs meubles et vaisselle d'argent qu'on sauvoit chez lui : madame

» de Vauvineux faisoit démeubler. Pour moi » j'étois comme dans une isle, mais j'avois » grande pitié de mes pauvres voisins. Madame Gueston et son frere donnoient de » bons conseils. Nous étions tous dans la » consternation : le feu étoit si allumé, qu'on » n'osoit en approcher ; et l'on n'espéroit la » fin de cet embrasement qu'avec la fin de » la maison de ce pauvre Guitaut. Il faisoit » pitié ; il vouloit aller sauver sa mere, qui » brûloit au troisieme étage ; sa femme s'attachoit à lui et le retenoit avec violence : » il étoit entre la douleur de ne pas secourir » sa mere, et la crainte de blesser sa femme, » grosse de cinq mois. Enfin il me pria de » tenir sa femme : je le fis. Il trouva que sa » mere avoit passé au travers de la flamme, » et qu'elle s'étoit sauvée ; il voulut aller retirer quelques papiers, il ne put approcher » du lieu où ils étoient ; enfin il revint à » nous dans cette rue où j'avois fait asseoir » sa femme. Des Capucins pleins de charité » et d'adresse travaillerent si bien, qu'ils » couperent le feu : on jetta de l'eau sur le » reste de l'embrasement, et enfin le combat finit faute de combattants ».

Voici encore un exemple remarquable par sa gaieté.

» L'archevêque de..... revenant hier fort » vîte de S. Germain, voici ce qui lui arriva. Il alloit, à son ordinaire, comme » un tourbillon ; il passoit au travers de » Nanterre, *trà*, *trà*, *trà* ; il rencontre un

» homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre » homme se veut ranger, son cheval ne le » veut pas; enfin le carrosse et les six che- » vaux renversent cul par-dessus tête le » pauvre homme et le cheval, et passent » par dessus, et si bien par dessus, que le » carrosse en fut versé et renversé. En même » temps l'homme et le cheval, au lieu de » s'amuser à être roués, se relevent mira- » culeusement et remontent l'un sur l'autre » et s'enfuient, et courent encore; pendant » que les laquais et le cocher de l'archevê- » que, et l'archevêque même, se mettent à » crier: Arrête, arrête ce coquin; qu'on lui » donne cent coups de bâton. Et l'archevê- » que, en racontant ceci, disoit: Si j'avois » tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu » les bras et coupé les oreilles ».

Tous les récits de madame de Sévigné sont aussi animés, aussi intéressants. On en trouve un sur-tout dans le nouveau volume d'addition qui a paru depuis quelques années, qu'on peut citer comme un modele accompli de narration. C'est une lettre qu'elle écrit à M. de Sévigné son fils, et dans laquelle elle lui conte avec tout l'enjouement, toute la légèreté et toutes les graces possibles, une aventure ridicule et bizarre arrivée par égarement de dévotion à une demoiselle qu'il avoit voulu épouser.

## CHAPITRE IV.

*De la confirmation.*

C'est ici le vaste champ où se déploient toutes les forces de l'orateur; c'est ici que la persuasion, par un charme invincible et tout-puissant, brise les remparts que le préjugé lui oppose, et triomphe des cœurs les plus obstinés. Preuves solides, pensées frappantes, expressions nerveuses, tout est mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des passions. La confirmation oratoire ne se borne pas à prouver d'une maniere seche, quoiqu'invincible, une vérité douteuse ou contestée; elle laisse à la logique l'enthymème et le syllogisme; elle se sert d'autres armes d'autant plus redoutables, qu'elles sont plus douces : souvent, dédaignant de persuader un esprit rebelle, elle porte ses traits victorieux dans le fond du cœur, qui lui fournit de lui-même les raisons dont elle a besoin pour achever sa conquête. C'est ainsi que Galba, ne pouvant se laver du crime dont on l'accusoit, produisit aux yeux de l'assemblée ses petits enfants, que sa mort eût rendu orphelins, et par ce spectacle touchant arracha à ses juges attendris l'absolution qu'il ne pouvoit obtenir de leur justice.

La réfutation est liée à la confirmation par un enchaînement nécessaire; on ne peut bien prouver une these sans détruire les objections qui s'élevent contre elle.

Rien n'est plus touchant ni plus pathétique que ce discours de Mentor à Télémaque, pour lui persuader d'abandonner l'isle de Calypso, si funeste à sa vertu.

» Que j'ai pitié de vous ! disoit ce sage
» vieillard à Télémaque : votre passion est
» si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous
» croyez être tranquille, et vous demandez
» la mort ! vous osez dire que vous n'êtes
» point vaincu par l'amour, et vous ne pou-
» vez vous arracher à la nymphe que vous
» aimez ! vous ne voyez, vous n'entendez
» qu'elle ; vous êtes aveugle et sourd à tout
» le reste. Un homme que la fievre rend
» frénétique, dit : Je ne suis point malade.
» O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à
» renoncer à Pénélope qui vous attend, à
» Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous
» devez régner, à la gloire et à la haute des-
» tinée que les dieux vous ont promises par
» tant de merveilles qu'ils ont faites en votre
» faveur ! vous renonciez à tous ces biens
» pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis !
» Direz-vous encore que l'amour ne vous
» attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui
» vous trouble ? pourquoi voulez-vous mou-
» rir ? pourquoi avez-vous parlé devant la
» déesse avec tant de transport ? Je ne vous
» accuse point de mauvaise foi : mais je dé-
» plore votre aveuglement. Fuyez, Téléma-
» que, fuyez ; on ne peut vaincre l'amour
» qu'en fuyant. Contre un tel ennemi,
» le vrai courage consiste à craindre et à

» fuir, mais à fuir sans délibérer, et sans se
» donner à soi-même le temps de regarder ja-
» mais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les
» soins que vous m'avez coûtés depuis votre
» enfance, et les périls dont vous êtes sorti par
» mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez
» que je vous abandonne. Si vous saviez
» combien il m'est douloureux de vous voir
» courir à votre perte ! si vous saviez tout
» ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé
» vous parler ! la mere qui vous mit au
» monde souffrit moins dans les douleurs
» de l'enfantement. Je me suis tû ; j'ai dévoré
» ma peine ; j'ai étouffé mes soupirs, pour
» voir si vous reviendriez à moi. O mon fils,
» mon cher fils, soulagez mon cœur, ren-
» dez-moi ce qui m'est plus cher que mes
» entrailles ; rendez-moi Télémaque que
» j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même.
» Si la sagesse en vous surmonte l'amour,
» je vis, et je vis heureux ; mais si l'amour
» vous entraîne malgré la sagesse, Mentor
» ne peut plus vivre ».

Pour réussir dans la confirmation, il faut bien connoître le cœur de l'homme en général, et les diverses passions dont il est capable : si l'on sait les inclinations particulieres de ceux devant qui l'on parle, c'est un avantage qu'il faut faire valoir. Un habile orateur ne manquera pas de saisir adroitement leur endroit sensible, et de les prendre par leur foible ; un ambitieux, par l'éclat des honneurs ; un avare, par l'appât des

richesses ; un amant, par l'espérance d'être aimé ; un vindicatif, par les cruelles douceurs de la vengeance ; un sujet zélé et fidele, par sa tendresse pour son prince, etc. C'est ce tour heureux, employé ingénieusement par Hégésippe, qui ramene Philoclès à la cour d'Idoménée, plutôt que le vol des oiseaux, les entrailles des victimes, et la réponse des dieux consultés par Philoclès. Voici le discours d'Hégésippe :

» Êtes-vous donc insensible au plaisir de » revoir vos proches et vos amis, qui soupi» rent après votre retour, et que la seule » espérance de vous embrasser comble de » joie? Mais vous, qui craignez les dieux et » qui aimez votre devoir, comptez-vous pour » rien de servir votre roi, de l'aider dans » tous les biens qu'il veut faire, et de ren» dre tant de peuples heureux? Est-il per» mis de s'abandonner à une philosophie » sauvage, de se préférer à tout le reste du » genre humain, et d'aimer mieux son re» pos que le bonheur de ses concitoyens? » Au reste, on croira que c'est par ressenti» ment que vous ne voulez plus voir le roi. » S'il a voulu vous faire du mal, c'est qu'il » ne vous a point connu : ce n'étoit pas le vé» ritable, le bon, le juste Philoclès, qu'il a » voulu faire périr ; c'étoit un homme bien » différent qu'il vouloit punir. Mais mainte» nant qu'il vous connoît et qu'il ne vous » prend plus pour un autre, il sent toute » son ancienne amitié revivre dans son

» cœur; il vous attend; déja il vous tend
» les bras pour vous embrasser; dans son
» impatience, il compte les jours et les
» heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour
» être inexorable à votre roi et à tous vos
» plus tendres amis »?

Lusignan, dans le pathétique discours qu'il fait à Zaïre pour l'engager à rentrer dans le sein de la religion qu'elle a abandonnée, ne s'amuse point à lui prouver l'excellence du christianisme; mais il l'émeut, il la touche, il l'attendrit par des images vives et frappantes auxquelles elle ne peut résister:

Ma fille, tendre objet de mes dernieres peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt rois tous chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs..... O fille encor trop chere!
Connois-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mere?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes freres, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour tes péchés est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres;
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres;

Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappella sa vie:
Tu ne saurois marcher dans cet auguste lieu;
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton pere,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir:
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir.
Je vois la vérité dans ton cœur descendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang à l'infidélité.

C'est aussi par l'image sanglante de la mort d'Agamemnon que Palamede arme Electre, et sur-tout Oreste, contre le meurtrier de ce héros:

Je vous rassemble enfin; famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée,
Qu'il m'est doux de vous voir où régnoit autrefois
Ce pere vertueux, ce chef de tant de rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire!
O jour que tout ici rappelle à ma mémoire!
Jour cruel, qu'ont suivi tant de jours malheureux!
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux,
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste.
Oreste, c'est ici que le barbare Egysthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre pere à ses noires fureurs:

Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides;
C'est ici que, sans force et baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc;
Mais c'est là que, du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie;
C'est là que je reçus, impitoyables dieux!
Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux.
» A mon triste destin puisqu'il faut que je cede,
» Adieu, fuis, me dit-il, fuis, mon cher Palamede
» Cesse de m'immoler d'odieux ennemis;
» Je suis assez vengé, si tu sauves mon fils.
» Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste:
» C'est à lui de venger une mort si funeste ».
Vos amis sont tout prêts; il ne tient plus qu'à vous:
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups.
Chacun, à votre nom, et s'excite et s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous et la victime.

Voici un autre exemple où il entre moins de passion et plus de raisonnement que dans ceux-ci.

Dans la tragédie de Bérénice, Paulin, confident sincere de Titus, veut détourner son maître du dessein d'épouser cette reine:

N'en doutez point, seigneur; soit raison, soit caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante, et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine;
Elle a mille vertus: mais, seigneur, elle est reine.

Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnoît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidele, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les loix dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre, et sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux:
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulerent à leurs pieds toutes les loix de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frere,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étoient du sang de Bérénice.

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.

Admirons l'art qui regne dans cette excellente scene. Paulin y joue le plus beau personnage du monde; c'est un confident également discret et sincere, c'est un courtisan honnête et habile; il ne dit précisément que ce qu'il faut, et quand il le faut; il sait, en soutenant les intérêts du peuple romain, ménager adroitement la délicatesse de son maître: il ne va point étourdiment dire une vérité dure, lorsqu'on ne la lui demande point; mais il ne la dissimule pas aussi lorsqu'il se voit forcé de parler. Titus lui demande d'abord ce que pense le peuple:

De la reine et de moi que dit la voix publique;
Parlez: qu'entendez-vous?

Paulin répond avec une discrétion et une retenue infinie:

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?
Quel succès attend-on d'un amour si fidele?

Que répond Paulin?

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux;
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

C'est la cour, mais non pas le peuple.

Enfin l'empereur lui ordonne de dire la vérité:

Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs:
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrete:
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprete,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espere?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévere?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât ses regards?

C'est alors que Paulin lui allegue les loix et les exemples qui condamnent son penchant. Mais avec quel ménagement le fait-il? Lorsqu'il dit quelque chose d'un peu hardi, il a soin d'appliquer à propos le correctif.

Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincere.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse.

Titus est le modele des rois, et Paulin devroit l'être des courtisans. On ne voit dans son discours ni la rampante adulation des courtisans de Néron, ni l'humeur rude, sauvage et inflexible des défenseurs de la liberté romaine dans les derniers temps de la république.

Esther, pour engager Assuérus à révoquer l'édit sanglant qu'il a porté contre les Juifs, justifie d'abord ce peuple de tous les crimes dont on cherchoit à le noircir, et finit par représenter au roi que lui-même doit la vie aux soins et à la vigilance du Juif le plus cruellement persécuté par Aman :

ESTHER *à Assuérus.*

Notre ennemi cruel devant vous se déclare.
C'est lui, c'est ce ministre infidele et barbare,
Qui, d'un zele trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu.
Et quel autre, grand Dieu ! qu'un Scythe impitoyable,
Auroit de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable !
Par-tout l'affreux signal en même temps donné
De meurtres remplira l'univers étonné.
On verra, sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même, en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.

Et que reproche aux Juifs sa haine envenimée?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livroit sans secours,
Ils conjuroient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchants les trames criminelles,
De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes.
N'en doutez point, seigneur, il fut votre soutien:
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites:
Lui seul aux yeux d'un Juif découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas! ce Juif jadis m'adopta pour sa fille.

On sent assez quelles impressions de tels discours doivent faire sur les esprits et sur les cœurs.

## CHAPITRE V.

### *De la péroraison.*

La péroraison, ou conclusion du discours, est la véritable pierre de touche de l'orateur. C'est ici qu'il doit achever de forcer l'incrédulité et la prévention jusques dans leurs derniers retranchements; c'est ici qu'il doit rassembler dans un cercle étroit tout ce que l'éloquence a de tours séduisants et de mou-

vements pathétiques, afin d'entraîner ses auditeurs par une douce violence. Cicéron excelloit dans cette partie de l'art oratoire.

La péroraison est une espece d'analyse de tout le discours; on y rassemble, on y expose tout-à-la fois aux yeux, les points principaux qui ont été agités séparément et d'une maniere plus étendue dans le corps du discours. On vole ici sur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce sont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans l'ame des auditeurs.

Dans le Paradis perdu de Milton, Satan, l'implacable ennemi de Dieu, anime ainsi à la vengeance les compagnons de sa révolte :

» Eh quoi! pour avoir perdu le champ » de bataille, tout est-il perdu? Une volonté » inflexible nous reste encore, un desir ar- » dent de vengeance, une haine immortelle » et un courage indomtable. Sommes-nous » donc vaincus? Non, malgré sa colere, » malgré toute sa puissance, il n'aura point » la gloire de m'avoir forcé à fléchir un ge- » nou suppliant pour lui demander grace. » Je ne reconnoîtrai jamais pour souverain » celui dont ce bras a pu faire chanceler l'em- » pire : ce seroit une bassesse, une igno- » minie, un affront plus sanglant encore que » notre défaite. Faut-il qu'un revers nous » ôte tout courage? Cherchons notre con- » solation dans les arrêts du destin. Notre » substance est immortelle, nos armes sont

» toujours les mêmes, nos lumieres sont
» augmentées ; nous pouvons donc, avec
» plus d'espoir de succès, par force ou par
» ruse, faire une guerre éternelle à notre
» grand ennemi, qui maintenant triomphe,
» et qui, charmé de régner seul, exerce
» dans le ciel toute sa tyrannie ».

Persée, fils de Philippe, roi de Macédoine, accusoit Démétrius, son jeune frere, d'être venu la nuit avec des assassins pour l'égorger. Cette accusation n'avoit d'autre fondement que la méchanceté de Persée, soutenue de quelques apparences équivoques et absolument fausses. Démétrius est arrêté ; on le traîne devant le roi ; il est obligé de se justifier ; il le fait du mieux que son trouble peut le lui permettre ; il finit par dire tout ce qu'il juge de plus propre à exciter la compassion de son pere ; il lui représente qu'il n'espere qu'en sa bonté ; que s'il en est abandonné, il se trouve exposé sans secours, sans défense, à la fureur d'un frere violent et jaloux, dont il ne manquera pas d'être l'innocente victime.

» Quelle seroit mon espérance, si je n'a-
» vois mon pere pour juge ? Hélas ! je ne
» demande point qu'il partage également sa
» tendresse entre mon frere et moi, mais du
» moins mon malheur me donne des droits
» sur sa pitié ; je ne lui demande que de me
» conserver pour lui autant que pour moi.
» Mon frere a la barbarie de vouloir qu'on
» m'immole à sa sûreté : mais à quels excès

» ne se portera-t-il donc point lorsqu'il sera
» un jour monté sur le trône, si dès à pré-
» sent il trouve ma mort si légitime pour
» calmer les vains soupçons qu'il ose con-
» cevoir injustement contre moi »?

Dans l'oraison funebre de M. de Montausier, par M. Fléchier:

» Que vous dirai-je, messieurs, dans une
» cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante
» que celle-ci? Je vous avertirai que le monde
» est une figure trompeuse qui passe, et que
» vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs,
» passent avec lui. Si la réputation et la
» vertu pouvoient dispenser d'une loi com-
» mune, l'illustre et vertueuse Julie vivroit
» encore avec son époux: ce peu de terre
» que nous voyons dans cette chapelle cou-
» vre ces grands noms et ces grands mérites.
» Quel tombeau renferma jamais de si pré-
» cieuses dépouilles? La mort a rejoint ce
» qu'elle avoit séparé. L'époux et l'épouse
» ne sont plus qu'une même cendre; et tan-
» dis que leurs ames teintes du sang de Jésus-
» Christ reposent dans le sein de la paix,
» j'ose le présumer ainsi de la miséricorde
» infinie, leurs ossements humiliés dans la
» poussiere du sépulcre, selon le langage
» de l'écriture, se réjouissent dans l'espé-
» rance de leur entiere réunion et de leur
» résurrection glorieuse ».

M. Bossuet termine l'oraison funebre de la reine d'Angleterre par cette consolante péroraison:

» Elle est morte, cette grande reine; et
» par sa mort elle a laissé un regret éternel;
» non seulement à monsieur et à madame,
» qui, fideles à tous leurs devoirs, ont eu
» pour elle des respects si soumis, si sin-
» ceres, si persévérants, mais encore à tous
» ceux qui ont eu l'honneur de la servir ou
» de la connoître. Ne plaignons plus ses
» disgraces, qui font maintenant sa félicité:
» si elle avoit été plus fortunée, son histoire
» seroit plus pompeuse, mais ses œuvres
» seroient moins pleines; et avec des titres
» superbes, elle auroit peut-être paru vuide
» devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré
» la croix au trône, et qu'elle a mis ses
» malheurs au nombre des plus grandes
» graces, elle recevra les consolations qui
» sont promises à ceux qui pleurent. Puisse
» donc ce Dieu de miséricorde accepter ses
» afflictions en sacrifice agréable! puisse-t-
» il la placer au sein d'Abraham, et, con-
» tent de ses maux, épargner désormais à
» sa famille et au monde de si terribles le-
» çons »!

Antoine, pour persuader aux Romains de venger la mort de César, fait apporter à leurs yeux le corps sanglant de ce héros qui vient d'être immolé à l'idole de la liberté. Les Romains éperdus frémissent à ce spectacle; un d'entre eux, saisi d'horreur et de compassion, s'écrie:

Dieux! son sang coule encore!

Antoine suit cette idée, et acheve de

leur mettre les armes à la main par cette pathétique conclusion :

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos soins et de votre vaillance :
Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre
Embrasons les palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes!

Il paroît que les anciens orateurs étoient assez dans l'usage de présenter aux yeux de leurs juges, à la fin de leurs discours, quelque objet frappant, capable de les intéresser en leur faveur.

Ulysse, dans sa péroraison, présente aux princes grecs le sacré palladium (c'étoit une image de Minerve, à laquelle étoit attaché le sort de Troie, et qu'Ulysse avoit eu l'adresse d'enlever aux Troyens); en même temps il leur dit: Non, illustres Grecs, que ce ne soit point à moi que vous accordiez les armes d'Achille; accordez-les à ce témoignage authentique de ma valeur, à ce gage assuré de la destruction prochaine de Troie.

Il semble que M. Racine, dans sa comédie des Plaideurs, ait voulu répandre du ridicule sur cet usage, dont on abusoit partout, et dans la chaire et au barreau. L'Intimé

timé, qui plaide pour un chien nommé Citron, accusé d'avoir enlevé un chapon dans une cuisine, et de l'avoir mangé en tout ou en partie, présente à Perrin Dandin, son juge, de petits chiens éplorés qui viennent lui demander la grace de leur pere:

Venez, famille désolée;
Venez, pauvres enfants, qu'on veut rendre orphelins,
Venez faire parler vos esprits enfantins.
Oui, monsieur, vous voyez ici notre misere:
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre pere,
Notre pere, par qui nous fûmes engendrés,
Notre pere, qui nous. . . . . . . . . . . . . .

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez,
. . . . . . . . . . Tirez donc. Quels vacarmes!
Ils ont pissé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes.

Péroraison du discours de Clytemnestre, furieuse du dessein que son mari avoit conçu, quoique malgré lui, d'immoler Iphigénie :

Est-ce donc être pere? Ah! toute ma raison
Cede à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein, et, d'un œil curieux,
Dans son cœur palpitant consultera les dieux!

Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avoit semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice;
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice,
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher :
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable pere,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mere,
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes loix
Obéissez encor pour la derniere fois.

Les discours d'Agamemnon et d'Iphigénie sont aussi parfaitement beaux; on peut et on doit même les consulter dans l'original.

Pourroit-on se lasser de lire, d'étudier et d'admirer ces exemples charmants, si capables de former le goût et de nourrir, dans les terres bien disposées, le germe malheureusement peu fécond de la véritable éloquence?

*Fin du second livre.*

# LIVRE TROISIEME.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De l'élocution, et de ses parties.*

C'est ici la partie la plus essentielle de l'éloquence, et celle qui lui appartient le plus particulièrement; c'est elle qui donne aux autres tout leur mérite et toutes leurs graces : sans elle, les raisonnements les plus solides, les mieux enchaînés, les mieux suivis, n'ont rien que d'ennuyeux et de désagréable : sans elle, la raison même révolte; et quoique souvent, à la faveur de la vérité et de l'évidence, elle triomphe malgré l'ennui et les dégoûts qu'on lui oppose, cependant l'esprit fatigué ne reçoit son joug qu'avec peine, et cherche tous les moyens de le secouer. Mais quand la séduisante élocution lui prête son secours, rien ne lui résiste, tout cede à ses charmes, les cœurs attendris volent au-devant d'elle, les esprits convaincus se laissent entraîner après eux. L'esprit toujours est la dupe du cœur, et le cœur est la dupe de l'élocution.

L'élocution est la seule partie de la rhétorique qui ait des droits incontestables sur le cœur, parcequ'elle est la seule dont il soit l'unique source. Pour entendre ceci, il faut observer que les différentes facultés de

l'ame sont toujours affectées par les différents ouvrages qu'elles ont produits. Par exemple, c'est l'imagination qui invente des raisons ingénieuses, solides, propres à persuader; c'est aussi à l'imagination que ces sortes de raisons plaisent par elles-mêmes, et indépendamment de tout secours étranger. La distribution géométrique des parties du discours, cette heureuse et puissante économie qui donne une nouvelle force aux raisons en les mettant à leur place, est l'ouvrage du jugement; c'est aussi le jugement qui est flatté par la régularité de la disposition. Mais si le cœur ne se pénétroit vivement de ces raisons, s'il ne les sentoit avec chaleur, s'il ne les peignoit avec force, s'il ne leur donnoit la vie, l'expression, les couleurs, par le moyen de l'élocution, on les verroit languir tristement dans les glaces de la monotonie : c'est donc le sentiment, c'est cette féconde opération du cœur qui anime le squelette que l'imagination avoit créé, que le jugement avoit organisé; c'est le Prométhée qui vivifie la statue que leurs mains avoient construite; c'est aussi le Pygmalion qui devient amoureux de cette statue ainsi vivifiée. Je n'entends point par-là cette tendresse aveugle que les auteurs conçoivent pour leurs ouvrages, mouvement paternel que la nature inspire; j'entends l'impression que fait un ouvrage sur l'ame du lecteur, et je dis qu'il n'y a point de bon ouvrage dont l'imagination n'ait fourni les pensées, dont

le jugement n'ait distribué les parties, et que le sentiment n'ait embelli par les charmes de l'élocution : j'ajoute que l'imagination du lecteur est amusée par les pensées, que son jugement est flatté par leur disposition, et que son cœur est entraîné par l'élocution ; en un mot, chaque faculté de l'ame sent et goûte ce qu'une faculté relative a produit. Or, de toutes ces facultés, la plus forte et la plus étendue étant le sentiment, c'est lui qu'il est sur-tout important de gagner, et c'est ce que fait l'élocution.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuosité de son amour, ose avouer à Nérestan la coupable flamme dont elle brûle pour Orosmane, Nérestan, irrité d'un aveu si honteux, combat sa passion, et l'accable par ces reproches foudroyants :

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez :
Et si je n'écoutois que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon pere, sa mémoire ;
Si la loi de ton Dieu que tu ne connois pas,
Si ma religion ne retenoit mon bras,
J'irois dans ce palais, j'irois au moment même
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel ! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre

Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un serrail par l'amour est liée!
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi
Qu'un Tartare est le dieu que sa fille a choisi!
En ce moment affreux, hélas! ton pere expire,
En demandant au ciel le salut de Zaïre.

Voilà la maniere dont l'élocution raisonne; elle émeut en persuadant. Il seroit aisé de réduire ces mouvements pathétiques à de simples arguments philosophiques; on verroit alors la sécheresse et la langueur prendre la place de la force et de l'éloquence.

De tout ce qui vient d'être dit, on a dû conclure que l'élocution consiste à orner de pensées nobles et d'expressions choisies les raisons que l'on a inventées et disposées dans un ordre naturel, à leur donner des graces, et un tour qui gagne l'esprit et le cœur. Les moyens principaux d'y parvenir, sont: la pureté du langage, qui est la base de l'éloquence, et que l'éloquence présuppose toujours; le nombre et l'harmonie des périodes; la propriété; le choix heureux des styles; et l'usage judicieux des figures.

---

## CHAPITRE II.

### *De la pureté du langage.*

Cette pureté du langage, si nécessaire pour l'éloquence, consiste à fuir toute ex-

pression basse, triviale, déshonnête, inusitée; à saisir le terme propre; à ne point mettre un mot pour un autre qui exprimeroit mieux la chose que l'on veut exprimer: ces petites négligences sont quelquefois plus dangereuses qu'elles ne paroissent. Ce n'est pas cependant qu'il faille se piquer d'une trop scrupuleuse exactitude, comme sont ces flegmatiques grammairiens, qui, pour trop donner à l'oreille, ôtent tout à l'imagination, se resserrent dans la sphere la plus étroite, et ne permettent jamais à l'esprit de prendre un essor un peu élevé.

Ce n'est pas là s'attacher à la pureté, c'est se plonger dans le purisme; défaut dont la monotonie, la sécheresse et la langueur, sont les suites infaillibles: cette erreur, si fatale aux graces de l'imagination, ôte tous les moyens de plaire.

On ne peut au lecteur plaire sans agrément.

Mais de tous les vices du discours, celui qui est le plus ridicule, et qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est la sotte affectation du jargon précieux que Moliere a si bien joué. Ce jargon a changé: ce ne sont plus aujourd'hui les mêmes expressions, mais c'est toujours le même ridicule; c'est un langage gigantesque, hyperbolique, qui trouve à peine des termes assez forts pour exprimer des minuties.

L'effet de ce jargon est d'appauvrir la langue; car si vous épuisez les termes les plus énergiques pour peindre une bagatelle,

un sentiment léger que vous n'éprouvez pas, que vous restera-t-il pour exprimer une chose forte, un sentiment vif, un bonheur ou un malheur réel?

Il y a un autre prétendu vice d'oraison opposé à celui-là, c'est le néologisme ou la manie de créer des mots nouveaux; ce vice, qui peut être répréhensible par son excès, a pour but d'enrichir la langue et de borner le trop fréquent usage des circonlocutions. Ce but est raisonnable, mais il est souvent manqué. Horace dit que » les mots » nouveaux peuvent faire fortune, pourvu » qu'ils dérivent naturellement du grec ». Le latin est pour nous ce que le grec étoit pour les Romains. Suivant cette regle, une expression nouvelle, naturellement dérivée du latin, ne seroit point vicieuse. Combien donc le seroit-elle moins, si elle étoit tirée du françois même, et qu'elle ne fût que l'adverbe ou le substantif d'un verbe consacré par l'usage!

Tout nouveau mot, comme tout nouveau systême, révolte d'abord; mais on répete ce mot, on examine ce systême, et on finit souvent par s'accoutumer à l'un, et par s'attacher à l'autre.

Quand un terme est harmonieux, quand il est nécessaire, c'est-à-dire qu'il épargne les longueurs d'une circonlocution, ou qu'il peint vivement et avec netteté une chose qui n'auroit pas d'autre expression si propre, je crois qu'on peut lui pardonner sa nouveauté en faveur de tant d'avantages. Mais,

si on peut se servir de termes nouveaux dans la conversation et dans tous les petits ouvrages d'agrément, où une négligence aimable est souvent une perfection, il faut les proscrire impitoyablement de tout ouvrage sérieux, jusqu'à ce qu'il ait plu à la tyrannie de l'usage de les autoriser, à moins qu'un trait de génie ne demande une expression nouvelle. Le privilege du génie est d'être quelquefois au-dessus des loix.

Les plus sages préceptes qu'on puisse donner sur la pureté du langage se réduisent à ce qu'a dit Boileau :

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux :
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

---

## CHAPITRE III.

### *Des périodes.*

La période est un petit discours composé de parties tellement liées les unes aux autres, que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin : en voici un exemple dans M. Bossuet :

» Quand Dieu laisse sortir du puits de
» l'abyme la fumée qui obscurcit le soleil,
» selon l'expression de l'apocalypse, c'est-à-
» dire l'erreur et l'hérésie ; quand, pour
» punir les scandales, ou pour réveiller les
» peuples et les pasteurs, il permet à l'es-
» prit de séduction de tromper les ames
» hautaines et de répandre par-tout un cha-
» grin superbe, une indocile curiosité, et
» un esprit de révolte, il détermine dans
» sa sagesse profonde les limites qu'il veut
» donner aux malheureux progrès de l'er-
» reur et aux souffrances de son église ».

En voici un autre exemple dans Alzire; c'est Zamore qui parle :

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux:
Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
Mais périr sans vengeance, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, et de ces assassins,
Qui, de sang enivrés, de nos trésors avides,
De ce monde usurpé désolateurs perfides,
Ont osé me livrer à des tourments honteux
Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux,
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

Section I. *Des parties de la période.*

Les parties qui composent la période sont de deux sortes, le membre et la section.

Le membre est une proposition qui renferme en elle-même un certain sens, mais un sens imparfait, suspendu, et dépendant des autres parties de la période.

*Exemples.*

» Si fermer les yeux aux preuves écla-
» tantes du christianisme est une extrava-
» gance monstrueuse . . . .

Voici un membre complet, et qui renferme un sens bien marqué; et cependant l'esprit ni l'oreille ne sont point encore satisfaits: on ne voit pas même encore sur quoi porte ce raisonnement, ni où il doit aboutir. Il faut nécessairement, si l'on veut former un sens parfait, ajouter le membre qui suit:

» C'est encore un plus grand renverse-
» ment de raison d'être persuadé de cette
» doctrine et de vivre comme si l'on ne dou-
» toit pas qu'elle ne fût fausse ».

Voilà la période achevée, voilà le sens parfait.

La section est une partie du membre, qui renferme aussi en elle-même un certain sens, et qui, par cette raison, feroit un membre si elle étoit seule, mais qui, étant associée à diverses autres parties qui abou-

tissent immédiatement au même point, concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le membre.

En voici un exemple tiré des poésies de mademoiselle Deshoulieres.

*Premiere section.*

Vous de qui les prudents conseils
Veulent soulager ma tristesse;

*Seconde section.*

Vous, hélas! dont les maux aux miens furent pareils;

*Troisieme section.*

Vous qui savez d'un cœur jusqu'où va la tendresse,

*Quatrieme section.*

Et qui vîtes ravir à la clarté du jour
Une aimable et jeune maîtresse . . . . .

Une de ces quatre sections suffiroit seule pour faire un membre, comme on le voit évidemment; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un, parcequ'elles aboutissent toutes ensemble au même point, qui est le membre suivant:

Sage Célimédon, regardez ma foiblesse
En homme qui connoît le pouvoir de l'amour.

Voici encore deux autres exemples. L'un est de Rousseau, ode quatrieme, tirée du psaume 57.

Premier membre.

*Premiere section.*

Si la loi du Seigneur vous touche ;

*Seconde section.*

Si le mensonge vous fait peur ;

*Troisieme section.*

Si la pitié dans votre cœur
Regne aussi-bien qu'en votre bouche ;

Second membre.

Parlez, fils des hommes : pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugements que vous portez sur moi?

L'autre est de Corneille, dans sa tragédie de Sertorius : c'est celui que nous avons déja cité à l'article de l'imitation.

Premier membre.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux ;

Second membre.

*Premiere section.*

Qu'il rend de votre joug les peuples amoureux ;

*Seconde section.*

Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire ;

*Troisieme section.*

Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire ;

*Quatrieme section.*

Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

On voit que, dans la premiere de ces deux périodes, c'est le premier membre qui est partagé en sections, et que, dans la derniere, c'est le second.

---

Sect. II. *Des diverses especes de périodes.*

Il y a des périodes de deux, de trois et de quatre membres : voici des exemples de chacune en particulier.

*Périodes à deux membres.*

M. Bossuet, oraison funebre de la reine d'Angleterre:

» Quand une fois on a trouvé le moyen » de prendre la multitude par l'appât de » la liberté, elle suit en aveugle, pourvu » qu'elle en entende seulement le nom ».

M. Fléchier, oraison funebre de monsieur de Turenne :

» Ce héros étoit aussi admirable, lors» qu'avec jugement et avec fierté il sauvoit » les restes des troupes battues à Marien» dal, que lorsqu'avec des troupes triom» phantes il battoit lui-même les Impériaux » et les Bavarois ».

Tragédie de Mithridate :

Ainsi ce roi, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ZAIRE *à Orosmane.*

Ah ! si votre grand cœur
A sur mes sentiments pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secretes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes ?

ÉLECTRE, *tragédie d'Oreste.*

Eh ! qui pourroit des dieux encenser les autels,
S'ils voyoient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrasoit à loisir l'innocente foiblesse ?

THÉSÉE, *dans la tragédie de Phedre.*

O toi, Neptune, ô toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens toi que, pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

PHEDRE, *dans la même tragédie.*

Je connois mes fureurs, je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies
Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

*Périodes à trois membres.*

M. Mascaron, oraison funebre de M. de Turenne :

» S'il y a une occasion au monde où » l'ame pleine d'elle-même soit en danger » d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes » éclatants où un homme, par la sagesse » de sa conduite, par la grandeur de son » courage, par la force de son bras, et par » le nombre de ses soldats, devient comme » le Dieu des autres hommes, et, rempli » de gloire en lui-même, remplit tout le » reste du monde d'amour, d'admiration » ou de frayeur ».

M. Bossuet, oraison funebre du grand Condé :

» Trois fois le jeune vainqueur (le grand » Condé) s'efforça de rompre ces intrépides » combattants (l'infanterie espagnole), trois » fois il fut repoussé par le valeureux comte » de Fontaines, qui, porté de rang en rang » dans sa chaise, faisoit voir, malgré ses » infirmités, qu'une ame guerriere est maî- » tresse du corps qu'elle anime ».

Mithridate, roi de Pont, implacable ennemi du nom romain, dans l'admirable discours où il déclare à ses fils le projet qu'il a formé contre Rome, fait cette belle période, en parlant des peuples d'Italie:

Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur.
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent;
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'ûn roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?

AGAMEMNON *à Ulysse, dans la tragédie d'Iphigénie.*

Ah! seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que, si vous voyiez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage;
Eprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas et lui!

IPHIGÉNIE *à Achille.*

Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire,
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les dieux qui l'ont formé.

PHEDRE, *parlant d'Hippolyte.*

Ah dieux! lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armoit d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensois qu'à l'amour son cœur toujours fermé
Fût contre tout mon sexe également armé:
Une autre cependant a fléchi son audace;
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.

*Périodes à quatre membres.*

M. Bossuet, oraison funebre de madame la duchesse d'Orléans:

» Tant que nous sommes détenus dans » cette demeure mortelle, nous vivons as-

» sujettis aux changements, parceque, si
» vous me permettez de parler ainsi, c'est
» la loi du pays que nous habitons; et nous
» ne possédons aucun bien, même dans
» l'ordre de la grace, que nous ne puissions
» perdre un moment après par la mutabi-
» lité naturelle de nos desirs ».

M. Fléchier, oraison funebre du vicomte de Turenne :

» Si le héros dont je fais l'éloge n'avoit
» su que combattre et que vaincre, sans
» que sa valeur et que sa prudence fussent
» animées d'un esprit de foi et de charité;
» content de le mettre au rang des Scipions
» et des Fabius, je laisserois à la vanité le
» soin de louer la vanité, et je ne parlerois
» de sa gloire que pour déplorer son mal-
» heur ».

Extrait du monologue de Polyeucte dans la prison :

Monde, n'espere pas qu'après toi je soupire.
Tu m'étales en vain tes charmes impuissants;
Tu me montres en vain par tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissants:
Il étale à son tour des revers équitables
Par qui les grands sont confondus;
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

MITHRIDATE *à Monime.*

Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'auroit jetté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Monime, dans la même tragédie de Mithridate, apostrophe tendrement Xipharès:

Quoi! prince, quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressois toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché:
Et quand de toi peut-être un pere se défie,
Que dis-je? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle; et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

JOAD, *tragédie d'Athalie.*

Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race
Il (1) doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché!

(1) Joas.

Mais si ce même enfant, à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes foibles mains ses puissants ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle!
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur!

Tout le secret de la période consiste dans certaines particules qui en sont comme les ligaments et les cartilages, qui en lient les divers membres, et qui en suspendent le sens jusqu'à ce que le tour périodique soit entièrement achevé. Ces particules sont, par exemple : *quoique*, *néanmoins; d'autant plus, que; plus, moins; non seulement, mais encore; si*, *etc.* Il n'est pas inutile à des personnes peu exercées de se faire une sorte de lieux communs de ces particules, dont l'usage n'est pas absolument essentiel aux périodes, mais en facilite la composition. Il n'appartient qu'aux maîtres de l'art de savoir s'en passer, et de faire rouler ce globe périodique sans laisser appercevoir les ressorts secrets qui le mettent en mouvement.

---

## SECTION III. *Du nombre.*

TOUTES les graces, toutes les beautés de la période sont renfermées dans le nombre, qui n'est rien autre chose qu'une certaine

harmonie douce et majestueuse, qui charme l'oreille, et qui résulte du choix judicieux et de l'heureux arrangement des termes. Les expressions les plus pompeuses, les plus énergiques, ne sont pas toujours les plus propres à être assorties et à former un tour de phrase agréable ; cet assortiment demande du génie, du goût, une oreille sévere et délicate.

Ayez pour la cadence une oreille sévere.

On a dû remarquer cette cadence nombreuse dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés.

L'harmonie doit sur-tout répandre ses graces sur la fin de la période, afin de laisser à l'oreille une impression agréable, et sur le commencement, afin d'exciter l'attention de l'auditeur.

Le milieu doit être bien enchaîné, bien suivi, sans longueurs, sans équivoques, sans parentheses, qui promenent l'esprit de l'auditeur dans des espaces excentriques, et sans aucun embarras qui gêne et qui fatigue l'attention.

Il faut sur-tout éviter avec soin les chocs de voyelles, qui, se brisant les unes contre les autres, forment une cacophonie désagréable.

En général le style de la période doit être pur, clair, orné, doux, harmonieux; point de dureté, point de terme rude, choquant, impropre, inusité : en un mot, il faut avoir un respect infini pour la langue.

Il faut que la période soit d'une juste longueur : si elle est trop courte, elle sera peu susceptible d'harmonie, le sens ne demeurera pas assez long-temps suspendu, et n'exercera point assez l'attention du lecteur ; si elle est trop longue, l'esprit aura peine à l'embrasser toute entiere avec plaisir, il en laissera échapper presque toutes les beautés.

Il faut éviter dans la prose les rimes et les épithetes trop fréquentes. La poésie, de son côté, n'admet point de phrase prosaïque. Ce sont deux jurisdictions différentes, qui ont leurs privileges et leurs bornes, et qui ne doivent point entreprendre l'une sur l'autre.

Dans tout ce que nous venons de dire sur le nombre oratoire, nous ne l'avons considéré que relativement aux chûtes ou cadences dans la période. On le trouve employé dans plusieurs sens tous différents chez les rhéteurs tant anciens que modernes; c'est une discussion délicate, difficile, et qui ne convient point aux jeunes personnes à qui ces notions légeres, mais suffisantes, sont destinées.

---

## CHAPITRE IV.

### *Des styles.*

Le style, dans l'usage ordinaire, se prend pour la maniere dont chacun s'exprime :

c'est dans ce sens qu'on dit que chaque auteur a son style.

Mais, comme toutes les diverses manieres de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois sortes de matieres, l'une simple, l'autre un peu plus élevée, la troisieme grande et sublime, on peut dire aussi qu'il n'y a que trois sortes de styles, le simple, le tempéré et le sublime : et ce qu'on appelle le style particulier de chaque auteur, n'est qu'une nuance de ces trois styles, variée à l'infini ; ou bien c'est l'application différente que chaque auteur fait de ces trois styles aux trois différentes matieres auxquelles ils se rapportent.

Les qualités du style en général sont la clarté et la propriété.

Le style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Ceux qui aiment à s'ensevelir dans les ténebres ont une ressource qui ne peut leur manquer ; c'est le silence. Il est surprenant qu'il y ait des lecteurs assez stupides ou assez superstitieux pour admirer ce qu'ils n'entendent pas, et ce qu'ils ne peuvent pas entendre,

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Un esprit sage et judicieux, quand il écrit, veut être entendu, et, quand il lit les productions des autres, ne précipite ni son admiration ni sa censure ; il veut connoître avant de louer ou de blâmer : semblable à ces prudents Sénonois, qui, étant saisis d'abord d'une crainte respectueuse à

l'aspect imposant des sénateurs de Rome qu'ils prenoient pour des dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond leur nature.

Le style doit être propre au sujet que l'on traite. Tout sujet, comme il a été dit plus haut, ne s'accommode pas de toutes sortes de styles : la raison et le jugement doivent servir de guides dans le choix qu'il en faut faire. Un orateur véritablement éloquent sait dire les petites choses avec simplicité, avec esprit, avec une délicatesse pleine de naïveté ; les choses médiocres, avec douceur, élégance et pureté ; les choses sublimes, avec pompe et majesté : ici il est serré et concis ; là, plus abondant et plus nombreux : tantôt il gagne l'esprit de son auditeur par un air d'ingénuité, de candeur et de modestie, qui le touche et qui le rend favorable ; tantôt il l'étonne, il l'enleve par la grandeur de ses sentiments, par la noblesse de ses pensées, par la magnificence de ses expressions. Toujours prêt à plier son éloquence, à présenter de nouveaux spectacles, à revêtir la scene de décorations nouvelles, selon la diversité des lieux, des temps et des personnes ; sérieux ou enjoué, doux ou amer, triste ou plaisant, un orateur est un véritable Protée.

Nous avons distingué trois sortes de style. Entrons dans le détail, et commençons par le style sublime.

SECTION I.

## Section I. *Du style sublime.*

Le style sublime est celui qui, par la majesté et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité des mouvements, la noblesse et la beauté des images, éleve l'ame au-dessus des sens, et la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect et d'admiration : en voici des exemples.

M. Fléchier, oraison funebre de monsieur de Turenne :

» Cet homme qui défendoit les villes de
» Juda, qui domtoit l'orgueil des enfants
» d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé
» des dépouilles de Samarie, après avoir
» brûlé sur leurs propres autels les dieux des
» nations étrangeres; cet homme que Dieu
» avoit mis autour d'Israël comme un mur
» d'airain, où se briserent tant de fois toutes
» les forces de l'Asie, et qui, après avoir
» défait de nombreuses armées, déconcerté
» les plus fiers et les plus habiles généraux
» des rois de Syrie, venoit tous les ans,
» comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines
» du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa
» patrie, que l'honneur de l'avoir servie;
» ce vaillant homme, poussant enfin avec
» un courage invincible les ennemis qu'il
» avoit réduits à une fuite honteuse, reçut
» le coup mortel, et demeura comme en-

» seveli dans son triomphe. Au premier
» bruit de ce funeste accident, toutes les
» villes de Judée furent émues ; des ruis-
» seaux de larmes coulerent des yeux de tous
» ses habitants ; ils furent quelque temps sai-
» sis, muets, immobiles : un effort de douleur
» rompant enfin ce long et morne silence,
» d'une voix entrecoupée de sanglots que
» formoient dans leurs cœurs la tristesse,
» la pitié, la crainte, ils s'écrierent : COM-
» MENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI
» SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ! A ces cris,
» Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes
» du temple s'ébranlerent ; le Jourdain se
» troubla, et tous ses rivages retentirent du
» son de ces lugubres paroles : COMMENT
» EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAU-
» VOIT LE PEUPLE D'ISRAEL » !

M. Bossuet, oraison funebre du grand Condé :

» Venez, peuples, venez, seigneurs et
» potentats, et vous qui jugez la terre, et
» vous qui ouvrez aux hommes les portes
» du ciel, et vous, plus que tous les autres,
» princes et princesses, nobles rejettons de
» tant de rois, lumieres de la France, au-
» jourd'hui obscurcies et couvertes de votre
» douleur comme d'un nuage, venez voir
» le peu qui nous reste d'une si auguste
» naissance, de tant de grandeur, de tant
» de gloire ; jettez les yeux de toutes parts :
» voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence
» et la piété pour honorer un héros ; des

» titres, des inscriptions, vaines marques
» de ce qui n'est plus; des figures qui sem-
» blent pleurer autour d'un tombeau, et
» de fragiles images d'une douleur que le
» temps emporte avec tout le reste; des co-
» lonnes qui semblent vouloir porter jus-
» qu'au ciel le magnifique témoignage de
» notre néant; et rien enfin ne manque dans
» tous ces honneurs que celui à qui on les
» rend. Pleurez donc sur ces foibles restes
» de la vie humaine; pleurez sur cette triste
» immortalité que nous donnons aux héros.
» O vous, qui courez avec tant d'ardeur
» dans la carriere de la gloire, ames guer-
» rieres et intrépides, quel autre fut plus
» digne de vous commander? Pleurez ce
» grand capitaine, et dites en gémissant:
» Voilà celui qui nous menoit dans les ha-
» sards; sous lui se sont formés tant d'il-
» lustres capitaines que ses exemples ont
» élevés aux premiers honneurs de la
» guerre; son ombre eût pu encore ga-
» gner des batailles; et voilà que, dans son
» silence, son nom même nous anime, et
» nous avertit en même temps que, pour
» trouver à la mort quelques restes de nos
» travaux, il faut, en servant le roi de la
» terre, servir encore le roi du ciel ».

On peut comparer ensemble ces deux admirables morceaux, qui suffisent pour donner d'abord une idée générale du sublime; mais il est bon d'approfondir un peu cette partie importante de la rhéto-

rique. Longin, dans le traité si estimé qu'il a fait sur cette matiere, paroît avoir trop confondu le sublime avec le beau, et n'avoir pas assez considéré qu'il est une multitude d'ouvrages qui ne peuvent s'élever au ton majestueux et fier du sublime, et qui sont pourtant des chefs-d'œuvre dans leur genre.

Il est des graces légeres et naïves, il en est de nobles et de sublimes; les unes piquent et réveillent le sentiment, les autres transportent l'ame et l'enchantent: leurs effets sont différents comme leurs attraits; elles sont toutes également, quoique diversement, aimables.

Le plaisant est directement opposé au sublime, et est absolument incompatible avec lui.

Le doux, le tendre, le touchant, s'en rapprochent davantage, mais ils en sont encore bien éloignés.

Tout ce qui, dans le genre grave, sérieux et noble, est au-dessus du simple agrément, peut se rapporter au sublime.

Le plaisant réjouit l'ame, et la met dans une situation tranquille et gaie; le fin, l'ingénieux, flatte sa délicatesse; le touchant la pénetre et développe sa sensibilité; le sublime l'étonne, l'éleve, et déploie toute la grandeur et toute la noblesse dont elle est capable.

Le bon et le beau sont donc bien différents du sublime; et tous ces genres, esti-

mables en eux-mêmes, s'ils ne sont pas aisés à définir, sont aisés du moins à distinguer par les différents effets qu'ils produisent.

Le sentiment que cause le sublime est l'admiration; c'est là son caractere distinctif.

Le sublime peut naître de quatre sources; des images, des pensées, des sentiments et des paroles.

*Du sublime des images.*

Toute image qui représente avec des couleurs vives et fortes un grand objet, une grande action, produit nécessairement le sublime.

» Dieu dit: Que la lumiere se fasse. Et » la lumiere se fit ».

Voilà une grande action peinte avec de grands traits; voilà du sublime. C'est avec raison qu'on admire depuis long-temps ce tableau si noble et si précis de la toute-puissance divine, cette création qui ne coûte qu'un mot à l'Eternel, cette rapidité avec laquelle son ordre suprême est accompli aussitôt que donné. Ce tour si vif et si frappant, qui exprime si bien toutes ces grandes idées, mérite assurément l'admiration de quiconque sait penser et sentir. Ces sortes d'images se rencontrent fréquemment dans l'écriture, sur-tout dans les psaumes et dans les écrits des prophetes.

» La mer le vit, et s'enfuit », dit David au sujet de la mer rouge, qui suspendit ses

flots pour ouvrir un passage au peuple protégé de Dieu et conduit par son prophete. Veut-il peindre ce Dieu excitant une tempête ?

» Il parle; les vents accourent, les flots » de la mer s'élevent ».

Il ne les calme pas avec moins d'empire et de facilité; sa bonté n'est pas moins rapide dans ses effets, que sa colère.

» Il change l'aquilon en zéphyr, et les » flots se taisent ».

L'éloquence du prophete Isaïe abonde en images sublimes: on en peut juger par ce morceau du chap. 34:

» Approchez, nations, et écoutez; peu- » ples, soyez attentifs; que la terre, d'une » extrémité à l'autre, prête l'oreille; que » le monde et tout ce qu'il produit enten- » dent ma voix.

» L'indignation du Seigneur va fondre » sur toutes les nations; sa fureur se répan- » dra sur toutes leurs armées: il les a dé- » vouées à l'anathême; il les a livrées au » carnage.

» Ceux qui auront été tués seront jettés » et entassés par monceaux; une puanteur » horrible s'élevera de leurs corps, et les » montagnes dégoutteront de leur sang.

» Toutes les étoiles du ciel seront lan- » guissantes; les cieux se plieront et se rou- » leront comme un livre; tous les astres » tomberont comme les feuilles tombent » de la vigne et du figuier ».

Tout le reste se soutient avec la même majesté.

Racine a exprimé la toute-puissance divine par les images les plus sublimes :

L'Eternel est son nom ; le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales loix,
Et du haut de son trône interroge les rois :
Des plus fermes états la chûte épouvantable,
Quand il veut, n'est qu'un jeu de sa main redoutable.

Et ailleurs :

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer ;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étoient pas.

Rien ne surpasse en sublimité l'enthousiasme prophétique de Joad :

Comment en un plomb vil (1) l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint ce pontife (2) égorgé ?
Pleure, Jérusalem ; pleure, cité perfide,
Des prophetes divins malheureuse homicide :
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé ;
Ton encens à ses yeux est un encens souillé.
Où menez-vous ces enfants et ces femmes (3) ?

(1) Joas.
(2) Zacharie.
(3) Captivité de Babylone.

Le Seigneur a détruit la reine des cités:
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejettés.
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solemnités.
Temple, renverse-toi. Cedres, jettez des flammes.
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
Pour pleurer ton malheur?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez:
Jérusalem renaît (1) plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants (2) qu'en son sein elle n'a point portés?
Leve, Jérusalem, leve ta tête altiere;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés:
Les rois des nations, devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussiere;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumiere.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur.

On ne peut soutenir plus dignement le caractere de l'écriture sainte.

(1) L'église.
(2) Les Gentils.

Quelle idée admirable Corneille nous donne de Pompée par ce vers,

Il fuit le monde entier écrasé sous sa chûte!

Cependant si l'humanité, si la générosité sont préférables à la valeur et à la puissance, le portrait que fait M. de Voltaire de Lusignan, dans Zaïre, est encore plus sublime :

Là, je vis Lusignan chargé d'indignes fers:
Insensible à sa chûte, et grand dans ses miseres,
Il n'étoit attendri que des maux de ses freres.

Admirons encore le portrait qu'il fait du premier président de Harlai dans ce moment critique où le gladiateur Bussy vient insolemment à la tête des rebelles demander au parlement un arrêt de proscription contre les rois:

Soudain Harlai se leve; Harlai, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement juste autant qu'intrépide:
Il se présente aux seize, il demande des fers
Du front dont il auroit condamné ces pervers.

Cette image, vraiment sublime, ressemble fort à une autre plus sublime encore du grand Corneille, lorsqu'il dit de Pompée :

Il s'avance au trépas
Avec le même front qu'il donnoit des états.

*Du sublime des pensées.*

Des maximes fortes, hardies, vraies et noblement exprimées, forment cette espece de sublime.

Les idées qui représentent la misere de l'homme, et celles qui expriment sa grandeur, sont également susceptibles de sublime.

M. Bossuet, dans l'oraison funebre de Madame, duchesse d'Orléans, méprise, en orateur chrétien, ces grandeurs passageres, ces distinctions chimériques dont se repaît la vanité des hommes :

» *Nous mourons tous*, disoit cette femme » dont l'écriture a loué la prudence au se» cond livre des rois ; *nous allons sans cesse » au tombeau, ainsi que des eaux qui se » perdent sans retour.* En effet, nous res» semblons tous à des eaux courantes. De » quelque superbe distinction que se flat» tent les hommes, ils ont tous une même » origine, et cette origine est petite. Leurs an» nées se poussent successivement comme » des flots : ils ne cessent de s'écouler, tant » qu'enfin, après avoir fait un peu plus de » bruit et traversé un peu plus de pays » les uns que les autres, ils vont tous en» semble se confondre dans un abyme où » l'on ne reconnoît plus ni princes, ni rois, » ni toutes ces autres qualités superbes qui » distinguent les hommes ; de même que » ces fleuves si vantés demeurent sans nom » et sans gloire, mêlés dans l'océan avec » les rivieres les plus inconnues ».

C'est ce que M. de Voltaire a aussi exprimé avec la même noblesse :

Cet insecte insensible enseveli sous l'herbe,

Cet aigle audacieux qui plane au haut du ciel,
Rentreut dans le néant aux yeux de l'Eternel.

Puis il ajoute :

Les mortels sont égaux ; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.
Il est de ces mortels favorisés des cieux,
Qui sont tout par eux même et rien par leurs aïeux.

Ces maximes portent un vrai caractere de sublimité, aussi-bien que cette belle épitaphe du maréchal de Rantzau, où l'auteur, s'adressant au tombeau, lui dit :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa par-tout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur.
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

On sait qu'il n'y eut jamais de général d'armée aussi mutilé que le maréchal de Rantzau : il avoit perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille ; et, comme dit Boursaut, il ne lui restoit qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Voici d'autres maximes très nobles:

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux :
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Philoctete dit, en parlant d'Hercule, dont il avoit partagé la gloire et les travaux :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux,
Qu'eussé-je été sans lui ? rien que le fils d'un roi.

G vj

Le sublime des pensées n'a pas toujours besoin d'être soutenu par la pompe et l'énergie des expressions; souvent il s'accommode très bien du style le plus simple, et il n'en est que plus sublime. C'est ce qu'on peut voir dans ce mot plein de mépris et de fierté avec lequel Pharasmane congédie l'ambassadeur romain:

Retournez dès ce jour apprendre à Corbulon
Comme on reçoit ici les ordres de Néron.

Et dans cet autre mot moins fastueux, plus simple, et encore plus beau, de Brutus à l'ambassadeur de Porsenna:

Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le sénat romain.

Ce trait admirable est bien digne de la noble confiance que ce consul avoit déja témoignée en disant aux sénateurs assemblés:

Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Epier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connoîtra qui nous sommes;
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards,
Il la verra dans vous, vous êtes ses remparts.
Qu'il révere en ces lieux le dieu qui nous rassemble;
Qu'il paroisse au sénat, qu'il l'écoute, et qu'il tremble.

Ce dernier morceau peint admirablement la fierté courageuse de ces grands républi-

cains ; aussi se rapporte-t-il moins au sublime des pensées, qu'à l'espece de sublime dont nous allons parler.

*Du sublime des sentiments.*

Ce mot n'a pas besoin de définition ; il exprime une chose que tout le monde entend, que tout le monde se pique d'avoir, et qui est cependant fort rare. Mais en voici des exemples.

Abner, ami de Joad, lui apprend avec crainte les dangers dont ce grand-prêtre est menacé ; il lui peint Athalie inquiete et furieuse, prête à porter sur lui une main sacrilege et à profaner le sanctuaire de Dieu. Joad, sans s'émouvoir, lui répond :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Cette intrépidité héroïque, cette confiance vertueuse dans le secours divin, est le comble de la sublimité.

Le même Joad, voyant qu'il ne reste dans l'enceinte du temple que de jeunes filles et de foibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des prêtres, des enfants, ô sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

Ces beaux vers expriment admirablement les sentiments d'une ame vraiment israélite ;

dont le courage et la foi ne s'alarment point à l'aspect des dangers les plus pressants, et qui, comme un autre Abraham, espere contre toute espérance, persuadée que le Dieu des armées forme dans l'art des combats les mains qui s'arment pour soutenir ses droits.

L'inflexible Brutus, arbitre de la destinée du seul fils qui lui reste, d'un fils vertueux, d'un fils illustre par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la république naissante, et qui n'étoit coupable que d'avoir balancé un moment entre Rome, où son devoir le retenoit, et la fille de Tarquin, vers qui l'entraînoit son amour; Brutus, oubliant qu'il est pere, pour se souvenir qu'il est citoyen, étouffe la voix de la nature et de l'humanité, condamne à une mort infâme ce fils, l'unique objet de toutes ses complaisances, et n'exhale sa mourante tendresse pour ce fils infortuné que par ce sentiment héroïque, peut-être féroce, mais sublime :

Approche, triste objet d'horreur et de tendresse !
Approche, cher appui qu'espéroit ma vieillesse !
Viens embrasser ton pere, il t'a dû condamner;
Mais, s'il n'étoit Brutus, il t'alloit pardonner.

Un sénateur vient le consoler de la part du sénat, dont les entrailles, plus paternelles que celles de Brutus, étoient émues de compassion. Ce républicain farouche lui répond fièrement :

Vous connoissez Brutus, et l'osez consoler !

Quel mêlange horrible de grandeur et de cruauté !

Cette parole de Zénobie, au soupçonneux Rhadamiste son époux, est pleine d'une noble et délicate fierté :

Je connois la fureur de tes soupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.

Heureuse sécurité, que la vertu seule peut donner !

Tel est encore le sentiment exprimé par cette réponse admirable de Pauline à Polyeucte, qui lui dit au sujet de Sévere :

Quoi! vous me soupçonnez déja de quelque ombrage?

PAULINE.

Je ferois à tous trois un trop sensible outrage.

Dans cet exemple la délicatesse est jointe à la sublimité:

OROSMANE *à Nérestan.*

Chrétien, je suis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici se seroit-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses;
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses:
Au lieu de dix chrétiens que je dûs t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander.
Qu'ils aillent, sur tes pas, apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritoit le mieux,
Des François ou de moi, l'empire de ces lieux,

Quelle noble hardiesse dans ce discours de Monime à Mithridate, qui, par un détour artificieux, lui avoit arraché l'aveu de son amour secret pour Xipharès :

Je n'ai point oublié quelle reconnoissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée :
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadême,
Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il couroit m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'alloit éteindre;
Et même de mon sort je ne pouvois me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisois le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étois attachée;
Et ce fatal amour dont j'avois triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyois étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue;
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
Demeurera toujours présent à ma pensée;
Toujours je vous croirois incertain de ma foi:
Et le tombeau, seigneur, est moins triste pour moi

Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'étoit pas pour lui.

Asdrubal, ambassadeur de Carthage, plaidoit dans le sénat romain la cause de sa nation vaincue; il commençoit à fléchir les sénateurs, lorsqu'un d'eux, l'interrompant avec colere, lui demanda *par quels dieux, après tant de serments violés, seroit jurée l'observation d'un nouveau traité? Par ces mêmes dieux*, répondit Asdrubal, *qui punissent si sévérement les infracteurs des traités.*

Cette éloquence du cœur, cette expression si noble d'un repentir sincere, appartient au sublime de sentiment.

Les sentiments que Henri le Grand fait paroître à l'aspect du sage Mornai, lorsque, honteux de sa foiblesse, il s'arrache des bras de la charmante d'Estrées pour rentrer dans ceux de la gloire, sont d'une générosité parfaite:

Enfin, dans ces jardins où sa vertu languit,
Il vit Mornai paroître; il le voit, et rougit:
L'un de l'autre en secret ils craignoient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence;
Mais ce silence même, et ces regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austere où régnoit la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa foiblesse.

Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colere :
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi ;
Je t'ai vu ; c'en est fait, et tu me rends à moi.
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie.
De ce honteux repos fuyons l'ignominie ;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné,
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'amour dans les bras de la gloire ;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux Mornai connut son maître :
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paroître !
Vous, de la France entiere auguste défenseur ;
Vous, vainqueur de vous-même et roi de votre cœur.
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le domte est illustre.

### *Du sublime des paroles.*

C'est ici proprement ce qu'on appelle le style sublime. C'est lui qui, par la vivacité, l'énergie et la noblesse de l'expression, sait répandre un caractere de sublimité sur des images, des pensées et des sentiments qui par eux-mêmes n'auroient rien de sublime.

Par exemple, la colere, étant plutôt un vice qu'une vertu, tient plus de la bassesse que de la sublimité. Elle devient cependant

sublime dans la bouche de Moloch, lorsqu'emporté par des mouvements impétueux de rage et de désespoir, il exhale ainsi sa haine implacable contre le Tout-puissant au milieu de l'assemblée des anges rebelles :

» Tandis que nous concerterons des me-
» sures indignes de nous, faudra-t-il que des
» millions d'esprits armés, qui n'attendent
» que le signal de l'escalade, restent ici lan-
» guissants et bannis de leur véritable patrie?
» faudra-t-il qu'ils acceptent pour leur de-
» meure cette infâme et noire caverne où
» nous a renfermés le cruel qui regne par
» notre lâcheté ? Non : servons-nous des
» flammes et des furies de l'enfer pour forcer
» tous ensemble un passage vers les mon-
» tagnes éternelles ; faisons de nos propres
» tortures des armes contre notre tyran; qu'il
» entende le tonnerre infernal affronter la
» foudre dans ses mains ; opposons à ses
» éclairs le feu livide qui nous dévore ; mon-
» trons une rage égale ; jettons l'horreur par-
» mi ses anges, et qu'il tremble en voyant son
» trône même couvert de ce soufre et de ces
» flammes qu'il a préparées contre nous ».

Ces paroles, horriblement sublimes et magnifiquement impies, sont très bien placées dans la bouche d'un démon, et sur-tout du démon de la guerre.

Pour bien entendre la pratique et l'usage du style sublime, il faut observer que les idées générales des choses peuvent se rap-

porter à trois especes. Les unes sont sublimes par elles-mêmes, et forment ce que nous avons appellé sublime des images, sublime des pensées, sublime des sentiments : telle est, par exemple, l'idée de la création qui s'opere par un seul mot; telle est la pensée de l'égalité des mortels, distingués par la seule vertu; telle est enfin un sentiment de grandeur, de générosité, etc.

Ces choses, étant sublimes par elles-mêmes, se passent quelquefois fort bien du secours de l'expression, comme nous l'avons observé à l'égard du mot de Pharasmane à l'ambassadeur romain, et de Brutus à l'ambassadeur toscan.

Il faut cependant convenir qu'en général, quelle que soit par elle-même la sublimité de ce premier ordre d'idées, le sublime des paroles en rehausse encore l'éclat. Aussi on a pu voir que, dans presque tous les exemples qui ont été cités, le sublime des paroles étoit joint à la sublimité, soit des images, soit des pensées, soit des sentiments, qui ne faisoient que gagner à cette jonction.

A l'égard des idées des choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, il y a une distinction importante à faire : ou ces choses n'ont qu'un seul aspect, ou elles peuvent être considérées sous des points de vue différents.

Les choses qui n'ont qu'un aspect ne peuvent être ennoblies par le style sublime. Par exemple, les idées plaisantes ne sont susceptibles que d'un tour plaisant, et le

style le plus pompeux ne peut que leur donner un air burlesque ; il ne peut pas les rendre sublimes.

Il en est de même des choses tendres et touchantes ; elles peuvent émouvoir, attendrir, percer le cœur, mais elles ne peuvent ni l'étonner, ni l'élever : le style sublime ne peut donc rien faire pour elles, parceque leur essence résiste au sublime, et se renferme constamment dans son caractere de tendresse et de douceur.

Reste un troisieme ordre de choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, mais qui, pouvant être envisagées sous différents points de vue, laissent au style le moyen de les élever jusqu'à la dignité des choses sublimes. Par exemple, l'idée de la guerre et de ses plus grands succès n'a rien par elle-même de vraiment sublime ; elle a même un côté odieux et méprisable, qui ne présente que l'image des désordres, des crimes, des calamités, des désolations. L'art de l'éloquence consiste à écarter ce tableau funeste, et à n'offrir qu'une perspective séduisante, ornée de tout ce que la gloire a de plus brillant, et la victoire de plus heureux. C'est par l'effet de cet art, c'est par la vertu du style sublime, que Mithridate paroît si grand dans ce tableau :

Ce roi, qui seul a durant quarante ans
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les rois la querelle commune,
Meurt.

C'est aussi par la même raison que nous admirons ces beaux vers de la Henriade :

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugene.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

XIPHARÈS *à Mithridate.*

Continuez, seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire;
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore;
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent par-tout.

Mithridate ne s'exprime pas moins noblement :

Marchons, et dans son sein rejettons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre;
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu :
Brûlons ce capitole où j'étois attendu :
Détruisons ses honneurs, et faisons disparoître
La honte de cent rois.

Tout ceci n'est que du style sublime ; c'est la haine, c'est la vengeance embellie des couleurs d'un courage et d'une fermeté inébranlables : mais l'hémistiche qui suit renferme un vrai sublime de sentiment :

La honte de cent rois, *et la mienne peut-être.*

Ce trait dévoile une grande ame, élevée au-dessus des caprices du sort, qui ose envisager d'un œil ferme ces idées humiliantes de défaite et de honte, afin d'en effacer le souvenir, et d'en détruire les monuments par le coup le plus hardi.

Toutes les passions et les foiblesses des hommes se rapportent à ce troisieme ordre de choses qui ne sont pas sublimes par elles-mêmes, mais qui sont susceptibles de différents aspects, et auxquelles par conséquent le style peut donner de la sublimité.

C'est ce qu'on a pu voir dans l'éloquent discours de Moloch, qui n'annonce en effet que de la rage et du désespoir, mais qui les produit sous les traits plus agréables de la hardiesse, de l'impétuosité et de la grandeur.

Il en est de même de tous les desirs, de tous les mouvements et de toutes les affections du cœur de l'homme. Rien n'est plus

aisé que de leur donner du ridicule, et c'est ce qu'on fait dans la comédie ; rien n'est plus aisé que de leur donner un air de grandeur, et c'est ce qu'on fait dans la tragédie. Voilà pourquoi l'amour d'Harpagon fait rire, et celui de Mithridate intéresse. Voilà en quoi different le grand, le furieux, le terrible Hérode de M. de Voltaire, et l'imbécille Sganarelle du Cocu imaginaire.

En résumant donc toute la doctrine du style sublime, on voit 1°, qu'il a la vertu d'embellir les choses sublimes par elles-mêmes, soit images, soit pensées, soit sentiments, et que son secours leur est presque toujours utile.

2°. Qu'il ne peut toucher aux choses qui, n'étant point sublimes par elles-mêmes, n'ont d'ailleurs qu'un caractere et qu'un aspect.

3°. Que son triomphe est d'élever jusqu'au sublime les choses qui, n'étant point déterminées par elles-mêmes au noble et au grand, ont cependant un beau côté par lequel elles peuvent être considérées.

Quel seroit donc le genre de sublime le plus parfait? Ce seroit sans doute celui qui réuniroit la sublimité des images, des pensées, des sentiments et du style. Les exemples en sont rares, mais il n'est pas impossible d'en trouver.

Ces quatre beaux vers qui peignent si bien la confiance admirable de Joad, et que nous avons rapportés au sublime de sentiment, parceque

parceque c'est en effet le sentiment qui y domine et qui en fait la principale beauté: ces quatre vers renferment aussi une image et une pensée extrêmement sublimes :

Celui qui met un frein à la fureur des flots
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Le sublime d'image se trouve dans le premier vers, le sublime de pensée dans le second, le sublime de sentiment dans les deux derniers, et le sublime de style dans tous les quatre.

Il faut cependant observer qu'il y a des choses aussi sublimes qu'elles le peuvent être, quoiqu'elles ne réunissent pas les quatre especes de sublime.

Mariamne peut échapper à la mort que son cruel époux lui prépare ; elle n'a qu'à se montrer aux prêtres et au peuple, leur représenter son innocence et ses malheurs, et seconder les efforts de Varus; sa confidente l'y engage par les considérations les plus fortes : mais la généreuse Mariamne a pris un plus noble parti ; elle répond :

Le vrai courage est de savoir souffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever sur son prince une main criminelle.

*Le vrai courage est de savoir souffrir*, voilà du sublime de pensée, et sur-tout du sublime de sentiment, et ce sublime est

poussé aussi loin qu'il peut l'être ; mais le sublime d'image ne s'y trouve point, parceque la situation, la chose qu'il s'agit d'exprimer, n'est pas susceptible d'image.

Presque toutes les odes de Rousseau, tant sacrées que profanes, sont des modeles parfaits de sublimité : je crois qu'il en faudroit excepter l'ode à une veuve, et quelques autres, admirables dans leur genre, mais qui, par la tendresse et la douceur dont elles sont remplies, semblent appartenir plutôt au style tempéré qu'au style sublime.

Comme le sublime est fait pour de grands sujets, il ne peut guere être employé à propos que dans la poésie épique et lyrique, dans les tragédies, dans les panégyriques, les oraisons funebres, les sermons, et quelques plaidoyers d'une nature peu commune.

---

## SECTION II. *Du style simple.*

Le style simple est celui qui convient aux conversations familieres : ennemi de tout ornement éclatant, il évite avec soin tout ce qui sent la pompe et l'apprêt. L'enjouement, la gaieté, la vivacité, tous les charmes de la négligence, toutes les graces de la naïveté, lui appartiennent ; c'est une bergere qui se couronne de mille fleurs, et qui n'a jamais connu l'usage des diamants.

M. de Fontenelle possede le talent aima-

ble de manier avec politesse, esprit et enjouement, les matieres les plus didactiques et les plus abstraites; son ingénieux système de la pluralité des mondes est un modele parfait de la simplicité dont nous parlons : en voici un morceau charmant :

» Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que » nous ne lui soyons inconnus; il faudroit » qu'il vît la Terre quatre-vingt-dix fois plus » petite que nous ne la voyons : c'est trop » peu; il ne la voit point. Voici seulement » ce que nous pouvons croire de meilleur » pour nous. Il y aura dans Jupiter des astronomes qui, après avoir bien pris de la » peine à composer des lunettes excellentes, » après avoir choisi les plus belles nuits pour » observer, auront enfin découvert dans les » cieux une petite planete qu'ils n'avoient » jamais vue. D'abord le Journal des Savants » de ce pays-là en parle; le peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en » fait que rire; les philosophes, dont cela » détruit les opinions, forment le dessein de » n'en rien croire; il n'y a que les gens très » raisonnables qui en veulent bien douter. » On observe encore, on revoit la petite planete; on s'assure bien que ce n'est point » une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du » soleil; on trouve, au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année; et enfin, grace à toutes les peines que

» se donnent les savants, on sait dans Jupi-
» ter que notre Terre est au monde : les cu-
» rieux vont la voir au bout d'une lunette,
» et la vue à peine peut-elle encore l'attra-
» per ».

Les dialogues de Lucien sont d'une simplicité qui donne un ridicule parfait aux dieux lorsqu'ils en sont les interlocuteurs. On sait que Lucien n'étoit pas un dévot du paganisme. Les personnes pour qui on écrit ici peuvent le lire dans la traduction de d'Ablancourt.

M. de Fontenelle a renouvellé parmi nous ce genre de littérature avec beaucoup de succès ; ses dialogues sont d'une élégance et d'une naïveté parfaites : on voit à tout moment partir du sein de cette naïveté de brillantes étincelles d'esprit qui frappent et qui surprennent. Lucien est plus simple et moins orné, quoiqu'il soit aussi extrêmement ingénieux,

Les lettres de Pline sont aussi simples qu'ingénieuses : elles ont été fort élégamment traduites par M. de Sacy. En voici une:
» Que fait-on à Côme, cette ville délicieuse
» que nous aimons tant l'un et l'autre? Cette
» belle maison que vous avez dans le faux-
» bourg est-elle toujours aussi riante? ce ca-
» binet de verdure, qui me plaît tant, n'a-
» t-il rien perdu de ses agréments? vos planes
» conservent-ils la fraîcheur de leur ombra-
» ge? le canal a-t-il toujours sa bordure aussi

» verte, et ses eaux aussi pures? Ne m'apprendrez-vous rien de ce bassin qui semble fait exprès pour les recevoir? Quelles nouvelles de cette longue allée dont le terrain est ferme sans être rude? Le soleil tous les jours rend-il ses visites fréquentes et régulieres à notre bain délicieux? En quel état sont ces salles où vous tenez table ouverte, et celles qui ne sont destinées qu'à vos amis particuliers? Vos appartements de jour et de nuit, ces lieux charmants, vous possedent-ils tour-à-tour? ou le soin de faire valoir vos revenus vous met-il à l'ordinaire dans un mouvement continuel? Vous êtes le plus heureux des hommes si vous jouissez de tant de biens; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire si vous n'en jouissez pas. Que ne renvoyez-vous ces basses occupations à des gens qui en soient plus dignes que vous? et qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des belles-lettres dans ce paisible séjour? C'est la seule occupation, c'est la seule oisiveté honnête pour vous. Rapportez là votre travail, votre repos, vos veilles, votre sommeil même. Essayez d'amasser une sorte de biens que le temps ne puisse vous ôter. Tous les autres, dans la suite des siecles, changeront mille et mille fois de maître; mais les ouvrages de votre esprit ne cesseront jamais d'être à vous. Je sais à qui je parle: je connois la grandeur de votre courage, l'étendue de votre génie. » Tâchez seulement d'avoir meilleure opi-

» nion de vous ; faites-vous justice, et les
» autres vous la feront ».

Voici quelques extraits d'une lettre italienne, écrite par un Sicilien à un de ses amis ; elle contient une critique agréable de Paris et des mœurs françoises :

» Les étrangers sont bien reçus en ce pays-
» ci pourvu qu'ils n'y demandent rien ; ils
» n'y ont d'autre emploi que de se divertir,
» et quelques uns d'ôter la suie des chemi-
» nées ; c'est le privilege des Savoyards.

» Les grands se distinguent par ne vou-
» loir rien faire pour servir les autres, et par
» un grand nombre de bêtes et d'animaux à
» deux pieds qui les suivent toujours quand
» ils se font traîner dans leurs carrosses. Les
» chevaux ont le pas devant les laquais, la
» mode étant ici de les mettre en troupes sur
» le derriere du carrosse, droits sur les pieds
» comme le colosse de Rhodes : ils regardent
» fièrement d'autres esclaves attelés à d'au-
» tres voitures moins fastueuses, qu'ils sont
» obligés de porter ou de traîner par la ville.

» Le menu peuple ne s'enivre que les
» jours de fêtes qu'il ne fait rien ; mais il tra-
» vaille les jours ouvriers avec assiduité : il
» n'y a pas un peuple au monde plus in-
» dustrieux et qui gagne moins, parcequ'il
» donne tout à son ventre et à ses habits ;
» cependant il est toujours content.

» Les femmes aiment ici les petits chiens
» avec une passion extrême ; elles ne haïs-
» sent personne : les plus belles comman-

» dent aux hommes comme reines, à leurs » maris comme à des hommes, et à leurs » amants comme à des esclaves; elles donnent et reçoivent facilement de l'amour, » mais on n'aime ni long-temps ni assez. » Les mariages, qui autrefois étoient pour » toute la vie, ne sont à présent que pour » un temps: cela fait que le divorce volontaire se trouve facilement dans les maisons » des plus retenues; après quoi le mari vit » tranquille dans la province, et la femme se » réjouit à Paris.

» On connoît un véritable François à » quatre choses; quand l'horloge sonne, » quand il interroge quelqu'un, quand il » promet, et quand il parle de ses amours.

» A peine l'horloge commence à sonner, » qu'il demande quelle heure il est; il veut » que son ami lui réponde avant qu'il l'ait » interrogé; il ne fait que ce qu'il ne promet » pas; et, pour ses amours, il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse » qu'à les recevoir.

» Les procureurs, qui sont en troupes dans » toutes les villes de France, se trouvent ici » à milliers; c'est une espece d'hommes » choisis pour dégraisser ceux qui sont trop » gras, et pour empêcher que les maigres » n'engraissent: il semble que les princes » ne les souffrent qu'afin d'entretenir une » guerre civile parmi leurs sujets, persuadés » que s'ils ne passoient leur vie à demander » en justice ce qui leur appartient, et à usurper ce qui ne leur appartient pas, leur au-

» torité seroit en danger par leurs intrigues » et par leur agitation.

» Quand j'entre dans la grand'salle, je » vois une infinité de personnes échauffées, » dont la moitié tourmente l'autre par des » contestations opiniâtrées depuis plusieurs » années, et soutenues par les inventions » diaboliques des praticiens. Leur robe est » longue et noire, pour faire voir combien » elle est funeste à tout le monde; ils portent » sur la tête un bonnet à quatre cornes, à la » maniere des prêtres; et, en cet équipage, » ils conduisent leurs parties comme autant » de victimes sur l'autel de Justinien. Ils ne » finissent les procès que quand les parties » n'ont plus d'argent pour les continuer; et, » lorsqu'ils sont jugés, il ne reste aux plai- » deurs qu'un amas de papiers barbouillés, » remplis d'une espece de termes magiques.

» La mode est le véritable démon qui » tourmente toujours cette nation. On a » porté les cravates si courtes, qu'à peine les » voyoit-on; à cette heure on les attache au » cou, d'où elles pendent comme des saucis- » sons de Boulogne. Les François ne por- » tent plus d'épées, mais des cimeterres. » Les chiens de Boulogne passent présente- » ment pour laids et insupportables, et on » ne caresse plus que ceux qui ont le mu- » seau de loup et les oreilles coupées; et » plus ils sont difformes, plus ils sont ho- » norés de baisers et d'embrassements.

» Les perruques ont aussi leur mode; on » les faisoit à la françoise, maintenant on

» les porte à l'espagnole. Les petites mon-
» tres ont été recherchées ; elles sont aujour-
» d'hui ridicules, et les plus grosses sont le
» plus à la mode. J'ai même oui dire que
» l'on ne fait plus de compliments dans les
» lettres, mais que l'on introduit une nou-
» velle mode, qui est de cacheter, non pas
» d'un seul cachet, mais de trois, de peur
» de blesser la civilité.

» Mon cher ami, prions Dieu de tout no-
» tre cœur qu'il donne à cette brave nation
» l'esprit de paix, et que la fureur martiale
» qui l'agite toujours se change en une
» mode salutaire qui fasse revenir le repos
» et la tranquillité dans toute l'Europe ».

Toutes les lettres de madame de Sévigné sont des modeles de ce style.

Passons aux exemples poétiques ; madame Deshoulieres peut en fournir.

Il y a une ingénieuse simplicité et un badinage délicat dans cette épître à un évêque.

Damon, que vous êtes peu tendre!
Ne vous pourrois-je point imiter quelque jour?
Faire à Paris un long séjour,
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre;
Et, sans daigner me voir, retourner à la cour!

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre et fidele?
Non, vous êtes accoutumé

A voir tout le monde charmé
De votre divine éloquence;
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir;
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.

Vous rompez pour jamais cette amitié sincere
Qui devoit de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Etoit la principale affaire!
Hélas! d'où vient tant de froideur?
Qu'ai-je fait pour la faire naître?
Ah! craignez que, dans ma douleur,
Je n'engage l'amour contre vous à paroître
Dans les intérêts de sa sœur.

Cette menace vous alarme.
Un sage être amoureux! qu'est-ce qu'on en diroit?
Evitez ce malheur: un soupir, une larme,
Chez la postérité vous déshonoreroit.
Les séveres loix du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inaccessible aux passions,
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un stoïque.

Quelle honte pour vous, qui voyez sans pitié
Toutes les foiblesses humaines,
Si, pour punir les torts faits à mon amitié,
Quelque Iris vous rendoit plus fou de la moitié
Que tous les Céladons, que tous les Artamenes!
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas:
Tremblez, Damon, tremblez; la raison des grands hommes,

Tant des siecles passés que du siecle où nous sommes,
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas :
Ce petit dieu malin au dos chargé de plumes,
Dont les dépits, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs;
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.

Contre la rigueur des destins
La morale pourroit rendre une ame assez forte :
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'amour n'en seroit pas d'un jour plus tard vainqueur;
Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.
Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant,
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire :
Ces sages qu'on nous vante tant,
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts;
Et toute leur philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.

Ainsi plus agité que ne le sont les flots
Lorsqu'Eole ouvre sa caverne,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos
En cœur que le dépit gouverne.
Mais de ce dangereux dépit
Ma raison s'est rendue aussitôt la maîtresse :
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse,
Que trop d'empressement et de délicatesse.

Contre un foible dépit dont elle rompt le cours
Ne cherchez donc point de secours;
Je ne laisserai point à ce guide infidele
La conduite d'un cœur qui respecta toujours
De la triste raison l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours!
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le souvenir d'une amitié si belle!
Je sens frémir mon cœur à ce triste discours,
La tendresse en gémit : mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

On sait combien la Fontaine excelloit dans ce style. Que d'agréments dans cette ingénieuse fable!

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il étoit allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot lapin retourne aux souterrains séjours.
La belette avoit mis le nez à la fenêtre.
O dieux hospitaliers! que vois-je ici paroître!
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les rats du pays.
La dame au nez pointu répondit que la terre
Etoit au premier occupant.

C'étoit un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entroit qu'en rampant!
Et quand ce seroit un royaume,
Je voudrois bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage:
Ce sont, dit-il, les loix qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de pere en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean transmis.
Le premier occupant! est-ce une loi plus sage?
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Rominagrobis.
C'étoit un chat, vivant comme un dévot hermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit: Mes enfants, approchez;
Approchez: je suis sourd, les ans en sont la cause.
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jettant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont par fois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

Toutes les poésies légeres de M. de Vol-

taire sont des sources inépuisables d'esprit et d'agréments. Avec quelles graces et quelle vérité il peint les ridicules de nos visites et le vuide de nos conversations !

Après dîner, l'indolente Glycere
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrieres
D'un lourd panier qui flotte aux deux portieres;
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, et s'en repent déja,
L'embrasse et bâille, et puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens. Quelques feintes caresses;
Quelques propos sur le jeu, sur le temps,
Sur un sermon, sur le prix des rubans,
Ont épuisé leurs ames excédées:
Elles chantoient déja faute d'idées.
Dans le néant leur cœur est absorbé,
Quand dans la chambre entre monsieur l'abbé, etc.

Opposons à ce tableau général un portrait particulier, aussi ressemblant qu'il est agréable :

Ramene à ses amis charmants,
Ramene à ces belles demeures,
Ce bel esprit de tous les temps,
Cet homme de toutes les heures,

Orne pour lui, pour lui suspends
La course rapide du temps:
Il en fait un si bel usage!
Les devoirs et les agréments
En font chez lui l'heureux partage.
Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un savant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connoisseur si gourmand!
Qu'il vive autant que son ouvrage!
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la foiblesse et le courage,
Les mœurs, les passions, les loix,
Sans erreur et sans verbiage!
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractere,
De ses chansons, de ses écrits!
Il a tout; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir:
Mais il n'a rien, s'il ne digere.
Grand dieu! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un . . . . . .
Entouré dans son galetas
De ses livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme sans peine.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Jamais Eglé, jamais Sylvie,
Jamais Lise à souper ne prie
Un pédant à citations,

Sans goût, sans grace et sans génie.
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Hélas! les indigestions
Sont pour la bonne compagnie.

Il n'y a qu'un pas du style simple au style plaisant; ce dernier ne differe de l'autre que par un ton plus gai et une naïveté plus marquée. En voici deux exemples :

Epitaphe de la Fontaine, faite par lui-même:

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Autre épitaphe, composée par Scarron.

Ci-gît qui fut de belle taille,
Qui savoit danser et chanter,
Faisoit des vers vaille que vaille,
Et les savoit bien réciter.
Sa race avoit quelque antiquaille,
Et pouvoit des héros compter;
Même il auroit livré bataille
S'il en avoit voulu tâter.
Il parloit fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, du droit canon,
Et connoissoit assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes:
Etoit-il honnête homme? Oh non.

S'il n'y a qu'un pas du style simple au style plaisant, il n'y a qu'un pas aussi du plaisant au ridicule, et trop de gens franchissent ce dernier pas.

On cherche les rieurs, et moi je les évite :
Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchants diseurs de bons mots.

La Fontaine.

Le style simple est d'usage dans les comédies, dans les fables, dans les contes, dans les historiettes, dans mille bagatelles brillantes, où l'imagination peut déployer tout ce qu'elle a de graces et d'enjouement. On ne peut mettre trop d'esprit dans ces petits ouvrages, uniquement faits pour amuser : mais cet esprit ne peut être trop naturel ; heureux quand il se produit sous les traits de l'enjouement et de la naïveté, comme dans la plupart des morceaux que nous avons cités. Si la recherche se fait sentir, tout est froid, tout rebute et ennuie.

Il n'y a que les gens de goût qui soient en état de juger du prix de ces petits ouvrages. Un savant sans esprit, qui ne peut ni les composer ni les goûter, prend le parti de les mépriser ; c'est ainsi qu'il se venge de la nature qui lui a refusé le talent de plaire.

Les dissertations et l'histoire demandent une simplicité sérieuse et noble.

## Section III. *Du style tempéré.*

Le style tempéré tient le milieu entre les deux précédents ; il a plus de force et d'élévation que le style simple, mais moins que le style sublime : il emprunte de ce dernier la noblesse des pensées, la vivacité des images, et de l'autre une douceur, un air de naïveté propre à persuader et à toucher. Ce style admet toute sorte de fleurs, sur-tout celles du sentiment. C'est principalement à la douceur vivifiante et pénétrante du sentiment qu'on reconnoît le style tempéré. Toutes les passions qui portent un caractere de douceur sont du ressort de ce genre d'élocution; l'amitié, la compassion, la tristesse, la douleur, l'amour lorsqu'il gémit tendrement dans l'élégie, ou qu'il peint avec mollesse ses langueurs et ses plaisirs.

Mais les fleurs ne veulent pas être prodiguées inconsidérément; il faut les répandre avec goût, sobriété, sagesse, et variété surtout :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

La réponse de Zaïre aux reproches de Nérestan a cette douceur tendre qui fait le charme du style tempéré:

Arrête, mon cher frere! arrête! Connois-moi,
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frere, épargne-moi cet horrible langage;
Ton courroux, ton reproche, est un plus grand outrage,
Plus terrible pour moi, plus dur, que ce trépas
Que je te demandois et que je n'obtiens pas.

L'état où tu me vois accable ton courage :
Tu souffres, je le vois ; je souffre davantage.
e voudrois que du ciel le barbare secours
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane
Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orosmane ;
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé. . . . .
Pardonnez-moi, chrétiens ! Qui ne l'auroit aimé ?
Il faisoit tout pour moi ; son cœur m'avoit choisie ;
Je voyois sa fierté pour moi seule adoucie :
C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'espoir ;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne : ton courroux, mon pere, ma tendresse,
Mes serments, mon devoir, mes remords, ma foiblesse,
Me servent de supplice ; et Zaïre en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

Quelle tendresse dans ces sentiments d'Andromaque pour son fils !

Quoi ! Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector ?
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage ?
Hélas ! je m'en souviens : le jour que son courage
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras :
» Chere épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
» J'ignore quel succès le sort garde à mes armes ;
» Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
» S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
» Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chere,
» Montre au fils à quel point tu chérissois le pere ».

Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!...
Non, tu ne mourras point; je ne le puis souffrir.

MARIAMNE *à Hérode.*

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse ou ma haine?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume et d'horreur;
Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes alarmes;
Vous, de tous mes parents destructeur odieux;
Vous, teint du sang d'un pere expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins que mon cœur tout à vous
Vous chériroit encore en mourant par vos coups;
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie,
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie.
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc:
Hérode, ayez pour eux des entrailles de pere.
Peut-être un jour, hélas! vous connoîtrez leur mere:
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné;

Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs et ménager un maître,
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

Voici quelques fragments de la scene où Rhadamiste et Zénobie se reconnoissent, et qui est pleine de sentiments, quoique l'impétuosité de Rhadamiste s'éleve quelquefois un peu au-dessus du style tempéré.

RHADAMISTE.

Par quel bonheur le ciel, touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits!
Mais, hélas! se peut-il qu'à la cour de mon pere
Je trouve dans les fers une épouse si chere?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi! vous versez des pleurs?

ZÉNOBIE.

Malheureuse! Et comment
N'en répandrois-je pas dans ce fatal moment?
Ah! cruel, plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,
Je ferois mon bonheur de revoir mon époux;
Et l'amour, s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant que pour toi sans pitié,
Je puisse te revoir avec inimitié.

RHADAMISTE.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Juste ciel! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertus unissent tant de crimes!
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux!
Quoi! tu peux me revoir, sans que la mort d'un pere,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frere,
Ce prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux?
Et je puis me flatter qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame?
Que dis-je? trop heureux que pour moi, dans ce jour,
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour!

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton ame est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chere épouse, à mon amour funeste;
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chere Zénobie;
Et daigne, dès ce jour, me suivre en Arménie:
César m'en a fait roi. Viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.

Racine peint avec autant de douceur que de délicatesse les mouvements d'inquiétude

qui s'emparent de Junie, et les pressentiments tendres auxquels elle se livre lorsque Britannicus se sépare d'elle pour aller à ce festin fatal où Néron devoit le faire empoisonner :

JUNIE.

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

JUNIE.

Et que sais-je? Il y va, seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit;
Je crains Néron; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvroit contre vos jours quelques pieges dressés;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance;
S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois;
Et si je vous parlois pour la derniere fois!
Ah prince!

L'élégie de mademoiselle Deshoulieres sur la mort de son amant mérite, par la tendresse qui y regne, et l'élégance avec laquelle elle est écrite en quelques endroits, de trouver ici sa place :

Au milieu des plaisirs sur cet heureux rivage,
Mon cœur, toujours chargé du poids de ses douleurs;
Se fait un ordinaire usage
De ses soupirs et de ses pleurs,

Et je porte par-tout la chere et triste image
D'un amant dont la mort cause tous mes malheurs.

Du destin de Tircis à toute heure occupée,
Les plus touchants plaisirs sont pour moi sans appas ;
Je ne sens que le coup dont mon ame est frappée.
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas :
Et quand à cette horreur ma raison échappée
Me conduit au pied des autels
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels,
Hélas ! ce pieux sacrifice
Est tout-à-coup interrompu ;
J'accuse le ciel d'injustice,
Et pleine de la mort qui cause mon supplice,
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels instants, à ma douleur fidele,
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle :
Tout renouvelle mon tourment,
Et je sens ralentir mon zele ;
Ma passion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon amant.
Lasse d'avoir trouvé la fortune inflexible,
J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,
Ce moment où du corps l'ame se désunit.
La mort de Tircis m'applanit
Ce chemin, aux mortels si rude et si pénible.

Vous qui reconnoissez toujours
D'un Être souverain l'éternelle sagesse,
Vous, hélas ! que la grace accompagne sans cesse,
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
Joignez à la douleur qui m'agite et me presse
De vos utiles vœux l'infaillible secours.

Voici

Voici quelques autres exemples où il entre beaucoup d'imagination et de sentiment; ils sont tirés des poésies de madame Deshoulieres:

## DAPHNIS.

### ÉGLOGUE A M. D'AUDIFRET.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisoit les troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeoit ses moutons, brisoit ses chalumeaux;
Ses charmes n'avoient plus leur éclat ordinaire:
L'enjoué Lisidor, dont le doux entretien
Si souvent avoit su lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

## STANCES.

Dans un charmant désert où les jeunes Zéphyrs
Content mille douceurs à leur divine Flore,
Je forme d'innocents desirs
En songeant au berger que j'aime et qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaisirs
Que, s'il étoit ici, je goûterois encore.

Hélas! cent fois la nuit, hélas! cent fois le jour,
Je m'imagine voir dans ce bois solitaire
Daphnis, près d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant: L'astre qui nous éclaire
Ne voit rien, quand il fait son tour,
Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

## MADRIGAL.

Qu'est devenu cet heureux temps
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma bergerie,
Me donnoient de si doux moments?
Cet heureux temps n'est plus; et je ne sais quel trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur:
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur;
Mais auprès d'Iris il redouble.

## LES MOUTONS.

### IDYLLE.

Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs, sans soucis, sans alar-
Aussitôt aimés qu'amoureux: (mes,
On ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formez jamais d'inutiles desirs:
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature;
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs:
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocents animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage:
Cette fiere raison dont on fait tant de bruit
Contre les passions n'est pas un sûr remede;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,

Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévere,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups cruels et ravissants,
Que sous l'autorité d'une telle chimere
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels:
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide:
Des choses d'ici bas la fortune décide
Selon ses caprices divers;
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans regle et sans science;
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Les stances suivantes de M. de Voltaire

sont un modele parfait dans ce genre :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours,
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps, qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage :
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements ;
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi ! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel qui me consoliez
Des amertumes de la vie !

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame, aux desirs ouverte,
Regrettoit ses égarements.

Du ciel alors daignant descendre;
L'Amitié vint à mon secours:
Elle étoit peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumiere éclairé,
Je la suivis; mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Le madrigal suivant, de M. Ferrand, est plein de naturel, de grace et de délicatesse:

D'amour et de mélancolie
Célemnus enfin consumé
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie
J'y courus hier vainement:
A force de changer d'amant,
L'infidele l'avoit tarie.

M. de Fénélon réussissoit parfaitement dans le style tempéré, c'est-à-dire tendre, touchant, et d'une poésie douce. On peut dire que le Télémaque tout entier est écrit de ce style.

Le même M. de Fénélon a chanté du ton le plus aimable les agréments de l'abbaye de Carenac, sur la Dordogne:

Solitude, où la riviere
Ne laisse entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire

Qui tombe, écume et s'enfuit;
Où deux isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font, pour le charme des yeux,
Tout ce que le cœur desire:
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des dieux?

Une herbe tendre et fleurie
M'offre des lits de gazon;
Une douce rêverie
Tient mes sens et ma raison:
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enivre,
Et les dieux en sont jaloux.
De la cour flatteurs mensonges,
Vous ressemblez à mes songes,
Trompeurs comme eux, mais moins doux.

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les grands,
Je trouve sous ces feuillages
Un asyle en tous les temps:
Là, pour commencer à vivre,
Je puise seul et sans livre
La profonde vérité;
Puis la fable avec l'histoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

Je goûte, loin des alarmes,
Des muses l'heureux loisir;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir:

Mon cœur, content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et toi, faveur importune,
Le monde entier ne m'est rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux
Cet heureux coin de la terre
Me plaît et rit à mes yeux:
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là, reposera ma cendre;
Là, Tircis viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

Rien de plus délicat et de plus tendre que ces jolis vers sur un berceau, une fontaine et une maîtresse :

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
Alcimédon un jour au frais
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine
Grava ces vers sur un cyprès:

» Hélas! que l'on seroit heureux
» Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
» Si, toujours aimé de Sylvie,

» On pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle passer sa vie. »

## PROGNÉ ET PHILOMELE.

FABLE.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomele.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue;
Je ne me souviens pas que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous:
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomele, en est-il de plus doux!
Progné lui repartit: Eh quoi! cette musique
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique!
Le désert est-il fait pour des talents si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles:
Aussi-bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, lui dit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

Rien de plus parfait dans ce genre que l'ode de M. l'abbé Métastasio qui a pour

titre, *la Liberté*, ou *la parfaite Indifférence*. Il n'est pas possible de mieux représenter l'état d'un cœur qui, après avoir aimé, recouvre sa liberté, mais qui, dans l'instant même qu'il s'applaudit d'être sorti d'esclavage, laisse entrevoir qu'il pourroit encore y rentrer s'il espéroit un traitement plus doux.

Le style de cette ode est d'une douceur et d'une noblesse qui se font sentir au cœur. Il n'y a pas une circonstance, pas un sentiment, qui ne soit pris dans la nature.

I.

» Graces à tes tromperies, Nicé, je res-
» pire. Les dieux enfin ont eu pitié d'un
» malheureux : enfin mon ame se sent dé-
» livrée de ses liens. Pour cette fois, ma
» liberté n'est pas un songe.

II.

» Mon ancienne ardeur est éteinte. Je
» suis si tranquille, que chez moi l'amour
» ne trouve point de dépit pour se masquer.
» Quand on prononce ton nom, Nicé, je
» ne change plus de visage ; et quand je te
» regarde, mon cœur n'est plus ému.

III.

» Je dors, et je dors sans te voir en songe.
» A mon réveil tu n'es plus le premier objet
» de ma pensée. Je m'éloigne de toi sans
» desir de te revoir : je te revois sans plaisir
» et sans peine.

I V

I V.

» Je parle de tes charmes sans rien sentir. » Je me rappelle tes injustices sans en être » piqué. Tu t'approches de moi sans que » j'en sois confus. Je puis, même avec mon » rival, m'entretenir de ta beauté.

V.

» Regarde-moi d'un œil fier et dédai- » gneux ; parle-moi avec un air de bonté et » de douceur : l'un et l'autre m'est égal. » Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens, » tes yeux ne savent plus le chemin de mon » cœur.

V I.

» Que je sois gai, que je sois triste, » ma gaieté ou ma tristesse n'est plus ton » ouvrage. Les bois, les collines, les prai- » ries, me plaisent sans toi, et je m'ennuie » avec toi dans un ennuyeux séjour.

V I I.

» Vois si je suis sincere. Tu me sembles » encore belle, mais tu n'es plus pour moi » une beauté sans pareille. Je vois même » sur ton charmant visage (que le vrai ne » t'offense point !) quelques défauts que je » prenois pour des agréments.

V I I I.

» Quand je brisai ma chaîne, je l'avoue

» à ma honte, je crus sentir mon cœur se » briser : je crus que j'allois mourir. Mais » pour sortir d'esclavage, pour n'être plus » maltraité, pour devenir maître de son sort, » que ne souffre-t-on pas?

IX.

» L'oiseau, pour se débarrasser des gluaux » qui l'enchaînent, sacrifie quelques plu- » mes. Il tarde peu à les recouvrer; et, ins- » truit par l'expérience, il ne tombe plus » dans le piege.

X.

» Tu crois peut-être, Nicé, que je t'aime » encore, parceque je dis souvent que je ne » t'aime plus. Je parle suivant cet instinct » naturel qui fait parler des dangers qu'on » a courus.

XI.

» Le guerrier raconte les actions péril- » leuses où il s'est trouvé; il se plaît à faire » voir ses cicatrices : l'esclave devenu libre » montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il » a portée.

XII.

» Je parle donc, mais ce n'est que pour » me satisfaire. Je parle sans me soucier que » tu me croies, sans me soucier que tu m'ap- » prouves, et sans m'informer si en parlant » de moi tu es tranquille.

XIII.

» J'abandonne un cœur volage : tu perds » un cœur sincere. J'ignore qui de nous se » doit consoler le premier ; mais je sais que » Nicé ne trouvera jamais un amant aussi » fidele, et qu'il est aisé de trouver une maî» tresse aussi perfide. »

Quelle tendresse, quelle douceur, quelle délicatesse, dans ces adieux touchants où Ligdamis prémunit sa bergere contre les faux et dangereux attraits de la ville !

Vous allez donc quitter, pour la premiere fois,
De nos hameaux la demeure tranquille?
Soyez quelques moments attentive à ma voix.
Climene, vous partez, vous allez à la ville;
Climene, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois.
Là, d'illustres amants vous rendront leurs hommages;
Leur rang, ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages,
Qu'une musette et mon amour?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs belles;
Ils vous prodigueront un encens dangereux.
Leurs éloges sont doux, mais souvent infideles:
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles
Que vous donnoient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climene.
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des bergers ignoré.
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine;
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, et j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manieres qu'on prend dans nos petits hameaux:
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévere,
Ce timide embarras, enfin tous ces défauts
D'une jeune et simple bergere;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévere
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.

J'ai vu la même ville où vous allez paroître:
Pour la belle Climene elle a vu mes langueurs.
Parmi tous les plaisirs qui flattoient tant de cœurs,
J'y regretois notre séjour champêtre,
Et votre vue, et même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux:
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, et ne craignez jamais de vous méprendre,
Et dites, s'il se peut, d'une maniere tendre:
C'est ici que l'on aima mieux
S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

Je couronnerai tous ces beaux exemples

par ce tableau charmant du mariage envisagé sous deux faces différentes. Il est tiré de l'Enfant prodigue :

A mon avis, l'hymen et ses liens
Sont les plus grands ou des maux ou des biens:
Point de milieu. L'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits et des cœurs,
Des sentiments, des goûts et des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme et que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée;
Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel hymen, une union si chere,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom et son état,
Aux volontés d'un maître despotique
Dont on devient le premier domestique;
Se quereller ou s'éviter le jour;
Sans joie à table, et la nuit sans amour;
Trembler toujours d'avoir une foiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde:
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

On répétera ici que c'est plutôt pour faire une division sensible qu'une division complete, qu'on réduit la multitude des styles à trois especes : on sent bien que chacune de ces especes génériques contient toujours quelques nuances de l'espece voisine ; que, par exemple, le style tempéré participe et du style simple et du style sublime, qui tous deux participent du tempéré. En effet, chacun de ces trois styles ne se montre jamais parfaitement renfermé dans ses bornes, si ce n'est dans quelques morceaux de détail, tels que ceux que nous venons de citer, et que nous avons accumulés exprès pour faire mieux sentir la nature et les différences des trois différents styles. C'est au goût exercé et cultivé à faire lui-même les subdivisions, qui peuvent s'étendre à l'infini, et à reconnoître chaque espece de style à travers toutes les combinaisons et tous les mélanges.

Au reste on peut remarquer les trois especes principales dans des genres qui semblent leur être consacrés. Par exemple, dans le genre narratif, on peut dire que l'épopée appartient au style sublime, la fable et le conte au style simple ; que seulement quelques morceaux de l'épopée, tels que la description du temple de l'Amour, le tableau des amours du roi et de Gabrielle d'Estrées, dans la Henriade, etc. tomberont dans le style tempéré, et que quelques contes et quelques fables, telles que celle de Philomele et de Progné, celle de Tircis et d'Amarante, etc. s'éleveront jusqu'à ce même style

tempéré. Dans le genre dramatique, on peut dire qu'en général la tragédie exige assez le style sublime; la comédie ordinaire le style simple; et que la haute comédie, la comédie touchante, cette comédie qu'on n'appelle ainsi que faute d'un nom particulier qui la caractérise, semble exiger le style tempéré. De même dans le genre lyrique, l'ode pindarique appartient au style sublime; l'ode anacréontique, la chanson noble et délicate, au style tempéré; le vaudeville au style simple.

Dans la chaire, au barreau, etc. c'est la nature des sujets qui décide du ton général du style, et les styles se mêlent à l'infini dans les détails.

---

SECTION IV. *Du style laconique.*

LE style laconique consiste ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'est point un genre d'éloquence distingué des précédents. Il se rapporte toujours ou au style simple, ou au style tempéré, ou au style sublime, mais plus particulièrement au sublime qu'aux deux autres. En effet, il y a beaucoup de dignité et de noblesse dans cette économe et abondante précision

Qui prodigue le sens et compte les paroles.

*M. de la Motte.*

Ce style a pris son nom des Laconiens ou

Lacédémoniens, dont la gravité naturelle, regardant comme superflus les ornements du discours, s'accommodoit fort de ces traits vifs et courts qui en un seul mot exprimoient toutes leurs pensées.

Ctésiphon, voulant donner une haute idée de son éloquence, se vanta de parler pendant un jour entier, sans préparation, sur le premier sujet qui lui seroit proposé : les Lacédémoniens, sans vouloir le mettre à l'épreuve, le crurent sur sa parole, et l'exilerent à cause de cet excès d'éloquence.

Un autre orateur se présentant pour faire le panégyrique d'Hercule, ils refuserent de l'entendre, en disant : *Qui pourroit blâmer Hercule ?*

Avoient-ils tort ? N'est-ce pas un abus ridicule que de perdre du temps et de l'éloquence à prouver aux hommes des vérités dont ils sont intimement persuadés, à leur expliquer ce qui est très clair, tandis qu'il reste tant d'erreurs à combattre, tant de préjugés à déraciner, tant de vérités superficiellement connues à approfondir, tant d'autres vérités entièrement ignorées à faire connoître ?

L'ennemi menaçant un jour ces mêmes Lacédémoniens, avec beaucoup de hauteur et de prolixité tout ensemble, de porter le fer et le feu dans leur pays, ils lui firent réponse en un seul mot : *Si.*

Philippe leur ayant fait demander quelque chose qui leur paroissoit injuste, ils lui répondirent : *Non.*

Quelqu'un demandant à un sage de Grece comment il pourroit se venger de ses ennemis. *En devenant homme de bien*, répondit-il.

Henri IV, encourageant ses soldats avant la bataille d'Ivri, se contente de leur dire : *Enfants, je suis votre roi, vous êtes François, voilà l'ennemi, donnons.*

Un disciple de Socrate témoignant à ce philosophe la douleur qu'il avoit de le voir si injustement condamné : *Aimeriez-vous mieux*, dit Socrate, *que ce fût justement?*

Philoxene, philosophe et poëte grec, n'ayant point voulu goûter quelques mauvais vers de Denys le Tyran, fut mis en prison. Quelque temps après, Denys, voulant lui faire mériter sa grace, lui lut d'autres vers non moins mauvais, et lui demanda son avis : Philoxène se tourne vers les gardes qui l'environnoient, et leur dit froidement : *Remenez-moi en prison.*

Maximien avoit été collegue de Dioclétien, de ce grand Dioclétien à qui on ne peut reprocher que son zele aveugle pour ses fausses divinités, et sa haine injuste contre les chrétiens. Dioclétien, las de l'empire qu'il avoit gouverné en grand prince, l'abdiqua en grand homme. Maximien, sur qui Dioclé-

tien avoit toujours conservé une autorité presque absolue, suivit son exemple. Il s'en repentit dans la suite; son ambition et sa légèreté lui inspirerent le pernicieux projet de reprendre la pourpre impériale: mais ne pouvant reprendre en même temps l'autorité qu'il avoit eue autrefois, il écrivit à Dioclétien pour lui persuader de remonter aussi sur le trône, espérant que la considération dont il jouissoit les rétabliroit tous deux dans tous les droits dont ils s'étoient dépouillés. Mais il n'étoit plus temps: la puissance de leurs successeurs étoit trop affermie; la grandeur de Constantin, qui s'élevoit sur les ruines de ses concurrents, étoit trop difficile à renverser. Le sage Dioclétien, pour toute réponse aux invitations de Maximien, lui écrivit: *Mon cher ami, venez voir les belles laitues que j'ai plantées dans mes jardins de Salone.* Réponse pleine de sens, de politique et de grandeur!

Tout ce qu'on appelle bons mots, saillies, traits vifs, répliques heureuses, se rapporte au style laconique.

Dans la seule bonne comédie de Quinault, une jeune fille, brouillée, par la coquetterie de sa mere, avec son amant qu'elle n'a pas vu depuis long-temps, et qu'on lui a peint comme un infidele, lui écrit ce billet:

Je voudrois vous parler et nous voir seuls tous deux:
Je ne conçois pas bien pourquoi je le desire,

Je ne sais ce que je vous veux;
Mais n'auriez-vous rien à me dire?

Je cite ces jolis vers pour exemple de style laconique, non seulement parceque n'écrire que quatre lignes à son amant est un laconisme parfait, mais plutôt parceque ces quatre lignes sont très expressives et signifient beaucoup.

Dans le Nicomede de Corneille, ce prince conseille à Prusias, roi de Bithynie, de n'être ni mari ni pere, c'est-à-dire de n'avoir les foiblesses ni de l'un ni de l'autre. Prusias lui demande ce qu'il doit donc être: *Roi*, lui répond Nicomede.

Dans l'Horace du même auteur, Julie, qui n'avoit vu que le commencement du combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au pere des Horaces que les Curiaces sont victorieux, que deux de ses fils sont morts, et que le troisieme, se trouvant trop foible contre trois, a cherché son salut dans la fuite: ce vieillard, idolâtre de Rome, est insensible à la perte de ses fils; il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reste, et s'écrie avec transport:

Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

HORACE.

Qu'il mourût.

La noble et mâle assurance que Médée conserve au milieu des malheurs dont elle devroit être accablée, annonce un courage invincible et une fermeté d'ame inébranlable. Sa confidente lui dit :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi:
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi.

Porus, le plus brave et le plus vaillant des rois de l'Inde, obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avoit balancée quelque temps par des prodiges de valeur, est amené vaincu et désarmé devant ce jeune héros. Il ne lui parle que d'un ton fier et menaçant. Alexandre en est étonné, et lui dit :

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser;
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée;
Votre nom peut encor plus que toute une armée:
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi.

Voici une fiere et courte réponse de Brutus à César.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il falloit reprocher à Pompée ;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine ?
Ah ! sous un joug de fer il t'auroit accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

La précision des réponses de Thyeste à son barbare frere, dont il craint d'être reconnu, a je ne sais quoi de fier, de noble et de grand :

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jetté parmi nous,
Quel est ton rang, ton nom ? Quels humains t'ont vu naître ?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connoître ?
Philoclete.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité,
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressoient tes pas? et de quelle contrée
Revenoit ce vaisseau brisé près de l'Eubée?

THYESTE.

De Sestos; et j'allois à Delphes, etc.

On sait assez combien il est difficile d'être court. La précision demande du temps, des soins, une application et un travail dont tout le monde n'est pas capable. Le cardinal du Perron, parlant d'une réponse de Coeffeteau, dit fort bien : *Il l'auroit faite plus courte s'il avoit eu plus de temps.* Un des plus profonds et des plus vastes génies que la France ait produits, dit aussi à la fin d'une de ses lettres : *Je n'ai fait celle-ci plus longue que parceque je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte.* Un des plus illustres auteurs du dernier siecle, qui joignoit à la plus profonde érudition un esprit juste et un goût exquis (choses très rares parmi les savants), fait cette réflexion sensée :

» C'est peut-être le plus mal-aisé de tous
» les ouvrages que celui de bien abréger :
» il faut un discernement peu commun
» pour juger quelles sont les circonstances
» dont la suppression obscurcit ou n'obs-
» curcit pas un ouvrage. »

Il seroit difficile de déterminer l'usage de ce style. On ne trouve pas toujours l'occasion d'exprimer tant de choses en si peu de mots. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en

général il doit régner dans tous les discours un certain laconisme qui consiste à retrancher toutes superfluités, et à se servir de termes expressifs. On dit toujours mal en beaucoup de mots ce qu'on peut dire fort bien en peu.

Mais, d'un autre côté, il ne faut point perdre de vue la maxime qui vient d'être citée; et, pour s'y conformer, il faut employer tout son discernement et toute sa pénétration à examiner quelles sont les circonstances essentielles dont l'omission répandroit de la foiblesse ou de l'obscurité sur le discours. L'éloquence marche entre deux écueils : on veut être court, on devient obscur; on veut être abondant, on est diffus. Il ne faudroit pas toujours condamner, comme des redondances vicieuses, certaines répétitions variées et harmonieuses de la même idée, qui servent à la développer et à flatter l'oreille, quoiqu'elles ne soient pas absolument exigées par le sens dont elles ne sont qu'un complément assez surabondant. Ce seroit peut-être un défaut dans la prose : mais on en trouve de trop beaux exemples dans les vers, pour pouvoir décider que ce soit un défaut; quelques uns de ces exemples vont faire sentir ce que je veux dire.

Quelques crimes toujours précedent les grands crimes.

Voilà un vers qui suffit pour l'idée qu'il exprime; voyez cependant en combien de manieres la même idée va encore être retournée.

I.

Quiconque a pu franchir les bornes légitimes
Peut violer enfin les droits les plus sacrés.

I I.

Ainsi que la vertu le crime a ses degrés;

I I I.

Et jamais on n'a vu la timide innocence
Passer subitement à l'extrême licence.

I V.

Un jour seul ne fait point d'un mortel vertueux
Un perfide assassin, un lâche incestueux.

Si cette répétition variée de la même idée est un défaut, pourquoi tout le monde sait-il ces vers par cœur? Pourquoi n'y a-t'il peut-être rien de plus beau dans Corneille que cette réponse de Pompée à Sertorius, que nous avons déja rapportée ailleurs, et où l'on trouve le même défaut, si c'en est un.

I.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux;

I I.

Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire;

I I I.

Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire;

I V.

Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

On trouve de pareils exemples dans M. de

Voltaire lui-même, le plus précis et le plus philosophe de tous nos poëtes.

I.

Tel est souvent le sort des plus justes des rois :
Tant qu'ils sont sur la terre, on respecte leurs loix;

I I.

On porte jusqu'aux cieux leur justice suprême;

I I I.

Adorés de leur peuple, ils sont des dieux eux même.

I.

Mais, après leur trépas, que sont-ils à vos yeux?

I I.

Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;

I I I.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine est liée,
La vertu qui n'est plus est bientôt oubliée.

Voici encore un autre exemple.

I.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.

Voilà l'idée suffisamment exprimée; en voici le développement.

I I.

L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est même avant que d'aimer.

I I I.

Un jeune objet, beau, doux, discret, sincere,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.

Il faut regarder tous ces exemples comme de belles amplifications poétiques, que l'esprit et l'oreille semblent demander de con-

cert, quoiqu'ils puissent s'en passer. Il faut se souvenir que ces amplifications ne doivent être ni outrées ni prodiguées : abus qui forme le défaut dominant reproché à Ovide.

C'est dommage qu'on ne puisse donner sur cette partie que des préceptes vagues et généraux, et qu'on ne puisse indiquer que de très loin la route qu'il faut suivre. Le rhéteur ressemble trop souvent à Apollon lorsqu'il met dans les mains de Phaéton les rênes de ses chevaux : Suis un juste milieu, lui dit-il, ne t'écarte point de ce cercle étroit où tu trouveras les traces de mon char empreintes : si tu t'éleves, tu embraseras le firmament; si tu t'abaisses, tu dessécheras la terre : les dangers, les abymes, t'environnent de tous côtés. Il dit : Phaéton part, s'égare et se précipite. Les préceptes du rhéteur ne sont pas souvent plus précis ni mieux suivis : on a beau crier, Suivez les traces que les grands maîtres ont laissées dans la carriere de l'éloquence; combien peu de gens savent distinguer ces traces délicates ! N'en concluons pas cependant que les préceptes soient inutiles. Ceux d'Apollon ne l'étoient pas; avec plus de circonspection et de docilité, Phaéton eût pu éviter sa perte.

## Section V.

*Des défauts du style.*

L'esprit humain, même dans ceux où il brille davantage, n'a que des lumieres extrêmement foibles et renfermées dans des bornes très étroites. Rarement il se trouve joint à un goût sûr, à une raison solide, à un discernement délicat et judicieux, qui seul peut perfectionner ses productions. Faut-il donc s'étonner de voir tous les jours tant d'erreurs légèrement adoptées, tant d'abus où l'on se plonge tête baissée, sur-tout en matiere d'éloquence? L'homme est naturellement amateur du beau et du vrai, mais il se trompe souvent dans le choix. Sa passion violente pour ces deux objets si aimables lui fait souvent prendre le change. Il se laisse éblouir par des apparences trompeuses. Le faux brillant lui paroît une véritable beauté. Il l'admire dans la lecture, il l'imite dans la composition; et telle est la source de la plupart des vices dont plusieurs auteurs infectent leur style. Tel veut marcher sur les pas d'un Bossuet, d'un Corneille, d'un Rousseau, et franchir comme eux la carriere du sublime, qui, prenant mal l'esprit de ces grands modeles, ou n'ayant pas reçu de la nature ce génie qu'elle seule peut donner, s'abandonne à un fatras pompeux de paroles stériles, à une folle enflure de pensées extravagantes; c'est la grenouille qui veut s'égaler au bœuf, et qui creve à

force de s'enfler. Cet autre prend une route différente ; il veut être enjoué, badin, amusant ; il veut retracer l'ingénieuse simplicité d'un la Fontaine : mais c'est un bouffon qui n'a que des plaisanteries basses, triviales, grossieres ; c'est l'âne qui veut imiter le petit chien. Celui-ci se pique de sentiments, il veut inspirer la tendresse ; et son style insipide n'inspire que du dégoût. Celui-là veut être grave, sérieux, concis ; et c'est un lourd pédant qui ennuie. Je ne finirois pas si je voulois peindre tous les travers dans lesquels tombe un auteur sans goût ; je ne m'attacherai qu'aux principaux, dont je donnerai même des exemples, afin qu'en les connoissant on puisse les éviter.

Le sublime outré dégénere ordinairement en enflure. Ce que Malherbe dit des larmes de Saint Pierre est un tissu d'exagérations insensées :

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent ;
Ses soupirs se font vents, qui les chênes combattent ;
Et ses pleurs, qui tantôt descendoient mollement,
Ressemblent un torrent qui, des hautes montagnes,
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Beaucoup d'auteurs espagnols sont souvent tombés dans ce défaut. Lopez de Vega, un de leurs plus célebres poëtes, fit deux vers latins sur la pompe funebre de Charles-Quint, dont voici le sens :

» Mettez pour tombeau le monde, pour » chapelle ardente le ciel, pour torches les » étoiles, pour larmes les mers. »

Cet appareil funéraire est trop vaste pour être beau.

Gracian, un autre de leurs beaux esprits, ne fait pas difficulté de dire que le cœur d'Alexandre est un » archicœur, dans un » coin duquel tout le monde est si à l'aise, » qu'il y reste de la place pour six autres. »

On peut voir dans le traité des études de M. Rollin, et dans la maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit du P. Bouhours, les louanges impertinentes que donnent à Alexandre ces déclamateurs latins dont Séneque le pere rapporte les sentiments.

Louer les choses estimables est une justice; mais il est des zeles impétueux qui ne peuvent se contenir dans des bornes raisonnables.

Les Juifs disent d'un de leurs rabbins, nommé Eliézer, que si on le mettoit dans un bassin d'une balance et tous les savants dans l'autre, le seul Eliézer les enleveroit tous; et que si le ciel étoit de parchemin, tous les cedres du Liban des plumes, et l'océan de l'encre, ils ne suffiroient pas à écrire toutes les louanges qu'il mérite.

Erasme, enchanté de la vie et de la mort de Socrate, a peine à retenir le transport qui

le porte à s'écrier : *Saint Socrate, priez pour nous.*

Quelques uns en ont fait un chrétien, et c'est une chose fort commune que cette transformation des philosophes du paganisme en chrétiens, et même en saints. Les péripatéticiens chrétiens damnoient Platon et canonisoient Aristote; les chrétiens qui s'attachoient à la doctrine de Platon usoient de représailles.

Corneille de la Pierre doute *si Aristote tient plus du jurisconsulte que du prêtre, plus du prêtre que du prophete, plus du prophete que de Dieu.*

La gradation n'étoit pas près de finir s'il eût pu remonter plus haut.

» C'est un miracle de Dieu, dit un autre » admirateur d'Aristote, d'avoir accumulé » tant de lumieres en un seul sujet. Louons » Dieu, ajoute-t-il, d'avoir séparé cet » homme de tous les autres pour rendre » propre à lui seul le comble de l'humaine » perfection. Sa doctrine est la vérité même; » son entendement a été l'ouvrage le plus » achevé de la nature, et la derniere limite » de l'intelligence humaine : il a été créé » pour enseigner tout ce qu'il est possible » de savoir. »

Toutes ces exagérations insensées, tous ces éloges hyperboliques, qui s'écartent de la nature et de la raison, ne sont pas moins

des défauts de style que des défauts de jugement :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Il doit régner par-tout.

Ces éloges si ridicules le deviennent encore bien davantage, quand on se les donne à soi-même. Il n'y a point de talent, quelque éminent qu'on le suppose, qui puisse donner le droit de dire ce que Malherbe disoit à Henri le Grand :

Mais qu'en de si hauts faits vous m'ayez pour témoin,
Avouez-le, grand roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les Destinées.
Tous vous savent louer, mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Ce mauvais usage emprunté des auteurs grecs et latins, sur-tout des poëtes lyriques, a été mal-à-propos regardé comme consacré. La philosophie a fait sentir que le ridicule ne pouvoit l'être, et que le plus vif enthousiasme ne pouvoit dispenser de l'obligation d'être modeste.

La pédanterie a souvent voulu partager avec l'enthousiasme le droit ignoble d'étaler de l'orgueil. Paracelse apostrophe les docteurs de Montpellier, de Vienne, de Paris, d'Italie et du Nord, pour les sommer de suivre les pas de leur monarque, les assurant *qu'un seul de ses cheveux est plus savant que toutes leurs universités.*

Il ne serviroit de rien, pour justifier une telle vanité, de dire comme Cicéron :

» Pourquoi me blâmeroit-on de me louer, » s'il n'y a rien dans l'univers qui soit aussi » digne de mes louanges ? »

On pourroit dire que ces observations appartiennent plus à la morale qu'à la rhétorique ; cependant elles ne sont point étrangeres à celle-ci, parcequ'elles rentrent dans l'art des bienséances que la rhétorique enseigne à garder. D'ailleurs l'idée que certains genres, tels que l'ode ou l'épopée, donnoient le droit aux auteurs de se vanter, idée que Boileau semble avoir confirmée par son exemple, étoit une erreur relative au goût plutôt qu'à la morale. Continuons d'examiner d'autres défauts.

L'enthousiasme, forçant les barrieres prescrites par la raison, mene souvent au galimatias. Malherbe peut encore en fournir un exemple :

Ce n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait, de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidele preuve à l'infidélité.

Malheur à qui entend ces deux derniers vers.

A force de vouloir être tendre, il est à

craindre qu'on ne donne dans la fadeur et l'insipidité. Voici un morceau de la tragédie de Bérénice, où les discours de Titus ne sont pas exempts de ces défauts :

TITUS *à Bérénice.*

. . . . . . . . . . Hélas ! que vous me déchirez !

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez !

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis, etc.

Le style simple couvre aussi quelques écueils. On veut être plaisant, on veut dire de bons mots: le pas est glissant, on tombe dans le bouffon et dans le bas comique ; charme de la populace, pour laquelle Moliere paroît avoir voulu faire quelque chose dans quelques unes de ses pieces, telles que les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, et quelques autres farces pleines d'ailleurs de scenes admirables et qui décelent le grand maître.

L'épigramme de Saint-Amand sur l'incendie du Palais finit par une pointe extrêmement plate :

Certes, l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame Justice
Se mit le palais tout en feu
Pour avoir mangé trop d'épice.

Le ridicule de ces sortes d'exemples est aisé à sentir : le vice général de toutes les

pointes est d'être fondé sur l'équivoque ; ce qui annonce toujours un badinage trop frivole, une recherche puérile de petits rapports qui ne se trouvent que dans les sons.

Il y a d'autres pointes qui consistent dans l'abus de l'esprit et dans une vaine profusion d'antitheses trop recherchées.

Sous le regne de Louis XIII, et dans le commencement de celui de Louis XIV, le goût des pointes étoit dominant ; on prodiguoit l'esprit, on le déplaçoit, on le rendoit ridicule. Corneille a trop payé le tribut à ce goût. Quinault en est infecté.

Dans une de ses tragi-comédies, Cambyse raconte qu'il est devenu amoureux d'une femme en la voyant endormie :

Elle étoit endormie ; et, sans se faire voir,
Ses yeux firent d'abord éclater leur pouvoir.
Je sentis lors couler dans mon ame charmée
Mille torrents de feu d'une source fermée :
Mon cœur fut au-devant d'un coup si glorieux,
Et ne coûta pas même un regard à ses yeux.

Dans une autre piece, une confidente veut persuader à sa maîtresse d'oublier un amant mort :

Ce prince est mort enfin, et sa mort vous convie
D'éteindre votre flamme.
Voulez-vous conserver *des feux pour de la cendre?*

Boileau a eu raison de dire que le dieu du goût n'avoit laissé par grace aux pointes

que l'épigramme pour asyle ; mais c'est encore à condition que ces pointes seront ingénieuses, délicates, naturelles, et point licencieuses.

## CHAPITRE V.

### *Des trois genres d'éloquence.*

L'article que je vais traiter n'a rapport avec les styles qu'autant qu'il contribue à en faire voir l'usage. Il s'agit ici des grands discours, des discours vraiment oratoires, comme des harangues, des plaidoyers, des panégyriques, etc. que les rhéteurs réduisent à trois genres ; le genre judiciaire, le genre délibératif, et le genre démonstratif ou théorique. Il est bon d'avoir une notion de ces trois genres, où sont compris les principaux sujets sur lesquels la rhétorique s'exerce.

### Section I. *Du genre judiciaire.*

Ce sont les plaidoyers et les disputes qui composent ce genre ; et c'est particulièrement dans ces discours, où on a un juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes ces parties d'oraison dont on a parlé dans le second livre qui traite de la disposition.

Corneille, à ce qu'il paroît, eût excellé dans la plaidoierie, si son génie ne se fût tourné du côté de la poésie dramatique, dont il a été le pere parmi nous. On trouve dans ses sublimes tragédies plusieurs causes très éloquemment plaidées; mais comme la passion domine dans le tragique, l'énergie et la vivacité y tiennent lieu souvent de ces proportions, de cette régularité, de cette symmétrie, que les orateurs de sang froid mettent avec art dans leurs discours. Rien n'est plus éloquent que cet endroit du Cid où Chimene éplorée se jette aux pieds du roi de Castille, et lui demande vengeance de la mort du comte de Gormas son pere, que don Rodrigue venoit de tuer en duel. (Ce comte de Gormas, comme on sait, avoit donné un soufflet au vieux don Diegue, pere de Rodrigue.)

CHIMENE.

Sire, mon pere est mort, mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc:
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.
J'arrivai sur le lieu sans force et sans couleur,
Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur,
Sire; la voix me manque à ce récit funeste:
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

. . . . . . . Je le trouvai sans vie.
Son flanc étoit ouvert; et pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussiere écrivoit mon devoir :
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
Me parloit par sa plaie, et hâtoit ma poursuite ;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Regne devant vos yeux une telle licence ;
Que les plus valeureux avec impunité
Soient exposés aux coups de la témérité ;
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon pere est mort, j'en demande vengeance.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang:
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'état,
Le téméraire auteur d'un si grand attentat.

Voici la réponse de don Diegue qui défend la cause de son fils:

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
Sire, et que l'âge apporte aux hommes généreux,
Au bout de leur carriere, un destin malheureux !
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis par-tout a suivi la victoire,

Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siege, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi la foiblesse de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si Chimene se plaint qu'il a tué son pere,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ah! conservez pour vous le bras qui peut servir:
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimene,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Dans une autre tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite des Curiaces, tue sa propre sœur dans

un transport de colere, parcequ'elle témoignoit trop de regret de la mort d'un des Curiaces son amant, et que dans sa douleur elle s'emportoit jusqu'à faire des imprécations contre Rome. Valere, un autre amant de sa sœur, voulant venger cette mort, se porte pour accusateur d'Horace devant Tullus Hostilius, roi de Rome. Voici son plaidoyer :

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des loix,
Et que l'état demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez . . .

Le vieil Horace, pere de l'accusé, l'interrompt tout d'un coup, et s'écrie,

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice ?

Cette brusque repartie, si naturelle à un pere dans une pareille circonstance, vaut toute seule un plaidoyer : nous verrons cependant par la suite la réponse de ce vieillard.

VALERE *continue :*

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent :
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer,
Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer.

Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable :
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains ;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frere,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie.
Il a sur nous un droit et de mort et de vie,
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens ?
Sur vous ce sacrilege attireroit sa peine :
Ne le considérez qu'en objet de leur haine ;

Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide :
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

Il est aisé de distinguer dans ce discours de Valere l'exorde, la confirmation et la péroraison. Il y avoit plus de désordre apparent dans ceux de Chimene et de don Diegue, parcequ'il y avoit plus de passion ; mais ce désordre même n'étoit qu'un ordre plus caché.

Horace, Sabine son épouse, et le vieil Horace son pere, répondent diversement à l'accusation de Valere. Horace ne s'avoue coupable qu'autant que le roi l'aura jugé tel ; il se soumet à sa justice, et consent à mourir, si c'est sa volonté. Cette maniere de se défendre n'est pas la plus mal-adroite.

Sabine conjure le roi de la prendre pour victime au lieu de son époux. Le vieil Horace est le seul qui allegue de véritables raisons pour la défense de son fils. Voici ces trois discours.

Après que Valere a parlé, Tullus dit :

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi ;
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable.
C'est un crime envers lui de vouloir s'excuser :
Notre sang est son bien, il en peut disposer ;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir :
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en aimant de la sœur il accuse le frere :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance ;
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire, et moi, pour la sauver.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne vanterai point les exploits de mon bras :
Votre majesté, sire, a vu mes trois combats ;
Il est bien mal-aisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous :
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Rome ne manque point de généreux guerriers ;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers :
Que votre majesté désormais m'en dispense ;
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,

Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

Sabine aussitôt arrive, et s'adressant au roi, lui dit :

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,
Qui toute désolée, à vos sacrés genoux,
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice :
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel ;
De mon sang malheureux expiez tout son crime,
Vous ne changerez point pour cela de victime.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Les nœuds de l'hyménée, et son amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée !
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'état et vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes freres !
N'aimer pas un mari qui finit nos miseres !
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, et de ne l'aimer pas :
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.

Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
Si je puis par mon sang appaiser la colere
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévere,
Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil Horace enfin prend la parole :

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valere.
Mes enfants avec lui conspirent contre un pere:
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
*( à Sabine. )*
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux;
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux.
Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
*( au roi. )*
Contre ce cher époux Valere en vain s'anime;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;
Et la louange est dûe au lieu du châtiment,

Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'état un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme *crime*, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée :
Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, sire? il l'est, et ce bras paternel
L'auroit déja puni s'il étoit criminel.
J'aurois su mieux user de l'entiere puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance.
J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
A souffrir ni d'affront, ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valere:
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que sa fuite avoit trahi l'état.
Qui le fait se charger des soins de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille?
Et par quelle raison, dans son juste trépas,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

*( à Valere. )*

Tu peux pleurer, Valere, et même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race.
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,

Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom?
Dis, Valere, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice:
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font résonner encor du bruit de ses exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur,
Témoin de sa vaillance et de notre bonheur?
Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire:
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire;
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, sire, et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire,
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans.
Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfants:
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit:
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit;
Et ce qu'il contribue à notre renommée
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

Ces plaidoyers, quoique remplis d'idées nobles, brillantes et sublimes, font un assez mauvais effet dans cette tragédie, où ils sont déplacés. Il faut les en détacher, comme on vient de faire, et les contempler en particulier, pour jouir de toutes leurs beautés.

Ces beautés sont offusquées par quelques défauts. Corneille s'éleve quelquefois si haut, qu'il est obligé de tomber, et ses chûtes sont terribles. Voici, par exemple, deux vers qui, placés à côté l'un de l'autre, sont insupportables: . . . . . . . . .

Nôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Le premier de ces deux vers est bien ; l'autre est foible et burlesque ; il semble qu'on entend le maître de trictrac, dans le Joueur, dire à Géronte :

Mon nom est Tout-à-bas, vicomte de la Cace,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

Horace a bien apostrophé Sabine et Valere sans permission ; pourquoi faut-il qu'il la demande pour apostropher son fils ? Il pouvoit fort bien le faire sans le dire.

On trouve aussi dans tous ces discours de vieilles expressions et des inversions vicieuses dont l'oreille est choquée ; mais il faut se souvenir qu'il y a plus de cent ans que Corneille écrivoit tout ceci.

Quoi qu'il en soit, il seroit à desirer que tous nos orateurs fussent aussi éloquents en prose que Corneille l'étoit en vers. La fameuse scene de Sertorius et de Pompée pourroit être rapportée au même genre. Pompée y défend Sylla, que Sertorius attaque.

Dans la tragédie de Brutus, ce consul plaide noblement la cause du peuple romain contre l'ambassadeur toscan Arons, qui défend avec beaucoup d'éloquence celle de Tarquin.

Arons essaie d'abord d'intimider le sénat par la peinture des dangers qui le menacent, s'il s'obstine à secouer le joug des Tarquins ;

Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
C'est en vain que Titus en détourna les coups.
Je vois avec regret sa valeur et son zele
N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle :
Sa victoire affoiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du peuple romain le sénat est le pere,
Porsenna l'est des rois que vous persécutez.
Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interpretes,
Vous qui jugez les rois, regardez où vous êtes :
Voici ce capitole et ces mêmes autels
Où jadis, attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zele,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidele.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos serments vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance et non pas d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le sénat à ses pieds faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste :
De son peuple et de lui tel étoit le lien,

Il nous rend nos serments, lorsqu'il trahit le sien;
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidele,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse,
Quel homme est sans erreur, et quel roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir,
Vous, nés tous ses sujets, vous, faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere;
Il détourne les yeux, le plaint et le révere.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfants, leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colere,
N'allez pas mériter un présent plus sévere,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'état au lieu de le changer.
Instruit par le malheur (ce grand maître de l'homme),
Tarquin sera plus juste et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

Brutus répond par ce beau morceau imité de Cinna que nous avons rapporté à l'article de l'imitation.

Le genre judiciaire se retrouve par-tout. Les disputes qui s'élevent tous les jours dans la conversation entraînent des especes de

plaidoyers pour et contre, que l'amour-propre et l'envie de briller, toujours supérieurs à l'éducation, font trop souvent dégénérer en querelles odieuses et ridicules par l'aigreur, l'emportement et la confusion qui s'y mêlent. Madame de Sévigné disoit que cela rendoit l'esprit d'une rudesse et d'une contrariété insupportables. M. de Marivaux, dans le Spectateur françois, fait un tableau vif et burlesque de ces sortes de contestations, où il montre avec beaucoup de philosophie, de finesse et de vérité, en combien de manieres l'amour-propre sait se replier pour paroître triompher, du moins pour ne pas paroître vaincu. S. Evremont, dans l'histoire qu'on va rapporter, couvre de ridicule et les combattants et le médiateur.

» La dispute vint sur le sujet de la reine » de Suede, qu'on louoit de la connoissance » qu'elle a de tant de choses. Tout d'un » coup le commandeur se leva; et ôtant son » chapeau d'un air tout particulier : *Messieurs*, dit-il, *si la reine de Suede n'avoit* » *su que les coutumes de son pays, elle y* » *seroit encore : pour avoir appris notre* » *langue et nos manieres, pour s'être mise* » *en état de réussir huit jours en France*, » *elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont* » *produit sa science et ses belles lumieres* » *que vous nous vantez.*

» Beautru, voyant choquer la reine de » Suede qu'il estime tant, et les belles let» tres qui lui sont si cheres, perdit toute

» considération; et commençant par un serment : Il faut être bien injuste, reprit-il, » d'imputer à la reine de Suede comme un » crime la plus belle action de sa vie. Je » ne m'étonne point de votre aversion pour » les sciences : ce n'est pas d'aujourd'hui » que vous les avez méprisées. Si vous aviez » lu les histoires les plus communes, vous » sauriez que sa conduite n'est pas sans » exemple. Charles-Quint n'a pas été moins » admirable par la renonciation de ses états, » que par ses conquêtes. Dioclétien n'a-t-il » pas quitté l'empire, et Sylla le pouvoir » souverain ? Mais toutes ces choses vous » sont inconnues, et c'est folie de disputer » avec un ignorant. Au reste où me trouverez-vous un homme extraordinaire qui n'ait » eu des lumieres et des connoissances acquises ?

» A commencer par M. le Prince, il alla » jusqu'à César, de César au grand Alexandre; et l'affaire eût été plus loin, si le commandeur ne l'eût interrompu avec tant » d'impétuosité, qu'il fut contraint de se » taire. Vous nous en contez bien, dit-il, » avec votre César et votre Alexandre. Je ne » sais s'ils étoient savants ou ignorants, il » ne m'importe guere : mais je sais que de » mon temps on ne faisoit étudier les gentilshommes que pour être d'église ; encore se contentoient-ils le plus souvent du » latin de leur bréviaire. Ceux qu'on destinoit à la cour ou à l'armée alloient honnêtement à l'académie. Ils apprenoient à

» monter à cheval, à danser, à faire des
» armes, à jouer du luth, à voltiger; un peu
» de mathématiques, et c'étoit tout. Vous
» aviez en France mille beaux gendarmes,
» galants hommes. C'est ainsi que se for-
» moient les Thermes et les Bellegardes.
» Du latin! de mon temps, du latin! un
» gentilhomme en eût été déshonoré. Je con-
» nois les grandes qualités de M. le Prince,
» et suis son serviteur : mais je vous dirai
» que le dernier connétable de Montmorency
» a su maintenir son crédit dans les pro-
» vinces, et sa considération à la cour, sans
» savoir lire. Peu de latin, vous dis-je, et de
» bon françois.

» Il fut avantageux au commandeur que
» le bon homme eût la goutte; autrement
» il eût vengé le latin par quelque chose de
» plus pressant que la colere et les injures.
» La contestation s'échauffa tout de nou-
» veau, celui-ci résolu de mourir sur son
» opinion, celui-là soutenant le parti de l'i-
» gnorance avec beaucoup d'honneur et de
» fermeté.

» Tel étoit l'état de la dispute, quand un
» prélat charitable voulut accommoder le
» différend, ravi de trouver une si belle oc-
» casion de faire paroître son savoir et son
» esprit. Il toussa trois fois avec méthode,
» se tournant vers le docteur; trois fois il
» sourit en homme du monde à notre agréa-
» ble ignorant : et lorsqu'il crut avoir assez
» bien composé sa contenance, il parla de
» cette sorte :

» Je vous dirai, messieurs, je vous dirai » que la science fortifie la beauté du natu- » rel, et que l'agrément et la facilité de l'es- » prit donnent des graces à l'érudition. Le » génie seul, sans regle et sans art, est comme » un torrent qui se précipite avec impétuo- » sité. La science, sans naturel, ressemble à » ces campagnes seches et arides qui sont » désagréables à la vue. Or, messieurs, il » est question de concilier ce que vous avez » divisé mal-à-propos, de rétablir l'union » où vous avez jetté le divorce. La science » n'est autre chose qu'une parfaite connois- » sance : l'art n'est rien qu'une regle qui » conduit le naturel. Est-ce, monsieur (s'a- » dressant au commandeur), que vous vou- » lez ignorer les choses dont vous parlez, et » faire vanité d'un naturel qui se déregle, » qui s'éloigne de la perfection? Et vous, » monsieur de Beautru, renoncez-vous à la » beauté naturelle de l'esprit, pour vous ren- » dre esclave de préceptes importuns et de » connoissances empruntées? Il faut finir la » conversation, reprit brusquement le com- » mandeur : j'aime encore mieux sa science » et son latin que le grand discours que » vous faites.

» Le bon homme, qui n'étoit pas irré- » conciliable, s'adoucit aussitôt; et pour » rendre la pareille au commandeur, il pré- » féra son ignorance agréable aux paroles » magnifiques du prélat. Pour le prélat, il » se retira avec un grand mépris de tous les

» deux, et une grande satisfaction de lui-
» même. »

---

## SECTION II. *Du genre délibératif.*

DANS le genre délibératif, il s'agit de prendre un parti sur une affaire importante; chacun dit son sentiment, et expose les motifs sur lesquels il est appuyé. C'est une éloquence mâle et robuste qui convient à ce genre; point de colifichets, point de badinage, point de jeux de mots, point d'antitheses, point de ces petits traits brillants qu'on appelle simplement de l'esprit. Quand Démosthene engageoit les Athéniens à défendre leur liberté contre Philippe, roi de Macédoine, son éloquence étoit un foudre et un torrent, il entraînoit tous les esprits et les enflammoit d'une ardeur guerriere : aussi Philippe disoit-il : *Je ne crains point les Athéniens, je ne crains que Démosthene.* Tourreil, qui, en traduisant cet orateur, a voulu relever sa simplicité par quelques ornements, lisant un jour dans l'académie des morceaux de sa traduction, Racine s'écria: *Ah! le bourreau! ne va-t-il pas donner de l'esprit à Démosthene?*

Voici des exemples:

Dans le Paradis perdu, les anges rebelles, précipités dans les enfers, déliberent s'ils recommenceront la guerre, ou s'ils resteront

pour jamais enfermés dans cette affreuse prison. Satan, leur général, propose simplement l'affaire dans le conseil, et recueille leurs avis.

» Le premier après lui, Moloch, le sceptre » en main, se leva; Moloch, le plus violent » et le plus furieux des esprits qui combattirent dans les plaines de l'empyrée. Le » désespoir augmentoit encore sa férocité » naturelle : il avoit l'audace de se soutenir » égal au Tout-Puissant; et plutôt que de » fléchir, il aimoit mieux cesser d'être. »

Son discours est plein de fureur et d'emportement, nous en avons vu le début dans l'article de l'exorde brusque; il ne propose pas moins que d'aller attaquer le Tout-Puissant jusques dans le ciel.

» Mais, dira-t-on, la route est inaccessible : comment aller d'un plein vol assaillir un ennemi si élevé? Considérez » donc, si le breuvage assoupissant de ce » lac d'oubli ne vous tient point encore engourdis, que de notre propre mouvement » nous montons vers notre siege natal. La » descente est contraire à notre nature. Eh » quoi! quand le fier ennemi poursuivoit » notre armée rompue à travers l'abyme, » ne sentiez-vous pas quels efforts il nous » falloit faire pour descendre, malgré l'impulsion que nous avions reçue? Il nous » est donc facile de nous relever. On craint » l'événement; si nous nous attaquons de

» nouveau à un plus fort que nous, sa colere pourroit augmenter nos malheurs. Est-il donc encore quelque chose à craindre dans les enfers? Quoi de plus désolant que de se voir à jamais privé de la béatitude, que de gémir sans cesse dans ce gouffre abominable, livré en proie à un feu qui ne s'éteint point, toujours dans l'attente de l'heure fatale où les chaînes de l'enfer nous entraîneront aux tourments? De plus grands châtiments seroient au dessus de toute force créée, ils nous anéantiroient. Qu'avons-nous donc à redouter? Pourquoi craindre d'irriter la colere de notre ennemi? Qu'elle s'enflamme à son plus haut point, elle nous consumera entièrement, et la mort est préférable à une éternelle misere; ou si notre substance divine est immortelle, nous aurons toujours la consolation de nous voir à l'abri du néant. Ne nous sentons-nous pas en état de troubler la demeure du Très-Haut, et de porter l'alarme jusqu'à son trône? Nous sommes donc déja vengés, quand même nous ne serions pas vainqueurs. »

L'impétuosité de ce discours étoit bien capable d'entraîner à la guerre des esprits révoltés dont la haine et la vengeance n'étoient retenues que par la crainte. Que ces raisons soient solides ou fausses, la vivacité avec laquelle elles sont exprimées ne laisse pas le temps de les discuter.

» De l'autre côté se leva Bélial dans une

» attitude plus gracieuse et plus modérée.
» L'olympe n'avoit point perdu de plus bel
» habitant. Par la noblesse de son extérieur
» libre et guerrier, il sembloit destiné pour
» des actions d'éclat; mais en lui tout étoit
» faux et dépourvu de solidité. Sa voix,
» plus douce que la manne du ciel, savoit
» donner une couleur favorable aux crimes
» les plus noirs. Il possédoit l'art de con-
» fondre la raison et de faire avorter les
» desseins les mieux conçus. Ses pensées,
» basses et industrieuses pour le vice, étoient
» timides et paresseuses quand il s'agissoit
» de quelque chose de grand. Il parla cepen-
» dant; et, d'un ton flatteur pour l'oreille
» et persuasif pour le cœur, il prononça
» ces paroles :

» Chers compagnons, je suis très porté
» à la guerre, je ne cede en haine à per-
» sonne; mais ce qui vient d'être allégué
» de plus fort pour la persuader ne sert qu'à
» m'en détourner. Quel augure devons-nous
» tirer du succès, quand le plus brave de
» nos troupes, se méfiant lui-même de son
» conseil et de sa force, fonde son courage
» sur le désespoir, et consent à périr, pourvu
» qu'il se venge? Quelle vengeance pou-
» vons-nous prendre? Les tours éternelles
» sont gardées par des troupes invincibles.
» De distance en distance les légions du
» Tout-Puissant sont campées sur les con-
» fins de l'abyme; et d'une aile légere ses
» coureurs s'avançant dans le royaume de
» la nuit mettent l'empyrée à l'abri de la

» surprise. Pourrions-nous nous faire jour
» par la force? Quand tout l'enfer marche-
» roit après nous pour confondre par l'épais-
» seur de ses ténebres la pure lumiere des
» cieux, notre ennemi, assis sur un trône
» incorruptible, dissiperoit par l'éclat de sa
» présence tout ce qui voudroit l'offusquer;
» et sa cuirasse, que rien ne sauroit endom-
» mager, repousseroit bientôt nos foibles
» traits. C'est donc le désespoir qu'on nous
» présente pour unique ressource. On veut
» que nous allumions encore la colere du
» vainqueur. Dans quelle vue? C'est, dit-
» on, que s'il redouble nos maux, leur excès
» pourra enfin nous anéantir. Triste déli-
» vrance! Qui d'entre nous, malgré les
» peines dont nous sommes accablés, n'ai-
» mera pas mieux jouir de cet être intellec-
» tuel, et se promener à travers l'éternité
» dans la variété de ses pensées, que de pé-
» rir, englouti dans le sein de la nuit éter-
» nelle? Mais supposons que la mort soit
» un bien pour nous, notre vainqueur cour-
» roucé voudroit-il nous en gratifier? ou
» même le pourroit-il? Il est douteux qu'il
» le puisse, sûr qu'il ne le voudra jamais.
» Voudra-t-il, étant si sage, lâcher la bride
» à toute sa colere? Et pourroit-il bien, par
» foiblesse ou par inadvertence, donner à
» ses ennemis ce qu'ils desirent? Détruiroit-
» il dans sa fureur ceux que cette même fu-
» reur réserve et destine à des châtiments
» éternels? Pourquoi donc balançons-nous?
» disent ceux qui conseillent la guerre: nous

» sommes condamnés sans retour à des malheurs sans bornes ; nos peines, quoi que nous fassions, ne sauroient augmenter : que pourrions-nous souffrir de plus ? Ce que nous pourrions souffrir de plus ! Est-ce donc ce qu'il y a de plus triste, que d'avoir la liberté de parler, d'agir et de s'assembler ? Rappellez-vous cette fuite précipitée où, frappés du foudre et vivement poursuivis, nous conjurions l'abyme de nous ouvrir son sein, et de nous dérober aux traits du vainqueur : l'enfer nous sembloit alors un asyle. Notre état n'étoit-il pas plus affreux tout le temps où nous nous sommes vus enchaînés et ensevelis dans le lac brûlant ? Quoi ! si le souffle qui alluma ces tristes feux se ranimoit pour les rendre sept fois plus ardents, si la vengeance presque assoupie venoit à se réveiller, si tous les trésors de sa colere s'ouvroient, si les voûtes infernales s'écroulant faisoient fondre sur nos têtes leurs torrents enflammés et toutes les horreurs qui nous menacent, notre sort ne seroit-il pas infiniment plus à plaindre ? Peut-être, au moment que nous projettons une guerre glorieuse, il s'éleve contre nous une tempête qui nous submergera dans les flammes. Peut-être une main invisible va-t-elle nous enlever et nous clouer sur divers rochers, pour être le jouet et la proie des tourbillons furieux. Cette situation ne seroit-elle pas plus horrible ? Non, non, ne songeons plus à la guerre. Nous ne pré-

» sumons point de vaincre celui qui possede
» la force, ni de tromper celui qui voit tout
» d'un coup-d'œil. Egalement puissant pour
» repousser nos coups et sage pour dissi-
» per nos trames, du haut des cieux il se
» rit de nos vaines émeutes. Mais vivrons-
» nous déshonorés, foulés aux pieds, bannis
» du ciel, notre chere patrie? Le destin l'a
» voulu, soumettons-nous. La force ne nous
» manque pas, manquerons-nous de pa-
» tience? Dans l'incertitude du succès, nous
» aurions dû faire nos réflexions avant que
» de prendre les armes contre un si grand
» ennemi; mais nous nous sommes livrés
» aux mouvements de notre courage. Pour-
» quoi frémir des violences qu'on exerce
» contre nous? L'exil, l'ignominie, l'escla-
» vage, sont des maux inévitables pour des
» vaincus. Faisons-nous une raison. Notre
» vainqueur pourra s'appaiser avec le temps.
» Si nous cessons de l'insulter, peut-être il
» nous laissera tranquilles dans ces lieux
» écartés de sa vue. Qui sait même si, sa-
» tisfait un jour de ce que nous aurons souf-
» fert, il n'écoutera pas sa clémence? Ces
» feux brûlants se ralentiront quand son
» souffle n'en rallumera plus les flammes.
» Alors notre essence purifiée surmontera
» leur vapeur nuisible; et notre tempéra-
» ment, s'accoutumant au climat, n'en res-
» sentira plus aucune incommodité. Cette
» horreur se convertira en bonace, et cette
» obscurité en lumiere. L'instabilité des
» choses, que le temps dispose à des révolu

» tions continuelles, doit élever nos espéran-
» ces. Nous pouvons nous flatter de quelque
» changement heureux : notre condition
» étoit autrefois fortunée, elle est aujour-
» d'hui déplorable ; mais elle peut empirer,
» si nous nous exposons à de plus grands
» châtiments. »

Mammone, le démon des richesses, parle après lui, il opine aussi pour la paix : comme il n'étoit sensible qu'à l'éclat de l'or et des perles, il se console d'être condamné à vivre éternellement dans un lieu de souffrances où il avoit découvert des mines d'or.
» Bannissons, dit-il, tous les projets de
» guerre, et ne songeons plus qu'à tirer avan-
» tage des richesses que nous possédons. »
Son avis pour la paix fut goûté, on se sentit flatté du projet de fonder un empire pareil à celui des cieux. Soudain Béelzébub, qui après Satan tenoit le premier rang, se leve d'un air grave. En se levant, il parut le soutien d'un état. Il commence par reprocher aux puissances infernales la lâcheté qui les pousse à préférer une paix honteuse et impossible à une guerre glorieuse et nécessaire; mais il n'approuve pas non plus le conseil désespéré de Moloch : il propose d'humilier le Tout-Puissant par des moyens moins violents et plus sûrs.

» Qu'est-il nécessaire que par une irrup-
» tion dangereuse nous envahissions l'em-
» pyrée, dont les superbes remparts ne crai-
» gnent ni assaut, ni siege, ni surprise, de
» la part de l'abyme? Il est des routes et

» plus sûres et plus aisées. Une ancienne » prophétie nous a révélé dans le ciel, qu'un » monde nouveau devoit sortir du néant. » Si j'ai bien combiné les termes et les signes » de la prophétie, il doit en être déja sorti » pour servir de demeure à une race nou- » velle, à l'homme, dont la nature semblable » à la nôtre, mais inférieure en excellence, » est plus favorisée de celui qui regne. La » volonté du Très-Haut s'est expliquée là- » dessus parmi les dieux, et il l'a confirmée » par un serment qui fit trembler toute la » circonférence du ciel. Tournons de ce » côté-là toutes nos pensées: tâchons d'ap- » prendre quelles créatures l'habitent, quelle » est leur figure ou leur substance, quels » sont leurs talents, en quoi consiste leur » force ou leur foiblesse, et si pour les sur- » monter il faut employer l'artifice ou la » violence. Les portes de l'olympe sont fer- » mées, tout assure la gloire et le repos du » grand monarque; mais peut-être cette » autre place frontiere de son royaume est » ouverte, dénuée de troupes, et n'a d'autre » défense que ses premiers habitants. Por- » tons contre eux nos armes, détruisons leur » monde, ou soumettons-le à titre de con- » quête. Chassés du ciel, chassons de la terre » ces nouveaux sujets, ou soulevons-les » contre leur Dieu, afin qu'il devienne leur » ennemi, et que dans sa fureur il extermine » son propre ouvrage. Ne sentez-vous pas » tout le plaisir d'une telle vengeance? Elle » troubleroit la joie qu'il ressent de notre

» confusion, et notre joie naîtroit de son » trouble. Il regretteroit ses enfants bien aimés, qui, partageant avec nous et nos fautes » et nos peines, maudiroient leur origine, » et pleureroient leur trop courte félicité. » Voyez donc si ce projet mérite votre attention, ou s'il vous convient mieux de » vous occuper dans cette triste demeure à » bâtir des empires chimériques.

» Tel fut l'avis détestable que Béelzébub » mit dans tout son jour sur la premiere » idée qu'en avoit donnée Satan. Le projet » audacieux fut approuvé, et la joie étincela dans les yeux des anges de ténebres : ils donnerent un consentement unanime. »

Enfin cet avis, malheureusement pour le genre humain, prévalut sur tous les autres.

Auguste, dans la tragédie de Cinna, délibere s'il doit garder ou abdiquer le pouvoir souverain. Il consulte Cinna et Maxime sur cette importante et délicate question. Maxime lui conseille d'abdiquer l'empire, Cinna de le conserver. Leurs discours sont pleins d'idées et de choses : le style, quoique plein de traits éloquents et sublimes, manque un peu de correction et d'égalité ; c'est le défaut général de Corneille. Comme il s'agit d'une scene entiere, et si étendue qu'elle forme presque un acte à elle seule, il faut renvoyer à Corneille même.

Dans la premiere scene de Brutus, on délibere si on accordera ou si on refusera

audience à l'ambassadeur toscan ; les consuls sont partagés dans leurs avis.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre :
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils (1), il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie ;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains,
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains :
Mais ce n'est point assez, Rome assiégée encore
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat ;
Exilé par nos loix, qu'il sorte de l'état ;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontieres,
Et nous pourrons ensuite écouter ses prieres.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper :
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un roi m'est toujours redoutable ;
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur séduisant langage ;
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage ;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités ;
Tombe, ou punis les rois : ce sont là tes traités.

---

(1) Titus, fils de Brutus.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chere ;
Mais, plein du même esprit, mon sentiment differe :
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république,
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.

L'avis de Publicola étoit plus sûr, celui de Brutus étoit plus noble et plus hardi, aussi fut-il suivi par ces généreux républicains ; mais il fut bien funeste à celui qui l'avoit ouvert, puisqu'il lui en coûta ses deux fils.

On peut aisément remarquer ici combien il y a d'affinité entre le genre délibératif et le genre judiciaire, et combien il est aisé de réduire le premier de ces genres à l'autre, comme nous l'avons dit dans la préface. Toute la différence n'est que dans le nombre des avis opposés : il n'y en a que deux dans le genre judiciaire, du moins ordinairement, au lieu que, dans le genre délibératif, il peut y en avoir autant que d'opinants.

---

## SECTION III. *Du genre démonstratif.*

DANS le genre démonstratif on fait toujours l'éloge ou la satyre de quelqu'un. Dans la satyre, pour charger de l'horreur et de l'in-

dignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on sent qu'il faut employer des couleurs fortes et horribles; un style vif, serré, pressant et rapide, est celui qui convient à la haine. Dans les panégyriques, les compliments, les oraisons funebres, etc. l'éloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus brillant dans le coloris, de plus vif dans les sentiments, de plus neuf dans les pensées, de plus harmonieux dans les expressions. Il est question de satisfaire un auditeur délicat et dédaigneux, qui n'est venu que pour entendre un beau discours. La passion ne fournit rien ici à l'éloquence, elle n'a de ressource que dans elle-même; il faut qu'elle paie de ses propres richesses, et que l'intérêt soit remplacé par les ornements.

---

## CHAPITRE VI.

### *Des figures.*

Les figures de rhétorique sont certains tours d'éloquence qui, s'éloignant en quelque chose du langage le plus simple et le plus uni, expriment avec plus de grace, de force, de noblesse et de vivacité, les sentiments, les pensées et les mouvements de l'ame.

Par exemple :

*Les grands nous flattent quand nous pouvons les servir, ils nous méprisent quand*

*nous leur sommes inutiles, ils nous oppriment quand nous leur sommes dangereux.*

Voilà une maniere de parler toute simple et toute unie.

Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejetté par dédain dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié s'il devient dangereux.

Voilà une figure.

On voit par-là que les figures consistent dans une modification particuliere du discours qui les distingue, par un tour ou plus vif, ou plus noble, ou plus agréable, d'une maniere de parler plus simple, qui exprimeroit pourtant le même fond de pensée.

Il est des figures de différentes especes : les unes, vives et gaies, se bornent à plaire, à amuser par une espece de badinage agréable ; d'autres, plus graves, plus majestueuses, plus fortes, s'adressent au cœur et peignent les passions.

Les figures doivent couler de la nature comme de leur véritable source. Elles sont d'un usage nécessaire et fort étendu ; elles animent, elles assaisonnent le discours, elles en bannissent la langueur et la monotonie ; elles y répandent mille agréments, elles y font régner la variété. Dans la main d'un orateur habile, elles sont comme des javelots dans la main d'un archer adroit ; elles frappent toujours à l'endroit marqué, et produisent immanquablement l'effet attendu. Dans la conversation, dans les ou-

vrages légers, ce sont des fleurs qui réveillent l'attention, qui soutiennent le plaisir.

Les figures consistent, ou dans les pensées, ou dans les paroles : ce n'est pas qu'il puisse y avoir des figures entées sur un frivole assemblage de mots sans pensées, ou de pensées sans mots; mais il y a des figures qui consistent tellement dans les mots, que les moindres changements, la plus légere omission, ou transposition, renverse et détruit toute la figure.

En voici des exemples,

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.

où il est clair que toute la figure consiste dans la répétition du mot *rompez* d'une part, et du mot *Jéhu* de l'autre. Retranchez la répétition, il n'y aura plus de figure.

Il n'en est pas de même des figures de pensées, où l'on peut faire mille changements dans le choix et l'arrangement des paroles sans anéantir la figure. Par exemple, dans ces paroles de M. Bossuet :

» Glaive du Seigneur, quel coup vous » venez de frapper ! toute la terre en est » étonnée. »

Voilà une apostrophe parfaite. Changez tous les termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, substituez-en une autre, la figure subsistera toujours.

## Section I. *Des figures de pensées.*

Comme il est naturel de penser avant que de parler (bien des gens font cependant le contraire), nous commencerons par les figures de pensées, dans lesquelles nous n'observerons point d'autre ordre que l'ordre alphabétique. Nous ne remarquerons que les principales. Le moyen de les détailler toutes!

### *De l'antithese.*

L'antithese est une des plus agréables figures. Elle consiste dans un combat de pensées et de paroles opposées les unes aux autres, qui forme un effet frappant.

Saint Cyprien emploie fort noblement cette figure dans son sermon sur l'aumône.

» Le fils de Dieu s'est fait fils de l'homme » afin de nous faire enfants de Dieu ; il a » été blessé pour guérir nos plaies, il s'est » fait esclave pour nous rendre libres, il est » mort enfin pour nous faire vivre. »

M. Fléchier, dans l'oraison funebre de madame la duchesse d'Aiguillon, dit:

» On la vit souffrir, mais on ne l'enten- » dit pas se plaindre: elle fit des vœux pour » son salut, et n'en fit pas pour sa santé. » Prête à vivre pour achever sa pénitence, » prête à mourir pour consommer son sa- » crifice; soupirant après le repos de la patrie, » supportant patiemment les peines de son

» exil; entre la douleur et la joie, entre la
» possession et l'espérance ; se réservant
» toute entiere à son créateur, elle attendit
» tout ce qui pouvoit arriver, et ne souhaita
» que ce que Dieu voudroit faire d'elle. »

M. Mascaron, oraison funebre du vicomte de Turenne:

» M. de Turenne vainqueur des enne-
» mis de l'état ne causa jamais à la France
» une joie si universelle et si sensible que
» M. de Turenne vaincu par la vérité et
» soumis au joug de la foi.
» Rome profane lui eût dressé des statues
» sous l'empire des Césars, et Rome sainte
» trouve de quoi l'admirer sous les pontifes
» de la religion de Jésus-Christ. »

Saint Paul, I épître aux Cor., chap. 4:

» On nous maudit, et nous bénissons;
» on nous persécute, et nous souffrons;
» on nous dit des injures, et nous répon-
» dons par nos prieres. »

ZAIRE *à Nérestan.*

Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux. (deux,

ALZIRE *à Zamore.*

O jour! ô doux moments d'horreur empoisonnés!
Cher et fatal objet de douleur et de joie,
Ah! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie!

XIPHARÈS,

XIPHARÈS *à Monime.*

Quelle marque, grands dieux! d'un amour déplorable!
Combien en un moment heureux et misérable!
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abyme affreux vous me précipitez!

Dans le poëme de la Religion :

Ver impur de la terre, et roi de l'univers;
Riche, et vuide de biens; libre, et chargé de fers;
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude.
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche, et déja je le vois:
Tantôt le monde entier, dans un profond silence,
A mes regards errants n'est plus qu'un vuide immense.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Que d'orgueil! C'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misere,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.

Dans le poëme de la Henriade, les sentiments opposés qui agitent le roi au moment fatal où il s'éloigne de Gabrielle d'Estrées, sont fort bien exprimés par cette antithese :

Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versoit encore;
Entraîné par Mornai, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient; il part désespéré.

Voici une antithese bien soutenue dans le caractere d'un homme bizarre et capricieux :

Il veut, il ne veut pas; il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour;
Il promet, il rétracte; il condamne, il excuse;
Le même objet lui plaît et déplaît tour-à-tour.

Comme cette figure est extrêmement brillante, et que l'art s'y manifeste d'une maniere fort sensible, on ne doit en user qu'avec quelques ménagements. Une lumiere si éclatante éblouit souvent plus qu'elle n'éclaire. On a reproché à M. Fléchier d'avoir trop émaillé ses éloquents discours de ces jeux de mots affectés, de ces petites antitheses qui deviennent puériles si elles sont trop fréquentes. Il me semble que bien des censeurs poussent trop loin leur aversion pour l'antithese : ils la regardent comme un vice en elle-même, au lieu qu'elle est un agrément, et que son excès seul est vicieux; ils veulent du moins la bannir impitoyablement de tout ouvrage sérieux, quoiqu'elle puisse souvent y produire un fort bon effet. C'est tomber dans un excès pour éviter l'autre.

Il faut considérer que l'antithese se trouve par-tout dans la nature, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral. Tout y est contrasté, et les arts empruntent de la nature même la loi du contraste : delà l'opposition des ombres et des lumieres dans la peinture; delà divers contrastes étudiés dans la musique; delà sur-tout la regle générale de contraster les caracteres dans l'art dramatique, etc. L'antithese au reste n'est pas

tellement une figure de pensées qu'elle ne consiste un peu aussi dans le choix des mots opposés.

---

### *De l'apostrophe.*

L'APOSTROPHE est une figure par laquelle l'orateur coupe tout-à-coup son discours pour l'adresser à quelque personne présente ou absente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé. En voici quelques exemples :

» Montagnes de Gelboé, que jamais la » rosée ni la pluie du ciel ne descendent sur » vous »! *Livre des Rois, chap. I.*

» O épée vengeresse, sors de ton four- » reau pour briller aux yeux des coupables, » et pour leur percer le cœur ». *Ezéchiel, chap.* 21.

» Ecoutez, rois de la terre; et vous, » juges du monde, apprenez votre devoir. » *Psaume* 2.

Bossuet, oraison funebre de Marie-Thérese d'Autriche :

» Avant lui la France presque sans vais- » seaux tenoit en vain aux deux mers : » maintenant on les voit couvertes depuis » le levant jusqu'au couchant de nos flottes

» victorieuses ; et la hardiesse françoise » porte par-tout la terreur avec le nom de » Louis. Tu céderas ou tu tomberas sous » ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles » de la chrétienté. Tu disois en ton cœur » avare : Je tiens la mer sous mes loix, et » les nations sont ma proie. La légèreté de » tes vaisseaux te donnoit de la confiance : » mais tu te verras attaqué dans tes murail- » les, comme un oiseau ravissant qu'on » iroit chercher parmi les rochers et dans » son nid, où il partage son butin à ses » petits. Tu rends déja tes esclaves : Louis » a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, » qui sont nés pour être libres sous son » glorieux empire. Tes maisons ne sont plus » qu'un amas de pierres. Dans ta brutale » fureur, tu tournes contre toi-même et tu » ne sais comment assouvir ta rage impuis- » sante : mais nous verrons la fin de tes » brigandages. »

Oraison funebre de la reine d'Angleterre :

» O mere ! ô femme ! ô reine admirable, » et digne d'une meilleure fortune, si les for- » tunes de la terre étoient quelque chose ! » Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez » assez soutenu l'état, qui est attaqué par » une force invincible et divine ; il ne vous » reste plus qu'à demeurer ferme au milieu » de ses ruines. »

Fléchier, oraison funebre de M. de Turenne :

» Villes que nos ennemis s'étoient déja » partagées, vous êtes encore dans l'enceinte » de notre empire! Provinces qu'ils avoient » déja ravagées dans le desir et dans la pen- » sée, vous avez encore recueilli vos mois- » sons! Vous durez encore, places que l'art » et la nature ont fortifiées, et qu'ils avoient » dessein de démolir, et vous n'avez trem- » blé que sous des projets frivoles d'un vain- » queur en idée qui comptoit le nombre de » nos soldats, et qui ne songeoit pas à la » sagesse de leur capitaine! »

Dans la même oraison:

» O Dieu terrible, mais juste en vos con- » seils sur les enfants des hommes, vous » disposez et des vainqueurs et des victoires » pour accomplir vos volontés et faire crain- » dre vos jugements; votre puissance ren- » verse ceux que votre puissance avoit éle- » vés; vous immolez à votre grandeur de » grandes victimes, et vous frappez quand » il vous plaît ces têtes illustres que vous » avez tant de fois couronnées. »

M. de Voltaire, tragédie de Zaïre; c'est elle-même qui parle à sa confidente:

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour;
Je lui crie en pleurant: Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,

Ces traits chers et charmants que toujours je revoi,
Se montrent dans mon ame entre le ciel et moi.
Hé bien! race des rois dont le ciel me fit naître,
Pere et mere chrétiens, vous mon Dieu, vous mon maître,
Vous, qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui!
Que j'expire innocente, et qu'une main si chere
De ces yeux qu'il aimoit ferme au moins la paupiere!

Tragédie d'Alzire:

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, et Gusman regne à jamais sur moi.
L'océan, qui s'éleve entre nos hémispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres!
Je suis à lui. L'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos serments sont écrits dans les cieux!
O toi qui me poursuis, ombre chere et sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidele et tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falloit m'immoler aux volontés d'un pere,
Au bien de mes sujets dont je me sens la mere,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

Tragédie d'Hérode et de Mariamne :

. . . . . . Tu meurs, et je respire encore!
Mânes sacrés, chere ombre, épouse que j'adore,
Reste pâle et sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau!
Quoi! vous me retenez! Quoi! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides!
Ma chere Mariamne, arme-toi, punis-moi;
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.

Electre, tragédie d'Oreste :

Dieux! vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur!
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur!
Oreste, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie.
Viens du fond des forêts où tu fus élevé,
Où les maux exerçoient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois, que tu dois t'adresser.
Viens, qu'Electre te guide au sein qu'il faut percer!

Dans un autre endroit de la même tragédie, Electre apostrophe ainsi le fer qu'elle avoit trouvé sur le tombeau d'Agamemnon :

Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposoit en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne et mes justes efforts!

POLYEUCTE *à Pauline.*

Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne,
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne;
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

Racine, tragédie d'Andromaque :

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Murs sacrés, que n'a pu conserver mon Hector!

Dans l'Idoménée de M. de Crébillon, Erixene, fille de Mérion, prince rebelle, tâche en vain de combattre sa tendresse pour le fils du roi de Crete: elle s'excite à la vengeance par la contemplation des lieux où elle avoit vu périr son pere, qu'elle apostrophe avec beaucoup de vivacité et de noblesse :

Non, mon pere, ton sang, lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera point vendu;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse
Ajoute à ses forfaits celui de ma foiblesse:
Je saurai le punir de son crime et du mien.

Apostrophe de Rousseau à l'Amour :

Venez, cher tyran de mon ame,
Venez; je vous fuirois en vain;

Et je vous reconnois à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Monologue de Rodogune dans la tragédie de Corneille qui porte le nom de cette princesse des Parthes :

Sentiments étouffés de colere et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand, tout percé de coups,
Il me cria : *Vengeance! adieu, je meurs pour vous.*
Chere ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des couronnes,
Plus cette grandeur même asservit nos personnes:
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déja tes maux, j'entends déja tes plaintes;
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce prince que Rodogune apostrophe dans

ces huit derniers vers, est Antiochus, fils de Démétrius Nicanor, roi de Syrie, qu'elle avoit vu massacrer entre ses bras par Cléopatre sa rivale, premiere épouse de Démétrius et mere d'Antiochus et de Séleucus son frere.

L'apostrophe, comme on voit, est un mouvement violent et imprévu qui frappe, qui saisit, qui étonne, et qui convient très bien aux passions ardentes et tumultueuses, toujours impatientes d'éclater tout-à-coup par un impétueux transport. Cette figure doit cependant être amenée avec art: on doit y disposer l'auditeur par des mouvements plus doux; puis, quand on l'a attiré insensiblement, on l'enleve tout-à-coup avec violence, et sans lui donner le temps de se reconnoître. Il est clair que par cette raison l'apostrophe seroit mal placée au commencement d'un discours oratoire, excepté dans ceux où j'ai dit qu'on pouvoit se servir de l'exorde brusque.

---

*De la communication.*

La communication est une figure par laquelle l'orateur semble communiquer familièrement ses raisons à ses auditeurs, quelquefois à ses propres adversaires, délibérant avec eux, leur demandant avis, et les faisant eux-mêmes ses juges.

*Exemples.*

Dans le panégyrique de saint Thomas de Cantorbery par M. Fléchier:

» Que j'ai pitié de ces impies qui, faisant
» gloire de douter de tout, croient avoir
» bien raisonné, quand ils disent avec un
» air et une gravité de philosophes : Nous
» naissons tous pour mourir; qui sait si nous
» mourrons pour ressusciter? Que faire?
» Faut-il leur tenir des miracles tout prêts?
» faut-il faire sortir des enfers des voix ter-
» ribles pour les effrayer? faut-il rassembler
» les ossements épars, et, du creux des tom-
» beaux, évoquer des ames avec des mar-
» ques visibles de leurs supplices? »

Brutus, réduit à trahir Rome ou à commettre un parricide dans la personne de César, consulte les conjurés sur le parti qu'il doit prendre dans cette affreuse extrémité :

. . . . . . . Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Vous, faits par mes serments les maîtres de mon sort,
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius, aussi tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abyme!

Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime !
Tu frémis, Cassius ; et prompt à t'étonner. . . . . .

On se sert à propos de la communication lorsque par des questions étudiées on fait tomber avec adresse dans son sentiment des esprits qui en étoient d'abord éloignés, comme fait Cassius dans le conseil qu'il donne à Brutus :

. . . . Si tu n'étois qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirois : Va, sers, sois tyran sous ton pere,
Ecrase cet état que tu dois soutenir ;
Rome aura désormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute : tu connois avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnoître :
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurois-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

Dans la tragédie d'Edouard III, Eugénie aime le roi et en est aimé. Le roi déclare à Vorcestre, son premier ministre et pere d'Eugénie, l'intention qu'il a de la mettre sur le trône : mais ce généreux citoyen, après avoir vainement épuisé les plus fortes remontrances pour détourner Edouard d'un hymen si contraire aux intérêts de l'état, va trouver sa fille, l'exhorte à ramasser toutes les forces de son courage pour consommer le plus grand des sacrifices; et quand elle lui a promis de ne point démentir sa vertu, il lui explique ainsi ce qu'il exige d'elle :

Un mot va nous juger : si, détruisant nos droits
Et la foi des traités et le respect des loix,
Le sort à votre pere offroit un diadême,
Et qu'entre la patrie et le pouvoir suprême
Il parût balancer à choisir son destin,
Que conseilleriez-vous à son cœur incertain ?

EUGÉNIE.

Le refus de ce trône, un trépas honorable.
Un juste citoyen est plus qu'un roi coupable.

VORCESTRE.

La vertu même ici par ta bouche a parlé.
C'est ton propre destin que ce choix a réglé;
C'est le sort de l'état : généreuse Eugénie,
Il faut, du peuple anglois tutélaire génie,

Faire plus qu'affermir, plus qu'immortaliser,
Plus qu'obtenir le trône, il faut le refuser.
Oui, c'est toi qu'au mépris d'une loi souveraine,
Au mépris de l'état, Edouard nomme reine;
Et pour un rang de plus si tu démens tes mœurs,
Tu l'épouses demain, tu regnes, et je meurs.

Quand le prophete Nathan vient de la part de Dieu reprocher à David son péché, il ne débute pas brusquement par déclamer contre l'atrocité du crime de ce monarque; mais il l'amene avec adresse par une parabole ingénieuse à la confession et au repentir de sa faute.

Le même tour est employé avec beaucoup de finesse dans un sujet profane; c'est dans l'*Esope à la cour* de Boursault. Rhodope, amante d'Esope, et destinée à être son épouse, étoit dans une très grande considération à la cour du roi de Lydie par le crédit d'Esope, favori de ce roi. Cette fille étoit d'une naissance assez obscure: ses parents, pauvres et honnêtes, vivoient du travail de leurs mains; elle les oublia aisément (comme c'est la coutume) pour s'enivrer de son bonheur.

Cependant le bruit de sa fortune vient ranimer l'espoir de ses parents. Sa mere, flattée de ce bruit, la vient trouver, ne doutant pas qu'elle ne mît fin à ses peines. Mais quelle douleur pour elle de voir cette fille ingrate se troubler, pâlir à son aspect, affecter de la méconnoître, lui parler avec froideur, et détourner la vue avec mépris! Cette mere

désolée, les larmes aux yeux, et le désespoir dans le cœur, a recours à Esope, qu'elle instruit de l'indignité de sa fille. Celui-ci la console, la rassure, et va trouver Rhodope, à qui il conte l'apologue d'un fleuve qui, fier de voir ses eaux s'accroître et se multiplier à mesure qu'il avance dans son cours, pousse l'orgueil et l'ingratitude jusqu'à mépriser sa source. Rhodope ne tarde point à s'en faire l'application : touchée d'un vif repentir à ce récit, elle fond en larmes, court chercher sa mere et la combler de caresses et de présents.

Tous ces exemples appartiennent à la communication, et en montrent l'usage.

---

### *De la concession.*

La concession est une figure par laquelle l'orateur accorde à son adversaire ce qu'il ne peut lui refuser, afin d'insister plus vivement sur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art consiste à se faire un mérite de sa facilité à accorder des choses dont on insinue qu'on pourroit tirer avantage, et à la faire valoir comme une preuve de la sûreté de sa cause.

Antoine se sert adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de César :

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'est à servir l'état que leur grand cœur aspire.

De votre dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
Sans doute il falloit bien que César fût coupable.
Je le crois : mais enfin César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnoit vos têtes :
Tout l'or des nations qui tomboient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
De son char de triomphe il voyoit vos alarmes ;
Lui-même en descendoit pour essuyer vos larmes.
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits.
Il payoit le service, il pardonnoit l'outrage :
Vous le savez, grands dieux ! vous, dont il fut l'Image ;
Vous, dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimoit à pardonner !

Mentor dans Télémaque :

» La guerre est quelquefois nécessaire, il » est vrai ; mais c'est la honte du genre hu- » main qu'elle soit inévitable en certaines » occasions. O rois, ne dites point qu'on » doit la desirer pour acquérir de la gloire. »

M. Bossuet, dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre :

» Je veux bien avouer de lui ( de Char- » les I, roi d'Angleterre) ce qu'un auteur » célebre a dit de César, qu'il a été clément » jusqu'à être obligé de s'en repentir. Que

» ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre
» défaut de Charles aussi-bien que de César:
» mais que ceux qui veulent croire que tout
» est foible dans les malheureux et dans les
» vaincus, ne pensent pas pour cela nous
» persuader que la force ait manqué à son
» courage, ni la vigueur à ses conseils. Pour-
» suivi à toute outrance par l'implacable
» malignité de la fortune, trahi de tous les
» siens, il ne s'est pas manqué à lui-même.
» Malgré le mauvais succès de ses armes in-
» fortunées, si on a pu le vaincre, on n'a
» pas pu le forcer; et comme il n'a jamais
» refusé ce qui étoit raisonnable étant vain-
» queur, il a toujours rejetté ce qui étoit
» foible et injuste étant captif. »

Cette figure peut être employée lorsqu'on veut rappeller à la raison un cœur préoccupé d'une passion violente: choquer de front ses sentiments, faire une guerre ouverte à son erreur, c'est le moyen de l'y engager davantage. Il faut dans ces occasions prendre le parti d'accorder quelque chose afin de tout gagner, d'entrer dans le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin de les en retirer. C'est ainsi que le prudent Ulysse engage Agamemnon à sacrifier sa fille aux intérêts de la Grece:

Je suis pere, seigneur, et foible comme un autre:
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime:

Les dieux ont à Calchas amené leur victime;
Il le sait, il l'attend; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor: hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre:
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélene par vos mains rendue à son époux;
Voyez de vos vaisseaux les pouppes couronnées
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux, qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siecles à venir.

---

## *De la correction.*

La correction est une figure par laquelle l'orateur corrige la pensée ou les paroles qu'il vient de proférer, et leur en substitue d'autres, ou plus convenables, ou plus fortes.

L'art consiste à feindre d'avoir omis quelque chose d'essentiel, ou d'avoir laissé échapper inconsidérément quelque trait hasardé, quoiqu'en effet on ait exactement mesuré et ses pensées et ses expressions, et que cette erreur prétendue ne soit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, et pour piquer et réveiller l'attention des auditeurs.

*Exemples.*

» La gloire des actions du grand Turenne » efface celle de sa naissance ; et la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est » d'être sorti de l'ancienne et illustre maison » de la Tour-d'Auvergne, qui a donné des » maîtres à l'Aquitaine, des princes à toutes » les cours de l'Europe, et des reines même » à la France. Mais que dis-je? Il ne faut » pas l'en louer ici. Quelque glorieuse que » fût la source dont il sortoit, l'hérésie des » derniers temps l'avoit infectée: il recevoit, » avec ce beau sang, des principes d'erreur » et de mensonge; et parmi ses exemples domestiques, il trouvoit celui d'ignorer et » de combattre la verité ».

PHEDRE.

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussiere,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere!

ŒNONE.

Quoi, madame!

PHEDRE.

Insensée! Où suis-je? et qu'ai-je dit?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu; les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage:
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même tragédie :

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux
Contre un sang odieux réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légeres,
Le crime de la sœur passe celui des freres.
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ! Où ma raison se va-t-elle égarer !
Moi jalouse ! et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? Quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

Dans la tragédie d'Andromaque :

Etrangere.... Que dis-je ? Esclave dans l'Epire.

Dans la même tragédie, Hermione, en proie aux transports d'une fureur jalouse, et justement irritée contre l'infidele Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque, ne peut cependant se résoudre à le laisser périr sous les coups d'Oreste qu'elle a chargé du funeste emploi de lui ôter la vie :

Le perfide triomphe, et se rit de ma rage :
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage ;
Il croit que, toujours foible et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main ;
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées :
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas :
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.

Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir..
A le vouloir? Hé quoi! c'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince, dont mon cœur se faisoit autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits;
A qui même en secret je m'étois destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée;
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'états,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire.....

Cette figure est propre à exprimer le choc des passions opposées, les combats de l'amour et de la raison. On voit dans ce dernier exemple, et dans les deux précédents de la tragédie de Phedre, des projets insensés que l'amour enfante et que la raison détruit.

Voici une correction extrêmement ingénieuse dans la tragédie de Bajazet. Roxane, amante de ce prince, vient sonder Atalide qu'elle soupçonne d'être sa rivale, et lui montre un écrit du sultan, qui demande la tête de Bajazet. Atalide, frappée comme d'un coup de foudre à cette vue, peut à peine retenir ses larmes: la pénétrante sultane, qui s'apperçoit de son trouble, achieve de l'accabler, en lui déclarant qu'elle a résolu d'obéir à cet ordre cruel. Atalide, désespérée de cette résolution, essaie de lui inspirer des sentiments plus doux: Quoi! dit-elle, ce prince aimable..... qui vous aime,

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés!

Quel art dans cette correction ! Atalide se laissoit d'abord entraîner au dangereux penchant de sa tendresse qui la portoit à dire du bien de son amant ; mais bientôt elle sent qu'elle va exciter la jalousie de sa rivale, elle s'arrête, elle change de style, et ne présente aux yeux de la sultane que l'amour de ce prince, objet seul capable de la fléchir.

---

## *De la description.*

Voici la plus belle et la plus étendue de toutes les figures : c'est elle qui raconte avec tant de feu, qui peint avec des couleurs si vives, qui présente des tableaux si naïfs, qu'on ne croit plus entendre l'orateur, ni lire un ouvrage, mais voir réellement l'objet représenté. C'est ici qu'on distingue l'homme éloquent et sensible de l'écrivain ordinaire. Le commun des auteurs ne sait que dire les choses ; le grand écrivain les décrit, les peint. Homere, Virgile, Racine, Voltaire, Bossuet, font voir tous les objets ; leurs moindres détails sont presque toujours pittoresques. Cette figure se subdivise en plusieurs especes. Avant d'entrer dans ce détail, voici deux portraits généraux, tracés par le plus grand peintre moral, la Bruyere.

### *Caractere du riche.*

» Giton a le teint frais, le visage plein
» et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré,

» les épaules larges, l'estomac haut, la dé-
» marche ferme et délibérée. Il parle avec
» confiance, il fait répéter celui qui l'entre-
» tient, il ne goûte que médiocrement tout
» ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mou-
» choir et se mouche avec grand bruit; il
» crache fort loin, et il éternue fort haut;
» il dort le jour, il dort la nuit, et profon-
» dément; il ronfle en compagnie. Il occupe
» à la table et à la promenade plus de place
» qu'un autre : il tient le milieu en se pro-
» menant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on
» s'arrête; il continue de marcher, et l'on
» marche; tous se reglent sur lui. Il inter-
» rompt, il redresse ceux qui ont la parole;
» on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi
» long-tems qu'il veut parler; on est de son
» avis, on croit les nouvelles qu'il débite.
» S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans
» un fauteuil, croiser ses jambes l'une sur
» l'autre, froncer le sourcil, abaisser son cha-
» peau sur ses yeux pour ne voir personne,
» ou le relever ensuite et découvrir son front
» par fierté et par audace. Il est enjoué,
» grand rieur, impatient, présomptueux,
» colere, libertin, politique, mystérieux
» sur les affaires du temps. Il se croit des ta-
» lents et de l'esprit, il est riche. »

*Caractere du pauvre.*

» Phébon a les yeux creux, le teint échauf-
» fé, le corps sec et le visage maigre. Il dort
» peu, et d'un sommeil fort léger. Il est abs-
» trait, rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air

» d'un stupide. Il oublie de dire ce qu'il
» sait, ou de parler d'événements qui lui sont
» connus; et s'il le fait quelquefois, il s'en
» tire mal; il croit peser à ceux à qui il parle:
» il conte brièvement, mais froidement; il
» ne se fait pas écouter, il ne fait point rire.
» Il applaudit, il sourit à ce que les autres lui
» disent, il est de leur avis, il court, il vole
» pour leur rendre de petits services. Il est
» complaisant, flatteur, empressé. Il est mys-
» térieux sur ses affaires, quelquefois men-
» teur; il est superstitieux, scrupuleux, ti-
» mide. Il marche doucement et légèrement,
» il semble craindre de fouler la terre; il
» marche les yeux baissés, et il n'ose les
» lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais
» du nombre de ceux qui forment un cercle
» pour discourir, il se met derriere celui qui
» parle; il recueille furtivement ce qui s'est
» dit, et il se retire si on le regarde. Il n'oc-
» cupe point de lieu, il ne tient point de
» place, il va les épaules serrées; le chapeau
» abaissé sur ses yeux pour n'être point vu,
» il se replie et se renferme dans son man-
» teau: il n'y a point de rue ni de galerie si
» embarrassée et si remplie de monde où il
» ne trouve moyen de passer sans efforts,
» et de se couler sans être apperçu. Si on
» le prie de s'asseoir, il se met à peine sur
» le bord d'une chaise. Il parle bas dans la
» conversation, et il articule mal: libre néan-
» moins sur les affaires publiques, chagrin
» contre le siecle, médiocrement prévenu
» des ministres et du ministere: il n'ouvre
la

» la bouche que pour répondre. Il tousse, » il se mouche sous son chapeau, il crache » presque sur soi, et il attend qu'il soit seul » pour éternuer : ou, si cela lui arrive, c'est » à l'insu de la compagnie ; il n'en coûte » à personne ni salut ni compliment, il est » pauvre. »

Il y a quatre sortes de descriptions, la démonstration, l'éthopée, la prosopographie, et la topographie.

---

*De la démonstration.*

C'est une description de chose, comme l'exposition d'un fait particulier, la relation d'un événement, la peinture d'une tempête, d'une bataille, etc. toutes ces peintures doivent être extrêmement animées.

Madame de Sévigné excelle dans cette partie : elle peint tout, on voit tout ce qu'elle dit. Quelle force dans cette peinture du désespoir de madame de Longueville, à la mort de son fils tué dans l'expédition du passage du Rhin !

» Madame de Longueville fait fendre le » cœur. Mademoiselle de Vertus étoit re- » tournée depuis deux jours à Port-Royal, » où elle est presque toujours : on est allé » la querir avec M. Arnauld, pour dire cette » terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus » n'avoit qu'à se montrer : ce retour si pré-

» cipité marquoit bien quelque chose de fu-
» neste. En effet, dès qu'elle parut: Ah!
» mademoiselle, comment se porte M. mon
» frere? Sa pensée n'osa aller plus loin. Ma-
» dame, il se porte bien de sa blessure. Et
» mon fils? On ne lui répondit rien. Ah!
» mademoiselle, mon fils! mon cher en-
» fant! répondez-moi, est-il mort sur le
» champ? n'a-t-il pas eu un seul moment?
» Ah! mon Dieu, quel sacrifice! Et là-dessus
» elle tombe sur son lit; et tout ce que la
» plus vive douleur peut faire, et par des
» convulsions, et par des évanouissements,
» et par un silence mortel, et par des cris
» étouffés, et par des larmes ameres, et par
» des élans vers le ciel, et par des plaintes
» tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé.
» Je lui souhaite la mort, ne comprenant
» pas qu'elle puisse vivre après une telle
» perte. »

Voici un tableau aussi gai que le précédent est touchant; c'est dans un détail de ce passage du Rhin:

» Le chevalier de Nantouillet étoit tombé
» de cheval: il va au fond de l'eau, il revient;
» il retourne, il revient encore; enfin il trouve
» la queue d'un cheval, il s'y attache: ce
» cheval le mene à bord; il monte sur le
» cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux
» coups dans son chapeau, et revient gail-
» lard. »

Saint Jérôme fait une éloquente peinture

des combats que lui livroient ses passions dans le fond de sa solitude :

» Hélas ! combien de fois m'est-il arrivé » dans l'affreux désert où je suis, et dans » l'horrible solitude où je me suis enterré » moi-même ; combien de fois, dis-je, m'est- » il arrivé de me trouver en esprit et en ima- » gination au milieu des plaisirs que l'on » goûte à Rome ! Un rude sac couvroit tout » mon corps, et ma chair, brûlée par les » ardeurs du soleil, étoit toute noire et toute » desséchée ; mes yeux répandoient à tout » moment des torrents de larmes, et mon » cœur accablé poussoit sans cesse vers le » ciel de lugubres, de pitoyables gémisse- » ment. Si quelquefois le sommeil m'arrê- » toit malgré moi, je brisois mes os contre » les pierres sur lesquelles j'étois couché. Je » ne parle point de la nourriture que je pre- » nois ; un peu d'eau étoit ce qui me soute- » noit : car, dans nos plus grandes mala- » dies, ce seroit un crime pour nous de man- » ger quelque chose de cuit. Après tout cela, » j'avoue que, dans cette effroyable prison » où je m'étois condamné pour éviter les » cachots éternels des enfers, n'ayant point » d'autre compagnie que les serpents et les » scorpions qui m'environnoient ; j'avoue, » dis-je, que ma chair rebelle et mon ima- » gination révoltée me représentoient les » danses impudiques des filles romaines. » Mon corps étoit atténué de jeûnes, et mon » cœur étoit tout prêt de brûler de sales de-

» sirs; l'amour profane étoit allumé dans un
» corps tout froid, et la cupidité dans une
» chair déja morte avant la mort même. »

Quelle vivacité dans la description du combat de Télémaque contre Hippias!

» A peine Télémaque eut tiré cette épée,
» qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avan-
» tage de sa force, se jetta pour l'arracher
» des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se
» rompt dans leurs mains; ils se saisissent
» et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme
» deux bêtes cruelles qui cherchent à se dé-
» chirer: le feu brille dans leurs yeux; ils se
» raccourcissent, ils s'alongent, ils se bais-
» sent, ils se relevent, ils s'élancent; ils sont
» altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds
» contre pieds, mains contre mains: ces
» deux corps entrelacés paroissent n'en faire
» qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé,
» sembloit devoir accabler Télémaque, dont
» la tendre jeunesse étoit moins nerveuse.
» Déja Télémaque, hors d'haleine, sentoit
» ses genoux chancelants: Hippias, le voyant
» ébranlé, redouble ses efforts. C'étoit fait
» du fils d'Ulysse; il alloit porter la peine
» de sa témérité et de son emportement, si
» Minerve, qui veilloit de loin sur lui, et
» qui ne le laissoit dans cette extrémité de
» péril que pour l'instruire, n'eût déterminé
» la victoire en sa faveur. »

Voici cinq descriptions de tempête, dont chacune est un exemple parfait de démons-

tration. Le goût du lecteur décidera de la prééminence.

La premiere est traduite d'Homere par Boileau :

Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage ;
Le vent avec fureur dans les voiles frémit,
La mer blanchit d'écume, et l'air au loin gémit :
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne.

La seconde est tirée de la Henriade ; elle paroît en quelques endroits imitée de Virgile :

L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit ;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin gémit ;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues,
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs et l'abyme des flots
Montrent par-tout la mort aux pâles matelots.

La troisieme est traduite, par une main habile, d'une très touchante élégie d'Ovide :

Mais quel bruit effrayant sort du gouffre des mers ?
Les aquilons fougueux s'élancent dans les airs :
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent ;
Déja sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus et les mâts chancelants
Deviennent le jouet des ondes et des vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées ;

Tremblant, désespéré, le chef des matelots
Laisse le gouvernail à la merci des flots.

La quatrieme est faite par Oreste, tragédie d'Electre :

Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance ;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde,
Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous de vastes abymes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu sembloient nous plonger tous.
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit lui-même s'abandonne ;
A travers les écueils notre vaisseau poussé
Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.

La derniere est tirée de l'Idoménée du même M. de Crébillon :

Une effroyable nuit sur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort seule y parut... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers ;
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abyme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitoient mes vaisseaux,
Aussi près d'y périr qu'à fondre sous les eaux,

D'un déluge de feux l'onde comme allumée
Sembloit rouler sur nous une mer enflammée,
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit pour tout salut que des rochers affreux.

Voici d'autres tableaux pleins de feu, ou d'horreur, ou de noblesse, ou de douceur :

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles?
Dois-je oublier son pere à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes freres morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue:
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.

CHATILLON, *tragédie de Zaïre.*

Ciel! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané;
Nos peres, nos enfants, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirants dans les flammes;
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirants!

Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces moments affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée
Dans le sang infidele à tout moment trempée,
Et, de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix: François, soyez fideles!
Sans doute, en ce moment le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissoit sa route, et marchoit devant lui.

Josabet (tragédie d'Athalie) raconte au grand-prêtre comment elle avoit arraché Joas tout sanglant des bras de ses meurtriers:

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit
Revient à tout moment effrayer mon esprit.
De princes égorgés la chambre étoit remplie:
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats,
Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
Joas, laissé pour mort, frappa soudain ma vue:
Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et, foible, le tenoit renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant. En baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocents je me sentis presser.

Voici un tableau effrayant dans une tra-

gédie du poëte Eschyle, intitulée *Les sept devant Thebes:*

Sur un bouclier noir sept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de serments effroyables:
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars, et Bellone.

Voici deux tableaux un peu semblables, qu'on pourra comparer. Le premier est tiré de l'Electre de M. de Crébillon:

. . . A peine aux autels je me fus prosterné,
Qu'à mon abord fatal tout parut consterné:
Le temple retentit d'un funebre murmure.
(Je ne suis cependant meurtrier ni parjure.)
J'embrasse les autels, rempli d'un saint respect:
Le prêtre épouvanté recule à mon aspect,
Et, sourd à mes souhaits, refuse de répondre.
Sous ses pieds et les miens, tout semble se confondre;
L'autel tremble, le dieu se voile à nos regards;
Et de pâles éclairs brillent de toutes parts.
L'antre ne nous répond qu'à grands coups de tonnerre.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
A tant d'horreurs enfin succede un long silence.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Enfin, parmi les pleurs et parmi les sanglots,
Une lugubre voix fit entendre ces mots:
» Cesse de me presser sur le destin d'Oreste,
» Pour en être éclairci tu m'implores en vain:
» Jamais destin ne fut plus triste et plus funeste.
» Redoute pour toi-même un semblable destin.
» Appaise cependant les mânes de ton pere;

» Ton bras seul doit venger ce héros malheureux
» D'une main qui lui fut bien fatale et bien chere:
» Mais crains, en le vengeant, le sort le plus affreux. »

Le second est tiré d'OEdipe :

Pour la premiere fois, par un don solemnel
Mes mains, jeunes encore, enrichissoient l'autel:
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent,
De longs ruisseaux de sang les marbres se couvrirent;
De l'autel, ébranlé par de longs tremblements,
Une invisible main repoussoit mes présents;
Et les vents, au milieu de la foudre éclatante,
Porterent jusqu'à moi cette voix effrayante :
» Ne viens plus des lieux saints souiller la pureté :
» Du nombre des vivants les dieux t'ont rejetté;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies.
» Va porter tes présents aux autels des furies,
» Conjure leurs serpents prêts à te déchirer;
» Va, ce sont là les dieux que tu dois implorer. »

Ce qui contribue le plus sensiblement au mérite de cette espece de description qu'on nomme démonstration, c'est l'usage des sons imitatifs, c'est-à-dire des mots ou des phrases qui, par leur douceur ou par leur dureté, par leur lenteur ou leur vîtesse, présentent l'image même et l'expression imitative de l'objet qu'on veut peindre. On en peut voir des traces dans ces morceaux de l'oraison funebre de M. de Turenne dans Fléchier :

» Cet homme, que Dieu avoit mis au-
» tour d'Israel comme un mur d'airain où
» se briserent tant de fois toutes les forces

» de l'Asie........ venoit tous les ans, comme
» le moindre des Israélites, réparer avec ses
» mains triomphantes les ruines du sanc-
» tuaire, etc.

» Un effort de douleur rompant enfin ce
» long et morne silence. . . . .

» A ces cris, Jérusalem redouble ses pleurs;
» les voûtes du temple s'ébranlerent, le Jour-
» dain se troubla, et tous ses rivages reten-
» tirent du son de ces lugubres paroles :
» Comment est mort cet homme! etc. »

Mais c'est principalement dans les poëtes qu'on trouve des tableaux presque entiers, composés de ces sons imitatifs. Si Virgile décrit la lutte d'Entelle et de Darès dans le cinquieme livre de l'Enéide, les vers s'élevent, se courbent, se dressent, se brisent, se hâtent, se roidissent, s'alongent, et représentent tous les mouvements des athletes. Veut-il peindre les cinquante gueules béantes d'une hydre, il accumule les bâillements, les *hiatus*, les *h*, dont l'aspiration rude peint à l'oreille la rude image de ce monstre. Dans un autre endroit il fait entendre par les sons les cris douloureux, les coups qui retentissent dans les airs, et le bruit affreux des chaînes traînées par des misérables. La pesanteur de la chûte d'un bœuf, la légèreté de la course d'un cheval, tout chez ce peintre admirable est reproduit par des sons imitatifs et caractéristiques. Nos plus grands poëtes sont ceux qui lui ressemblent le plus

de ce côté-là. Ces vers de Boileau,

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.

ont une lenteur pesante et vraiment figurative.

Sa muse *déréglée* en ses vers *vagabonds*,

est dans le même genre, aussi-bien que ces vers :

Les chanoines, *vermeils* et *brillants* de santé,
*S'engraissoient* d'une *longue* et sainte oisiveté.

Peut-on peindre d'une maniere plus sensible l'inconstance du maréchal de Joyeuse, que l'a fait M. de Voltaire dans ces deux vers de la Henriade?

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Quel choix d'expressions molles et douces dans ce tableau de la douceur et de la mollesse !

Êtes-vous en ces lieux, foibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs et couchés sur les fleurs,
Sans fiel et sans fierté, couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?

Ce dernier vers sur-tout est admirable. Racine est plein de ces tableaux sensibles, formés par des sons figuratifs :

Moi-même il m'enferma dans des cavernes sombres,
Lieux profonds et voisins de l'empire des ombres.

Dans le récit de la mort d'Hippolyte :

Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé,
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'éleve à gros bouillons une montagne humide :
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes :
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomtable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

*Sang glacé ; crin s'est hérissé ; s'éleve à gros bouillons ; l'onde approche, se brise ; son front large est armé ; sa croupe se recourbe ; replis tortueux ; longs mugissements ; trembler avec horreur ; recule épouvanté* : tous ces mots ont le caractere imitatif.

Il en est de même de ces deux vers excellents du même récit :

L'aissieu *crie et se rompt*, l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé.

Rousseau a beaucoup de ces traits pittoresques :

Ce sanctuaire impénétrable,

Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux.

Et les frémissements de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

C'est peut-être dans la cantate de Circé qu'il faut chercher le morceau de notre poésie où l'on a tiré le plus grand parti des sons imitatifs :

Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare,
Les Parques, Némésis, Cerbere, Phlégéton,
Et l'inflexible *Hécate*, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume :
La foudre dévorante aussitôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour,
Les astres de la nuit interrompent leur course,
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

### *De l'éthopée.*

L'éthopée est la peinture d'un caractere.

Caractere de Cromwel :

» Un homme s'est rencontré d'une pro-
» fondeur d'esprit incroyable ; hypocrite raf-
» finé autant qu'habile politique, capable
» de tout entreprendre et de tout cacher,
» également actif et infatigable dans la paix
» et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la
» fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par con-
» seil et par prévoyance ; d'ailleurs si vigi-
» lant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais man-
» qué aucune des occasions qu'elle lui a pré-
» sentées ; enfin un de ces esprits remuants
» et audacieux qui semblent être nés pour
» changer le monde. »

Caractere du duc de Guise, dit le Balafré :

On vit paroître Guise, et le peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son pere,
Sa grace, sa beauté, cet heureux don de plaire
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiroient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire ;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux et doux, cruel et populaire,
Des peuples en public il plaignoit la misere,

Détestoit des impôts le fardeau rigoureux:
Le pauvre alloit le voir, et revenoit heureux:
Souvent il prévenoit la timide indigence:
Ses bienfaits dans Paris annonçoient sa présence.
Il savoit captiver les grands qu'il haïssoit.
Terrible et sans retour alors qu'il offensoit;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices;
Brillant par ses vertus, et même par ses vices;
Connoissant les périls, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Caractere du grand prêtre Oroës dans Sémiramis:

Obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministere,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadême.
Moins il veut être grand, plus il est révéré.

Portrait de Rhadamiste, fait par lui-même:

Et que sais-je, Hiéron? Furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein,
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connois-je moi même?
Mon cœur, de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,
S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cede au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connois que pour me détester.

Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne?
Si c'est le désespoir, ou l'amour, ou la haine?
J'ai perdu Zénobie : après ce coup affreux
Peux-tu me demander encor ce que je veux?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumiere,
Je voudrois me venger de la nature entiere.
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur:
Mais, jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait est admirable, parcequ'il est affreux.

Portrait du prince de Condé:

J'ai le cœur comme la naissance:
Je porte dans les yeux un feu vif et brillant:
J'ai de la foi, de la constance:
Je suis prompt, je suis fier, généreux et vaillant.
Rien n'est comparable à ma gloire:
Le plus fameux héros qu'on vante dans l'histoire
Ne me la sauroit disputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne;
Il suffit de la mériter.

On peut prendre pour modele de cette figure quatre portraits insérés dans le premier volume des œuvres de madame de Lambert, et celui que fait M. l'abbé de Vertot de ce fameux Vasconcellos, ministre espagnol, misérablement massacré dans cette grande révolution qui chassa la maison d'Autriche du trône de Portugal, pour y faire monter la maison de Bragance, à qui il appartenoit suivant les loix du pays.

### *De la prosopographie.*

La prosopographie est la peinture d'un objet considéré par rapport à ses qualités extérieures.

Portrait du vieillard Termosiris :

» Pendant que ces pensées rouloient dans » mon esprit, je m'enfonçai dans une som- » bre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un » vieillard qui tenoit un livre dans sa main. » Ce vieillard avoit un grand front chauve » et un peu ridé ; une barbe blanche pendoit » jusqu'à sa ceinture : sa taille étoit haute » et majestueuse, son teint étoit encore frais » et vermeil; ses yeux étoient vifs et perçants, » sa voix douce, ses paroles simples et ai- » mables. Jamais je n'ai vu un si vénérable » vieillard. »

Portrait de Bocchoris mourant :

» Je me souviendrai toute ma vie d'avoir » vu cette tête qui nageoit dans le sang, ces » yeux fermés et éteints, ce visage pâle et » défiguré, cette bouche entr'ouverte qui » sembloit vouloir encore achever des pa- » roles commencées, cet air superbe et me- » naçant que la mort même n'avoit pu ef- » facer. »

Portrait de Calypso, agitée, jalouse et furieuse :

» En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux » rouges et enflammés : ses regards ne s'ar- » rêtoient en aucun endroit; ils avoient je

» ne sais quoi de sombre et de farouche. » Ses joues tremblantes étoient couvertes » de taches noires et livides; elle changeoit » à chaque moment de couleur. Souvent » une pâleur mortelle se répandoit sur tout » son visage : ses larmes ne couloient plus » comme autrefois avec abondance, la rage » et le désespoir sembloient en avoir tari la » source; et à peine en couloit-il quelqu'une » sur ses joues. Sa voix étoit rauque, trem- » blante et entrecoupée. »

Portrait de Télémaque domté et accablé par l'amour:

» Il demeuroit souvent étendu et immo- » bile sur le rivage de la mer, souvent dans » le fond de quelque bois sombre, versant » des larmes ameres, et poussant des cris » semblables aux rugissements d'un lion. Il » étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient » pleins d'un feu dévorant : à le voir pâle, » abattu et défiguré, on auroit cru que ce » n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son » enjouement, sa noble fierté, s'enfuyoient » loin de lui. Il périssoit, tel qu'une fleur » qui, étant épanouie le matin, répandoit » ses doux parfums dans la campagne, et se » flétrit peu à peu vers le soir; ses vives cou- » leurs s'effacent, elle languit, elle se des- » seche, et sa belle tête se penche, ne pou- » vant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse » étoit aux portes de la mort. »

Cette comparaison ajoute encore à la beauté du tableau.

Portrait du prélat dans le Lutrin :

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à triple étage;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Du chanoine Fabri dans le même poëme :

Mais tout cede aux efforts du chanoine Fabri:
Ce guerrier, dans l'église aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage,
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

Portrait de la Chicane:

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux, des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Disette au teint blême, et la triste Famine,
Les Chagrins dévorants et l'infâme Ruine,
Enfants infortunés de ses raffinements,
Troublent l'air d'alentour de longs gémissements.
Sans cesse feuilletant les loix et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume,
Et, dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.

Incessamment il va de détour en détour:
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juste des rois
Fit regler le chaos des ténébreuses loix:
Ses griffes, vainement par Pussort accourcies,
Se ralongent déja, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses, perçant et digues et remparts,
Par cent breches déja rentrent de toutes parts.

Voici quelques portraits où l'éthopée se trouve jointe avec la prosopographie.

Portrait de Pygmalion, roi de Tyr, dans Télémaque:

» Tout l'agite, l'inquiete, le ronge; il » a peur de son ombre; il ne dort ni nuit » ni jour: les dieux pour le confondre l'ac- » cablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce » qu'il cherche pour être heureux est préci- » sément ce qui l'empêche de l'être. Il re- » grette tout ce qu'il donne, et craint tou- » jours de perdre; il se tourmente pour ga- » gner. On ne le voit presque jamais; il est » seul, triste, abattu au fond de son palais: » ses amis mêmes n'osent l'aborder de peur » de lui devenir suspects ..... Il ne connoît » ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus » douce: si on lui parle de chercher la joie, il » sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse » d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont

» pleins d'un feu âpre et farouche; ils sont » sans cesse errants de tous côtés: il prête l'o- » reille au moindre bruit, et se sent tout ému; » il est pâle, défait, et les noirs soucis sont » peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, » il soupire, il tire de son cœur de profonds » gémissements, il ne peut cacher les re- » mords qui déchirent ses entrailles. Les » mets les plus exquis le dégoûtent. Ses en- » fants, loin d'être son espérance, sont le » sujet de sa terreur, il en a fait ses plus » dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa » vie aucun moment d'assuré; il ne se con- » serve qu'à force de répandre le sang de » tous ceux qu'il craint. »

Portrait de la Politique, dans la Henriade:

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnoit la Politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont naquirent la fraude et la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paroît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots.
Par ses déguisements à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours.
Le mensonge subtil regne en tous ses discours;
Et, pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Portrait de l'Envie :

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du Temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé;
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpents nourrie et dévorée,
Veille l'Envie honteuse et retirée,
Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne se nourrit que du fiel qui le tue:
Ses yeux cavés, troubles et clignotants,
De feux obscurs sont chargés en tout temps:
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un noir poison qui les gele et les brûle,
Et qui, de-là porté dans tout son corps,
En fait mouvoir les horribles ressorts:
Son front jaloux et ses levres déteintes
Sont le séjour des soucis et des craintes:
Sur son visage habite la pâleur,
Et dans son sein triomphe la douleur,
Qui sans relâche à son ame infectée
Fait éprouver le sort de Prométhée.

*Rousseau.*

Voici le même portrait par M. de Voltaire :

Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois et le plus acharné,

Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'Envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie.
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer.
Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable :
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé,
Il blasphême, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde :
Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé;
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.

## Portrait de Clarice, par M. de Fontenelle:

J'espere que Vénus ne s'en fâchera pas :
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.

J'étois dans l'âge où regne la tendresse,
Et mon cœur n'étoit point touché.
Quelle honte! il falloit justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'étoit reproché.

Je disois quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Où regne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage;
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.

Ce qui seroit encor bien nécessaire,
Ce seroit un esprit qui pensât finement,
Sans prétendre à ce caractere;

Qui,

Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément;
Un peu timide seulement,
Qui ne pût se montrer ni se cacher sans plaire.
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former:
Comme, en aimant, je prétends estimer,
Je voudrois bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve et pure.
Qu'on me la trouve, et je promets d'aimer.

Par ces conditions j'effrayois tout le monde:
Chacun me promettoit une paix si profonde,
Que j'en serois moi-même embarrassé.
Je ne voyois point de bergere,
Qui, d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimere.

Je ne sais cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet:
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clariee,
Semblable à mon idée, ayant les mêmes traits.
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès:
Oh! que l'Amour a de malice!

---

## *De la topographie.*

La topographie est la description d'un lieu particulier.

Description de la Bétique:

» Le fleuve Bétis coule dans un pays fer-
» tile, et sous un ciel doux qui est toujours
» serein. Le pays a pris le nom du fleuve,

» qui se jette dans le grand océan, assez » près des colonnes d'Hercule et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis » d'avec la grande Afrique. Ce pays semble » avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les » hivers y sont tiedes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été » y est toujours tempérée par des zéphyrs » rafraîchissants qui viennent adoucir l'air » vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année » n'est qu'un heureux hymen du printemps » et de l'automne, qui semblent se donner » la main. »

Description de la grotte de Calypso:

» Cette grotte étoit taillée dans le roc, en » voûtes pleines de rocailles et de coquilles; » elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui » étendoit ses branches souples également » de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du » soleil, une délicieuse fraîcheur: des fontaines, coulant avec un doux murmure » sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains » aussi purs et aussi clairs que le crystal: » mille fleurs naissantes émailloient les tapis » verds dont la grotte étoit environnée. Là, » on trouvoit un bois de ces arbres touffus » qui portent des pommes d'or, et dont la » fleur, qui se renouvelle dans toutes les » saisons, répand le plus doux de tous les » parfums; ce bois sembloit couronner ces

» belles prairies, et formoit une nuit que
» les rayons du soleil ne pouvoient percer :
» là, on n'entendoit jamais que le chant
» des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui,
» se précipitant du haut d'un rocher, tom-
» boit à gros bouillons pleins d'écume, et
» s'enfuyoit au travers de la prairie. »

Description du temple de l'Amour :

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'éleve un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondements ;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers :
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone, et les présents de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordoit aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célebrent leur honte et vantent leurs foiblesses :
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,

De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi, s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main;
Près du temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons:
On voit à ses côtés le mystere en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance,
Les plaisirs amoureux, et les tendres desirs,
Plus doux, plus séduisants encor que les plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée.
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide:
La haine et le courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main:
La malice les voit, et, d'un souris perfide,
Applaudit en passant à leur troupe homicide:
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux baignés de pleurs.

Tous ces personnages allégoriques sont extrêmement ingénieux, pleins de moralité,

et forment chacun en particulier des images frappantes, indépendamment du grand tableau.

Boileau, dans sa sixieme épître, décrit agréablement la campagne où il vivoit :

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique asyle.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manieres,
D'une riviere seule y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cede et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

Description burlesque de Paris, par Scarron :

Un amas confus de maisons ;
Des crottes dans toutes les rues ;
Portes, grilles, palais, prisons ;
Boutiques bien ou mal pourvues ;

Force gens noirs, blancs, roux, grisons;
Des prudes, des filles perdues;
Des meurtres et des trahisons;
Des gens de plume aux mains crochues;

Maint poudré qui n'a point d'argent;
Maint homme qui craint le sergent;
Maint fanfaron qui toujours tremble;

Pages, laquais, voleurs de nuit;
Carrosses, chevaux, et grand bruit:
Voilà Paris. Que vous en semble?

La Chartreuse de M. Gresset est un exemple excellent de topographie.

L'art de peindre avec les couleurs de l'éloquence est le plus beau et le plus difficile de tous les arts; c'est, encore un coup, celui qui distingue le vrai génie du talent médiocre. Timanthe, peintre célebre, fit un tableau du sacrifice d'Iphigénie, dans lequel ayant peint l'affliction sur le visage de Calchas, ayant représenté Ulysse plus triste, ayant épuisé son art pour exprimer la douleur de Ménélas, il prit le parti de voiler le visage d'Agamemnon, laissant le spectateur juger de l'excès de la passion d'un pere. C'est ainsi qu'Homere, après avoir fait un portrait admirable d'Agamemnon, peint Achille d'un seul trait: *Mais Achille est le rempart des Grecs*. Par cet artifice heureux, le portrait d'Achille s'embellit de toutes les couleurs qui ont élevé Agamemnon au-dessus de tous les hommes.

La description parle à l'imagination son véritable langage, mais elle ne doit point la flatter aux dépens du jugement et du goût. Il faut éviter avec soin l'excès des ornements ; il faut choisir les traits qu'on emploie, il faut les assortir au sujet ; il faut tout peindre, sans montrer le dessein de peindre. Quand on dit qu'il faut tout peindre, cela se borne toujours à ce qui mérite d'être peint.

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il y a des objets dégoûtants qui ne peuvent jamais leur plaire, et des objets si petits, si frivoles, qu'ils ne méritent point d'attirer les regards. Il ne faut jamais perdre de vue ces préceptes de Boileau :

Soyez riche et pompeux dans vos descriptions.
C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou (1) qui, décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres ;
Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

On sent que les tableaux qui peignent le caractere ou les qualités extérieures d'une

(1) Saint-Amand.

personne, doivent les produire sous des couleurs propres et distinctives. Le plus grand défaut seroit de ne rien peindre en voulant tout peindre.

---

### *De la dubitation.*

La dubitation est une figure par laquelle l'orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire.

*Exemples.*

Dans un sermon du P. Bourdaloue sur la Nativité :

» J'annonce un Sauveur humble et pau-
» vre, mais je l'annonce aux grands du mon-
» de et aux riches du monde.... Que leur
» dirai-je donc, Seigneur? et de quels termes
» me servirai-je pour leur proposer le mys-
» tere de votre humilité et de votre pau-
» vreté? Leur dirai-je, *Ne craignez point?*
» Dans l'état où je les suppose, ce seroit
» les tromper. Leur dirai-je, *Craignez?* Je
» m'éloignerois de l'esprit du mystere même
» que nous célébrons, et des pensées conso-
» lantes qu'il inspire et qu'il doit inspirer
» aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je,
» *Affligez-vous*, pendant que tout le monde
» chrétien est dans la joie? Leur dirai-je,
» *Consolez-vous*, pendant qu'à la vue du
» Sauveur, qui condamne toutes leurs ma-
» ximes, ils ont tant de raisons de s'affliger?
» Je leur dirai, ô mon Dieu, l'un et l'autre;

» et par-là je satisferai au devoir que vous » m'imposez : je leur dirai, Affligez-vous, » Consolez-vous, car je vous annonce une » nouvelle qui est tout-à-la-fois pour vous » un sujet de crainte et de joie. »

Irrésolution de Calypso qui voudroit troubler une partie de chasse où Télémaque et la nymphe Eucharis se sont donné rendez-vous :

» Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu » troubler ces deux amants, en déclarant » que je veux être de cette chasse ! En se- » rai-je ? irai-je la faire triompher, et faire » servir ma beauté à relever la sienne ? fau- » dra-t-il que Télémaque, en me voyant, » soit encore plus passionné pour son Eu- » charis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non, » je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; » je saurai bien les en empêcher. Je vais » trouver Mentor ; je le prierai d'enlever » Télémaque : il le remenera à Ithaque. » Mais que dis-je ? Eh ! que deviendrai-je » quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? » Que reste-t-il à faire ? O cruelle Vénus ! » Vénus ! vous m'avez trompée ! O perfide » présent que vous m'avez fait ! Pernicieux » enfant ! Amour empesté ! je ne t'avois ou- » vert mon cœur que dans l'espérance de » vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as » porté dans ce cœur que trouble et que dés- » espoir ! Mes nymphes sont révoltées con- » tre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à » rendre mon malheur éternel. Oh ! si j'étois

» libre de me donner la mort pour finir » mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu » meures, puisque je ne puis mourir ! Je me » vengerai de tes ingratitudes, ta nymphe le » verra, je te percerai à ses yeux. Mais je » m'égare. O malheureuse Calypso ! que » veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as » jetté toi-même dans cet abyme de malheurs ! » C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans » le sein du chaste Télémaque. Quelle inno- » cence! quelle vertu! quelle horreur du vice! » quel courage contre les honteux plaisirs ! » Falloit-il empoisonner son cœur ! Il m'eût » quittée ! Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il » me quitte, ou que je le voie, plein de mé- » pris pour moi, ne vivant plus que pour » ma rivale ? Non, non, je ne souffre que » ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, » va-t'en au-delà des mers : laisse Calypso » sans consolation, ne pouvant supporter la » vie, ni trouver la mort : laisse-la inconso- » lable, couverte de honte, désespérée, » avec ton orgueilleuse Eucharis. »

Mithridate ayant découvert que son fils Xipharès est son rival, et un rival aimé, demeure flottant entre la tendresse qu'il doit à son fils, et la colere que les mépris récents de Monime viennent encore d'allumer :

Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté !

Qui suis-je? Est-ce Monime? et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colere revient, et je me reconnois :
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de support :
Les plus séditieux sont déja loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur ! et qu'est-ce que je dis !
Tu vas sacrifier... qui, malheureux? Ton fils !
Un fils que Rome craint ! qui peut venger son pere !
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah ! dans l'état funeste où ma chûte m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.
Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des foiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; et loin de la bannir. . . . .
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentiments timides?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides?
O Monime ! ô mon fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidele
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ! des plus cheres mains craignant les trahisons,

J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie:
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années!
De ce trouble fatal par où dois-je sortir?

Rien n'égale l'expression du trouble et de la fureur irrésolue d'Orosmane, lorsqu'il a surpris le billet fatal adressé par Nérestan à Zaïre.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin:
Montre-lui cet écrit.... Qu'elle tremble... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidele meure.
Mais avant de frapper.... Ah! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené... Non... Je ne veux plus rien..:
Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

Quelle agitation! quel beau désordre! quel combat de passions!

On peut dire de la dubitation ce que l'on a dit de la correction, ces deux figures ont beaucoup de ressemblance: l'art et l'usage de l'une et de l'autre sont les mêmes; l'une et l'autre ont pour but de réveiller l'attention des auditeurs; l'une et l'autre expriment noblement le choc des passions tumultueuses qui déchirent l'ame divisée contre elle-même, et la font voler rapidement de

parti en parti, de pensée en pensée, de sentiment en sentiment.

On peut dire que la dubitation est une correction répétée: elle tient aussi un peu de la communication, en ce que l'orateur irrésolu semble consulter son auditeur sur le parti qu'il doit prendre, et le prier de fixer à quelque objet certain son imagination égarée et vagabonde. C'est principalement dans la peinture des passions les plus tumultueuses que cette figure a lieu. Elle est surtout d'un grand usage dans les monologues de tragédie.

---

### *De l'exclamation, et de l'épiphoneme.*

L'EXCLAMATION est une figure assez semblable à l'apostrophe : même vivacité, même véhémence. L'orateur éleve tout-à-coup la voix par un mouvement imprévu et surprenant, propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation, la colere.

*Exemples.*

Philoctete exprime à Télémaque la fureur dont il fut transporté quand Ulysse et Néoptoleme voulurent emporter ses armes :

» Alors je me sentis comme une lionne
» à qui on vient d'arracher ses petits; elle
» remplit les forêts de ses rugissements. O
» caverne, disois-je, jamais je ne te quit-
» terai, tu seras mon tombeau ! O séjour

» de ma douleur, plus de nourriture, plus » d'espérance ! Qui me donnera un glaive » pour me percer ! Oh ! si les oiseaux de proie » pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai » plus de mes fleches ! O arc précieux, arc » consacré par les mains du fils de Jupiter ! » O cher Hercule, s'il te reste encore quel- » que sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet » arc n'est plus dans les mains de ton fidele » ami ; il est dans les mains impures et trom- » peuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes » farouches, ne fuyez plus cette caverne, » mes mains n'ont plus de fleches. Miséra- » ble ! je ne puis vous nuire, venez me dé- » vorer, ou plutôt que la foudre de l'impi- » toyable Jupiter m'écrase ! »

Exclamation d'OEnone quand Phedre lui a avoué sa passion pour Hippolyte :

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace !
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné ! Rivage malheureux,
Falloit-il approcher de tes bords dangereux !

ANDROMAQUE.

O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon pere !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mere !

L'épiphoneme se rapporte à cette figure. C'est une sentence ou une réflexion vive, qui termine ou un raisonnement ou un récit. En voici des exemples.

Dans M. Bossuet, oraison funebre de madame la duchesse d'Orléans :

» J'étois donc encore destiné à rendre ce » devoir funebre à très haute et très puis- » sante princesse Henriette Anne d'Angle- » terre, duchesse d'Orléans ! Elle, que j'avois » vue si attentive pendant que je rendois le » même devoir à la reine sa mere, devoit » être sitôt après le sujet d'un discours sem- » blable, et ma triste voix étoit réservée à » ce déplorable ministere ! O vanité! ô néant! » ô mortels ignorants de leurs destinées ! »

Et dans M. Fléchier :

» On éloigne les derniers sacrements, » comme si c'étoient des mysteres de mau- » vais augure ; on rejette les vœux et les » prieres que l'église a institués pour les mou- » rants, comme si c'étoient des vœux meur- » triers et des prieres homicides. La croix » de Jésus-Christ, qui doit être un sujet de » confiance, devient à ces esprits lâches un » objet de terreur ; et pour toute disposi- » tion à la mort, ils n'ont que l'appréhen- » sion ou la peine de mourir. Quels funestes » égards, quels ménagements criminels n'a- » t-on pas pour eux ! Bien loin de leur faire » voir leur perte infaillible, à peine les » avertit-on de leur danger ; et lors même » qu'ils sont mourants, on n'ose presque » leur dire qu'ils sont mortels. Cruelle pitié » qui les perd, de peur de les effrayer ! Crainte » funeste, qui les rend insensibles à leur » salut ! »

Zaïre, à l'aspect de Lusignan qui revoit

la lumiere après vingt ans de captivité, se trouble, s'attendrit, verse des pleurs dont elle ignore la cause, et s'écrie:

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue:
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers.
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts!

Dans Oreste, Iphise annonce à Electre qu'on s'émeut en faveur du sang d'Agamemnon:

Les gardes dont Égysthe est sans cesse entouré
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré;
J'ai vu de vieux soldats qui servoient sous le pere
S'attendrir sur le fils et frémir de colere:
Tant au cœur des humains la justice et les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix!

M. de Fénélon, dans son ode sur les avantages de la solitude:

Des Grecs je vois le plus sage,
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage
Et circonspect dans le port,
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage patrie
Bravant les flots nuit et jour.
Oh! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour!

Madrigal de mademoiselle Deshoulieres:

Dans ces lieux, rêvons à loisir;
Rien n'y peut troubler le plaisir

De penser au berger que j'aime.
Hélas! que ce berger charmant
Ne pense-t-il à moi de même?
Qu'il y penseroit tendrement!

Extrait d'une idylle de madame Deshoulieres :

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'Amour je me vis asservie!
Ici, j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses loix;
Ici, j'ai soupiré pour la premiere fois.
Mais, tandis que pour lui je craignois mes foiblesses,
Il appelloit son chien, l'accabloit de caresses :
Du désordre où j'étois loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir;
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force, un troupeau languissant;
Ce que fait le soleil des vapeurs qu'il attire.
N'avoit-il rien, hélas! de plus doux à me dire!

On sent assez que l'épiphoneme ne consiste que dans les derniers vers de tous ces exemples.

---

## *De la gradation.*

La gradation est une figure par laquelle l'orateur s'éleve, comme par degrés, de pensées en pensées qui vont toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'il soit parvenu au degré d'élévation où il veut parvenir.

Fléchier, oraison funebre de M. de Turenne :

» Seigneur, qui éclairez les plus sombres
» replis de nos consciences, et qui voyez
» dans nos plus secretes intentions ce qui
» n'est pas encore comme ce qui est, recevez
» dans le sein de votre gloire cette ame,
» qui bientôt n'eût été occupée que des pen-
» sées de votre éternité : recevez ces desirs
» que vous lui aviez vous-même inspirés.
» Le temps lui a manqué, et non pas le
» courage de les accomplir. Si vous deman-
» dez des œuvres avec ces desirs, voilà des
» charités qu'il a faites ou destinées pour le
» soulagement et le salut de ses freres; voilà
» des ames égarées qu'il a ramenées à vous
» par ses assistances, par ses conseils, par
» son exemple; voilà le sang de votre peuple
» qu'il a tant de fois épargné; voilà le sang
» qu'il a si généreusement répandu pour
» nous; et, pour dire encore plus, voilà le
» sang que Jésus-Christ a versé pour lui. »

Dans l'oraison funebre de M. le maréchal de Noailles, par le P. de la Rue :

» Tout le Vivarais étoit en alarmes. Le
» duc, descendant le Rhône, apprit que les
» séditieux, au mépris de l'amnistie qu'ils
» venoient de recevoir de la clémence du roi,
» avoient tiré sur ses troupes. Il aborde; et
» sans différer marchant aux rebelles, il
» essuie leur feu, les charge, les met en fuite,

» et les force enfin dans les villes et les bourgs
» qui leur servoient de retraite. »

ARISTIE *à Pompée.*

Mon feu, qui n'est éteint que parcequ'il doit l'être,
Cherche, en dépit de moi, le vôtre pour renaître;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.

Cantate d'Adonis:

Que désormais Mars en fureur
Gronde, menace, tonne, éclate, etc.

*Rousseau.*

OROSMANE *à Zaïre.*

J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux.

Le second chant du Lutrin finit par une gradation qui forme un tableau parfait:

. . . . . . . . . La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ces mots, sent sa langue glacée,
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

La gradation se fait aussi en descendant, comme dans ces vers d'Oreste à Hermione:

Vous voulez qu'un roi meure, et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

On peut remarquer la gradation dans des morceaux beaucoup plus étendus, dans des

tirades, quelquefois même dans des scenes entieres.

Il y a une gradation bien sensible dans les mouvements de rage qui saisissent Atrée, lorsqu'il reconnoît son frere :

Quel son de voix a frappé mon oreille!
Quel transport tout-à-coup dans mon cœur se réveille!
D'où naissent à la fois des troubles si puissants!
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens!
Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel, rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix.
Voilà ses traits encore. Ah! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine:
Je le reconnoîtrois seulement à ma haine.
Il fait, pour se cacher, des efforts superflus:
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

C'est par une gradation à peu près semblable, c'est du moins par un développement graduel de sentiments vifs et tendres, qui passent du desir à l'espérance, et de l'espérance à la certitude, qu'Electre reconnoît Oreste, dans M. de Crébillon.

La reconnoissance de Zaïre et de Lusignan, celle de Rhadamiste et de Zénobie, se font aussi par des gradations habilement ménagées; sur-tout la premiere; car celle de Rhadamiste et de Zénobie, comme celle de Mérope et d'Egysthe, tiennent plus du coup de théâtre que de la gradation.

Voyez avec quels ménagements graduels

et habilement filés Phedre avoue sa passion à OEnone et ensuite à Hippolyte lui-même. Voyez aussi l'exemple de la gradation la plus fine et la plus heureuse dans la scene du dédit du Flatteur de Rousseau, scene qui ne dépareroit pas les chefs-d'œuvre de Moliere. Voyez aussi dans Moliere même les scenes où Scapin emprunte de l'argent d'Argante et de Géronte.

Voilà la gradation considérée en grand: dans les premiers exemples nous l'avons considérée en petit, c'est-à-dire dans des détails et des morceaux très courts.

Dans l'usage oratoire, cette figure peut être employée utilement lorsqu'on veut amener avec art une proposition hardie, qui, sans ces ménagements, auroit un air de paradoxe rebutant et insoutenable.

---

### *De l'imprécation.*

Le nom de cette figure contient sa définition. En voici des exemples.

Calypso, à l'exemple de Didon dans Virgile, vomit de violentes imprécations contre Télémaque:

» Je conjure les puissances célestes de me
» venger. Puisses-tu au milieu des mers,
» suspendu aux pointes d'un rocher, et frap-
» pé de la foudre, invoquer en vain Calypso,
» que ton supplice comblera de joie! »

Philoctete, dans Télémaque :

» O Ulysse, auteur de mes maux, que » les dieux puissent te...... Mais les dieux » ne m'écoutent point; au contraire, ils ex- » citent mon ennemi. O terre de ma patrie, » que je ne reverrai jamais! O dieux, s'il » en reste encore quelqu'un d'assez juste » pour avoir pitié de moi, punissez, punissez » Ulysse! alors je me croirai guéri. »

Azarias, dans la tragédie d'Athalie :

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu, ta fureur vengeresse!
Qu'avec lui ses enfants, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connois plus!

Les fureurs et les imprécations de Camille dans l'Horace de Corneille, sont célebres en ce genre :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant!
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome enfin, que je hais parcequ'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
Sapper ses fondements encor mal assurés;
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'orient contre elle à l'occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers;
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles!
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,

Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre!
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre!
Voir le dernier Romain à son dernier soupir!
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir!

Imprécations de Palmyre contre Mahomet:

Monstre dont les fureurs et les complots perfides
De deux cœurs innocents ont fait deux parricides,
De ma foible jeunesse infâme séducteur,
Tout souillé de mon sang tu prétends à mon cœur!
Mais tu n'as pas encore assuré ta conquête;
Le voile est déchiré, la vengeance s'apprête.
Entends-tu ces clameurs? entends-tu ces éclats?
Mon pere te poursuit des ombres du trépas.
Le peuple se souleve et s'arme en ma défense,
Leurs bras vont à ta rage arracher l'innocence.
Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang!
Puissent la Mecque ensemble, et Médine, et l'Asie,
Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie!
Que le monde, par toi séduit et ravagé,
Rougisse de ses fers, les brise, et soit vengé!
Que ta religion, que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future!
Que l'enfer, dont tes cris menaçoient tant de fois
Quiconque osoit douter de tes indignes loix;
Que l'enfer, que ces lieux de douleur et de rage,
Pour toi seul préparé, soit ton juste partage!
Voilà les sentiments qu'on doit à tes bienfaits,
L'hommage, les serments et les vœux que je fais.

OEdipe fait, au premier acte, contre le meurtrier de Laïus, des imprécations d'autant plus terribles qu'elles doivent retomber sur sa tête au cinquieme :

Punissez l'assassin, Dieu! qui le connoissez!
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire!
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mere,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers!
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorants devienne la pâture!

Brutus fait aussi des imprécations qui lui deviennent funestes en tombant sur ses fils :

Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître
Qui regrettât les rois et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourments!
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom plus odieux encore
Que le nom des tyrans que Rome entiere abhorre!

Les psaumes fournissent une multitude d'exemples de cette figure.

---

### *De l'interrogation.*

L'INTERROGATION est une figure par laquelle nous faisons diverses questions à notre adversaire, ou à celui que nous voulons persuader, moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces questions, que pour le presser, le convaincre, ou le confondre.

M.

M. Gibert conseille à l'orateur du barreau d'engager ses juges à interrompre la plaidoierie de son adversaire par ces sortes d'interrogations, afin qu'il ne puisse faire usage de l'éloquence qu'il a préparée. Mais seroit-il juste de déconcerter l'éloquence d'un orateur quand on a laissé une libre carriere à celle de son adversaire? Il paroît que tout l'usage qu'on puisse faire au barreau de cette figure, est de presser son adversaire par des questions auxquelles il ne puisse répondre. On en fait aussi le même usage dans la chaire contre les ennemis qu'on est en possession d'y combattre.

*Exemples.*

Dans le prophete Michée, chap. 6, c'est Dieu qui parle à son peuple par la bouche de ce prophete :

» Mon peuple, que vous ai-je fait? En
» quoi vous ai-je donné sujet de vous plain-
» dre? Répondez-moi. Est-ce à cause que je
» vous ai tiré de l'Egypte, que je vous ai
» délivré d'une maison d'esclavage, et que
» j'ai envoyé pour vous conduire Moïse,
» Aaron et Marie? etc. »

Philoctete à Télémaque:

» Alors je dis à votre pere tout ce que la
» fureur pouvoit m'inspirer: Puisque tu m'as
» abandonné sur ce rivage, lui disois-je,
» que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher
» la gloire des combats et tous les plaisirs;

» jouis de ton bonheur avec les Atrides : » laisse-moi ma misere et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? je ne suis plus rien ; je » suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas » encore aujourd'hui, comme tu le croyois » autrefois, que je ne saurois partir ; que » mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? »

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparoient avec tant d'artifice !
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main !
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il falloit me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélene on poursuit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?

Pourquoi moi-même enfin, me déchirant le flanc,
Payer sa folle ardeur du plus pur de mon sang?

ACHILLE *à Agamemnon, toujours pour les mêmes intérêts d'Iphigénie.*

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulois partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mere immortelle,
Et d'un pere éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens oserent-ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur?
Qu'ai-je à me plaindre? où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes;
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien;
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien;
Vous, que mon bras vengeoit dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélene à son époux?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul, d'un honteux affront votre frere blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?

CASSIUS *à Brutus.*

Un seul mot de César a-t-il éteint en toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi?

En disant ce secret ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en est-il moins coupable?
En es-tu moins Brutus? en es-tu moins Romain?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main?
Toi, son fils! Rome enfin n'est-elle plus ta mere?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frere?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Eleve de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie et t'ait donné le jour?

BAJAZET *à Roxane.*

Que suis-je? J'attends tout du peuple et de l'armée;
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos miseres?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sinceres?

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir:
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.
Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance
Demanderois-je encor de son indifférence?
L'ingrat est-il touché de mes empressements?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements?

## *De l'interruption.*

L'INTERRUPTION est une figure qui ne convient guere qu'à certaines situations dramatiques, à l'étonnement, à la surprise, à la douleur. En voici des exemples.

NÉRESTAN *à Châtillon.*

Dieu s'est servi de moi, seigneur : sa Providence
De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altere ce bonheur !
Que de ce fier soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit et m'entend, il sait si dans mon cœur
J'avois d'autres projets que ceux de sa grandeur :
Je faisois tout pour lui ; j'espérois de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers lieux,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattois .... espérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuse cour
Où Louis des vertus a fixé le séjour.
Déja même la reine, à mon zele propice,
Lui tendoit de son trône une main protectrice.
Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tiroit du sein de sa captivité,
On la retient..... que dis-je ?... Ah ! Zaïre elle-même

Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...
N'y pensons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel:
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

Et plus bas :

Noradin m'éleva près de cette Zaïre
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire...
Qui depuis, égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

Dans la tragédie d'Oreste, Electre, n'osant avouer à Clytemnestre que l'un des deux étrangers arrêtés par l'ordre d'Egysthe est Oreste, s'embarrasse dans la vivacité des transports avec lesquels elle conjure sa mere de sauver ces étrangers:

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie,
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux....si vous saviez.... tous deux sont malheureux.

Endymion à Diane, lorsque cette déesse, qu'il aime, lui avoue l'amour qu'elle a pour lui:

Déesse, est-il donc vrai! Quelle ardeur!... Quel hommage!.. .
Tout mon cœur..... De mon trouble entendez le langage.

Rien n'étoit en effet plus éloquent que ce trouble.

L'embarras de Zaïre, lorsqu'elle est re-

connue pour fille de Lusignan, et qu'Orosmane, qui ne sait rien de cet important secret, vient la presser de lui donner la main, est exprimé par des interruptions accumulées avec goût :

ZAIRE.

Seigneur, si vous m'aimiez! si je vous étois chere!

OROSMANE.

Si vous l'êtes! Ah Dieu!

ZAIRE.

Souffrez que l'on differe...
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous, ô ciel! Est-ce vous qui parlez,
Zaïre?

ZAIRE.

Je ne puis soutenir sa colere.

OROSMANE.

Zaïre!

ZAIRE.

Il m'est affreux, seigneur, de vous déplaire,
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois;
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue;
Je ne puis... Ah! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

Mérope, interrogeant un jeune homme qui est son fils sans qu'elle le sache, s'attendrit

au récit de ses aventures, et laisse échapper des pleurs. Euryclès lui dit :

Eh! madame, d'où vient que vous versez des larmes?

MÉROPE.

Te le dirai-je? hélas! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissoit, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte.... ô ciel!... j'ai cru... que j'en rougis de honte!
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image et des rapports si doux!
Affreux ressouvenir! quel vain songe m'abuse!

MÉROPE *lui demande ensuite:*

En quel lieu le ciel vous fit-il naître?

ÉGYSTHE.

En Elide.

MÉROPE.

Qu'entends-je! en Elide! ah! peut-être...
L'Elide.... répondez.... Narbas vous est connu;
Le nom d'Égysthe au moins jusqu'à vous est venu.
Quel étoit votre état, votre rang, votre pere?

Que tout ce désordre exprime bien les mouvements que la nature excitoit alors dans l'ame de cette tendre mere!

L'interruption est aussi d'usage dans la comédie.

Madame PERNELLE, *dans l'Imposteur.*

Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,

Car chacun y babille, et tout du long de l'aune;
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea....
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déja?
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans...... Adieu, ma bru, je ne veux plus rien dire.

GÉRONTE *à Ariste, dans le Méchant.*

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas.....
Je sors.... car je dirois ce que je ne veux pas.

MENECHME *à Araminte, dans Regnard.*

En vérité, madame, il faut que je vous dise.....
Que je suis fort surpris... et que dans ma surprise...
Je trouve surprenant.... Je ne m'attendois pas
A voir ce que je vois.... car enfin vos appas,
Quoiqu'un peu.... dérangés.... pourroient bien me confondre,
Si d'ailleurs... Par ma foi, je ne sais que répondre.

---

## *De l'obsécration.*

L'OBSÉCRATION est une figure par laquelle on demande une grace avec un empressement plein d'ardeur.

L'art consiste à présenter à ceux qu'on veut fléchir tous les objets les plus capables de les émouvoir et de les attendrir.

### *Exemples.*

Priere de Philoctete à Néoptoleme:

» O mon fils, je te conjure par les mânes

» de ton pere, par ta mere, par tout ce que » tu as de plus cher sur la terre, de ne me » pas laisser seul dans les maux que tu vois. » Je n'ignore pas combien je te serai à char» ge; mais il y auroit de la honte à m'aban» donner. Jette-moi à la proue, à la pouppe, » dans la sentine même, par-tout où je t'in» commoderai le moins. Il n'y a que les » grands cœurs qui sachent combien il y a » de gloire à être bon. Ne me laisse point » en un désert où il n'y a aucun vestige » d'homme; mene-moi dans ta patrie ou » dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont » Oéta, de Trachine, et des bords agréables » du fleuve Sperchius: rends-moi à mon pere. » Hélas! je crains qu'il ne soit mort! Je lui » avois mandé de m'envoyer un vaisseau: ou » il est mort; ou bien ceux qui m'avoient pro» mis de lui dire ma misere ne l'ont pas fait. » J'ai recours à toi, ô mon fils! Souviens-toi » de la fragilité des choses humaines: celui » qui est dans la prospérité doit craindre d'en » abuser, et secourir les malheureux. »

Dans *la Mort de César*, ce héros et Brutus son fils se font l'un à l'autre de très vives instances :

CÉSAR.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils: je prévoi
Que ta triste vertu perdra l'état et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton pere qui t'aime et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;

Prends d'autres sentiments, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien! Tu détournes les yeux!

BRUTUS.

Je ne me connois plus. Tonnez sur moi, grands dieux!
César......

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus! ton ame est amollie!
Ah! mon fils....

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?

*(Il se jette à genoux.)*

Que le salut de Rome, et que le tien te touche!
Ton génie alarmé te parle par ma bouche;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.
César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même,
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfere au monde et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

Les instances que fait Electre à Oreste son frere, déguisé sous le nom de Tydée, sont extrêmement touchantes. Le faux Tydée lui dit:

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, seigneur, qu'avec Oreste

Palamede avoit vu cet empire funeste?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit:
Mon frere est-il le seul que le destin poursuit?
Vous-même, sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée,
Le tombeau de mon pere encor mouillé de pleurs.
Qui les auroit versés? qui l'eût couvert de fleurs?
Qui l'eût orné d'un fer? quel autre que mon frere
L'eût osé consacrer aux mânes de mon pere?
Mais quoi! vous vous troublez! Ah! mon frere est ici.
Hélas! qui mieux que vous en doit être éclairci?
Ne me le cachez point, Oreste vit encore..
Pourquoi me fuir? pourquoi vouloir que je l'ignore?
J'aime Oreste, seigneur: un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse:
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémiroit de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas! depuis vingt ans que j'ai perdu mon pere,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misere?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier sembloit donner des loix,
Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille?
Quel crime contre Electre arme enfin sa famille?
Une mere en fureur la hait et la poursuit;
Ou son frere n'est plus, ou le cruel la fuit.

Ah! donnez-moi la mort, ou me rendez Oreste,
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Hé bien! il vit encore, il est même en ces lieux:
Gardez-vous cependant.....

ÉLECTRE

Qu'il paroisse à mes yeux!
Oreste, se peut-il qu'Electre te revoie!
Montrez-le moi, dussé-je en expirer de joie.

Tout-à-coup elle ouvre les yeux : l'amitié, la nature, tout lui apprend que le témoin de sa tendresse en est aussi l'objet, et que Tydée est Oreste lui-même.

Mais, hélas! n'est-ce point lui-même que je voi?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frere et mon roi.
Aux transports qu'en mon cœur sa présence a fait naître,
Eh! comment si long-temps l'ai-je pu méconnoître!
Je te revois enfin, cher objet de mes vœux!
Moments tant souhaités! ô jour trois-fois heureux!
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes!
Ah! seigneur, que ces pleurs pour Electre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards, pour elle ont de douceur!
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frere!

Oreste ne peut résister à des transports si doux et si pressants, il laisse échapper son secret, il s'écrie:

Ah! ma sœur,
Mon amitié trahit un important mystere:
Mais hélas! que ne peut Electre sur son frere!

La beauté de ce morceau nous a engagés à le rapporter ici tout entier, quoiqu'il n'appartienne pas tout entier à l'obsécration; mais cette figure y domine, c'est elle qui anime les transports d'Electre et qui attendrit Oreste. Il sera aisé de reconnoître cette figure par-tout où elle se trouve, sans que nous prenions la peine superflue de marquer où elle commence et où elle finit. Nous avons déja dit que cette scene, prise dans une certaine généralité, appartenoit aussi à la gradation. (Voyez l'article de la gradation.)

Quelle vivacité de sentiments dans ces instances de Rhadamiste à Zénobie!

Quoi! loin de m'accabler, grands dieux, c'est Zénobie
Qui craint de me haïr, et qui s'en justifie!
Ah! punis-moi plutôt: ta funeste bonté
Même en me pardonnant tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore!
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(*Il se jette à genoux.*)

Faut-il, pour t'en presser, embrasser tes genoux?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périsse.
Laisser le crime en paix, c'est s'en rendre complice.
Frappe; mais souviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur;
Que si le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance;
Que, malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

On pourroit trouver seulement que ces instances prises à la lettre ne sont point sinceres, mais elles peignent le délire de la passion.

ŒNONE *à Phedre.*

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos foibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

CHIMENE *à Rodrigue.*

Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche.
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me livre à l'objet de mon aversion.
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si jamais l'amour échauffa tes esprits,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimene est le prix.

Les instances de Pauline à Félix en faveur de Polyeucte sont du même ton; et le modele de toutes ces obsécrations se trouve dans le quatrieme livre de l'Enéide, lorsque Didon implore l'amour et la pitié d'Enée pour l'engager à rester.

---

## *De l'optation.*

L'OPTATION est une figure qui exprime le desir.

*Exemples.*

» Qui me donnera les ailes de la colom-

» be pour m'élever vers le lieu de mon re-
» pos ! » *Psaume* 54.

Fléchier, oraison funebre de M. de Lamoignon :

» Que ne puis-je vous le représenter tel
» qu'il étoit, lorsqu'après un long et pénible
» travail, loin du bruit de la ville et du tu-
» multe des affaires, il alloit se décharger
» du poids de sa dignité, et jouir d'un no-
» ble repos dans sa retraite de Baville ! »

ATALIDE *parlant de Bajazet et de Roxane.*

Qu'il l'appaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime ;
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissants,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !

Rousséau, ode à Duché :

Oh ! que ne puis-je, sur les ailes
Dont Dédale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

M. Gresset dans la Chartreuse :

Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour !
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour.

Monime, s'entretenant avec sa confidente de la crainte qu'elle a d'avoir exposé Xipha-

rès à la fureur de Mithridate en déclarant à ce roi jaloux ses sentiments pour ce prince, témoigne ainsi la vivacité de sa tendresse et l'impatience de ses desirs :

Ma Phœdime, eh ! qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi ! je puis respirer pour la premiere fois !
Quoi ! cher prince, avec toi je me verrois unie !
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrois ton devoir, je verrois ma vertu,
Approuver un amour si long-temps combattu !
Je pourrois tous les jours t'assurer que je t'aime !
Que ne viens-tu ?

---

*De la figure appellée parallele.*

Cette figure a quelque rapport avec la similitude, un des lieux oratoires dont il est parlé au premier livre. Elle en differe en ce que dans les paralleles la comparaison regne bien plus long-temps que dans la similitude, et se soutient sur beaucoup plus de membres. Ce sont deux objets que l'on pese dans une juste balance, dont on apprécie la valeur relative, dont on examine tous les rapports et toutes les contrariétés.

*Exemples.*

Fléchier, oraison funebre de M. de Turenne :

» Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir

» forcé des villes il voyoit son illustre ne-
» veu, plus éclatant par ses vertus que par
» sa pourpre, ouvrir et réconcilier des égli-
» ses ! Sous les ordres d'un roi aussi pieux
» que puissant, l'un faisoit prospérer les
» armes, l'autre étendoit la religion; l'un
» abattoit des remparts, l'autre redressoit
» des autels; l'un ravageoit les terres des
» Philistins, l'autre portoit l'arche autour
» des pavillons d'Israël. Puis unissant en-
» semble leurs vœux comme leurs cœurs
» étoient unis, le neveu avoit part aux ser-
» vices que l'oncle rendoit à l'état, et l'oncle
» avoit part à ceux que le neveu rendoit à
» l'église. »

Parallele de Charles XII, roi de Suede, et du czar Pierre Alexiowitz :

» Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que
» se donna cette bataille décisive de Pul-
» tava entre les deux plus célebres monar-
» ques qui fussent alors dans le monde :
» Charles XII, illustre par neuf années de
» victoires; Pierre Alexiowitz par neuf années
» de peines prises pour former des troupes
» égales aux troupes suédoises : l'un glorieux
» d'avoir donné des états, l'autre d'avoir ci-
» vilisé les siens : Charles aimant les dan-
» gers, et ne combattant que pour la gloire;
» Alexiowitz ne fuyant point les périls, et
» ne faisant la guerre que pour ses intérêts :
» le monarque suédois libéral par grandeur
» d'ame ; le moscovite ne donnant jamais
» que par quelque vue : celui-là d'une sobriété

» et d'une continence sans exemple, d'un » naturel magnanime, et qui n'avoit été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avoit le titre d'invincible qu'un moment pouvoit lui ôter; les nations avoient déja donné à Pierre Alexiowitz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvoit lui faire perdre parcequ'il ne le devoit pas à des victoires. »

Comparaison du vicomte de Turenne avec le chevalier d'Aumale:

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux:
Turenne est plus adroit et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colere,
Il songe à fatiguer son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur:
Turenne qui l'observe apperçoit sa foiblesse,
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse,
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang;
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent.
Ces funebres accents dans les airs s'entendirent:
» De la ligue à jamais le trône est renversé;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre regne est passé. »

Du cardinal de Richelieu avec le cardinal Mazarin:

Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,

Enfants de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique:
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami:
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage:
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés:
Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.

D'un chien avec l'Amour:

Savez-vous avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystere et vous y faire jour,
Examinez Marquès, son humeur, sa figure.
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? Il ressemble à l'Amour.

A l'Amour! direz-vous: la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Un chien avec l'Amour! Eh bien! il faut tâcher
D'en faire un parallele exact et sans reproche.

Marquès sur vos genoux a mille privautés;
Entre vos bras il se loge à toute heure:
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres beautés.

On voit Marquès se mettre aisément en colere,
Et s'appaiser fort aisément.
Connoissez-vous l'Amour? Voilà son caractere:
Il se fâche, il s'appaise, en un même moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement ;
Et le pauvre Marquès, qui fait toujours diete,
Subsiste je ne sais comment.

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance ;
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant ;
Et s'il ne vivoit d'espérance,
Je crois qu'il mourroit en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse ;
En folâtrant, ce petit chien vous mord :
On joue avec l'Amour ; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de naître ;
Et de peur qu'il ne croisse, on y prend mille soins :
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marquès parcequ'il est petit ;
S'il devenoit trop grand, il n'auroit rien d'aimable ;
Un petit Amour divertit ;
S'il devient trop grand, il accable.

---

## *De la prétermission.*

La prétermission est une figure par laquelle l'orateur feint de passer sous silence, ou au moins de ne toucher que légèrement et en

passant, des faits ou des circonstances sur lesquelles néanmoins il insiste fortement; c'est en cela que consiste l'art de cette figure, dont voici des exemples.

Fléchier, oraison funebre de M. de Turenne :

» N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre
» ici une scene tragique, que je représente
» ce grand homme étendu sur ses propres
» trophées, que je découvre ce corps pâle et
» sanglant auprès duquel fume encore la
» foudre qui l'a frappé, que je fasse crier
» son sang comme celui d'Abel, et que j'ex-
» pose à vos yeux les tristes images de la re-
» ligion et de la patrie éplorées. »

Oraison funebre de madame d'Aiguillon:

» Je pourrois vous la représenter dans ces
» tristes demeures où se retirent la misere et
» la pauvreté, où se présentent tant d'images
» de morts et de maladies différentes, re-
» cueillant les soupirs des uns, animant les
» autres à la patience, laissant à tous des
» fruits abondants de sa piété. Je pourrois ici
» la décrire dans ces lieux sombres et retirés
» où la honte tient tant de langueurs et de
» nécessités cachées, versant à propos des
» bénédictions secretes sur des familles dés-
» espérées, qu'une sainte curiosité lui faisoit
» découvrir pour les soulager. Je pourrois
» vous marquer ce zele avec lequel elle ani-
» moit les ames les plus tiedes à secourir le
» prochain dans le temps des calamités pu-

» bliques, et rallumoit la charité en un siecle
» où elle est non seulement refroidie, mais
» presque éteinte. Ce seroit là le sujet du
» panégyrique d'un autre, c'est la moindre
» partie du sien. »

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne vous ferai point de reproches frivoles;
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles.
Mes soins vous sont connus; en un mot, vous vivez;
Et je ne vous dirois que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits
Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.

ALZIRE *à Zamore.*

Je pourrois t'alléguer, pour affoiblir mon crime,
De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas;
Que, des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée;
Que je t'aimai toujours; que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi lorsque l'amour m'accuse.

Henriade, chant 2 :

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son pere,
Le frere avec la sœur, la fille avec la mere,

Les époux expirants sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.

---

## *De la prosopopée.*

La prosopopée est une figure noble, véhémente et hardie. C'est elle qui donne une ame et des sentiments aux êtres insensibles, qui rappelle les morts du tombeau pour toucher ou instruire les vivants, qui anime toute la nature d'une éloquence imposante et sublime, qui rend présents les objets absents ou éloignés, qui rend sensible la communication de l'homme avec les esprits, avec la Divinité même.

Fléchier, oraison funebre de madame la duchesse de Montausier:

» Plût à Dieu que cette illustre morte pût » encore vous exhorter elle-même! Elle vous » diroit: Ne pleurez pas sur moi. Dieu m'a » retirée, par sa grace, des miseres d'une » vie mortelle. Pleurez sur vous qui vivez » encore dans un siecle où l'on voit, où l'on » souffre, et où l'on fait tous les jours beau» coup de mal. Apprenez en moi la fragili» té des grandeurs humaines. Qu'on vous » couronne de fleurs, qu'on vous compose » des guirlandes; ces fleurs ne seront bonnes » qu'à sécher sur votre tombeau. Que votre » nom soit écrit dans tous les ouvrages que » la vanité de l'esprit veut rendre immortels:

que

» que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans » le livre de vie ! Que les rois de la terre » vous honorent ; il vous importe seulement » que Dieu vous reçoive dans ses tabernacles éternels. Que toutes les langues des » hommes vous louent ; malheur à vous si » vous ne louez Dieu dans le ciel avec ses » anges ! Ne perdez pas ces moments de vie » qui peuvent vous valoir une éternité bien- » heureuse. »

Saint Cyprien, dans son sermon sur l'aumône :

» Représentez-vous le démon au milieu » de tous ses sectateurs, qui a l'audace de » dire à Jésus-Christ d'un air triomphant : » Je n'ai rien souffert pour tous ceux qui se » sont donnés à moi, je n'ai point été flagellé » pour eux, je n'ai point reçu de soufflets, » je n'ai point été couronné d'épines, je n'ai » point été crucifié, je n'ai point versé mon » sang pour eux, je ne leur ai point promis » de récompense éternelle ; et cependant ils » m'ont suivi, ils m'ont adoré. Vous êtes » mort pour eux, Seigneur, et qu'ont-ils » fait pour vous ? Vous ont-ils revêtu et » nourri quand vous avez été nu et que » vous avez eu faim dans la personne de vos » pauvres ? Le nombre de ceux qui vous ont » obéi approche-t-il de celui de mes servi- » teurs, ou plutôt de mes esclaves volon- » taires ? Que répondrons-nous à cela, mes » chers freres ? »

L'éloge funebre des officiers morts dans la guerre de 1741 nous offre un exemple admirable de prosopopée.

» O peuples heureux, donnez au moins » à des compatriotes qui ont expiré victimes » de cette gloire, ou qui survivent encore à » une partie d'eux-mêmes, les récompenses » que leurs cendres ou leurs blessures vous » demandent! Si vous les refusiez, les arbres, » les campagnes de la Flandre prendroient » la parole pour vous dire: C'est ici que ce » modeste et intrépide Luttaux, chargé d'an- » nées et de services, déja blessé de deux » coups, affoibli et perdant son sang, s'écria, » *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il* » *faut en rendre les restes utiles;* et, rame- » nant au combat des troupes dispersées, » reçut le coup mortel qui le mit enfin au » tombeau. C'est là que le colonel des gardes » françoises, en allant le premier reconnoître » les ennemis, fut frappé le premier dans » cette journée meurtriere, et périt en faisant » des souhaits pour le monarque et pour » l'état. Plus loin est mort le neveu de ce » célebre archevêque de Cambrai, l'héritier » des vertus de cet homme unique qui rendit » la vertu si aimable. »

Dans l'oraison funebre de la reine d'Angleterre, l'éloquent Bossuet, après avoir honoré d'un juste éloge la mémoire du grand et malheureux roi Charles I, adresse cette tendre et consolante apostrophe au cœur de la reine son épouse:

» Grande reine, je satisfais à vos plus
» tendres desirs quand je célebre ce monar-
» que; et ce cœur, qui n'a jamais vécu que
» pour lui, se réveille tout poudre qu'il est,
» et devient sensible, même sous ce drap
» mortuaire, au nom d'un époux si cher. »

Ce mouvement si pathétique, placé dans un endroit si intéressant, dut arracher à tout l'auditoire des larmes de douleur et de plaisir.

Le fils de Brutus, prêt à sacrifier sa patrie à sa maîtresse, flotte dans l'agitation cruelle de ses remords et de ses desirs:

Je le sais... Mais... du ciel, qui tonne sur ma tête,
J'entends la voix qui crie: Arrête, ingrat, arrête!
Tu trahis ton pays... Non, Rome! non, Brutus!
Dieux qui me secourez, je suis encor Titus!

Ce morceau peut aussi se rapporter à l'interruption, car les passions accumulent les figures; celui de Bossuet est mêlé d'apostrophe aussi-bien que l'exemple précédent, et celui de Fléchier commence par une optation.

OEdipe, ayant connu toute l'horreur de sa destinée, se livre à son désespoir:

Je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi,
L'enfer s'ouvre.... O Laïus! ô mon pere! est-ce toi?
Je vois, je reconnois la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.

Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres:
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.

On sent que l'usage ordinaire de cette figure est réservé aux tragédies, aux sermons, aux oraisons funebres, en un mot aux grands ouvrages où l'éloquence peut déployer tout ce qu'elle a de mouvements touchants, pathétiques et terribles.

On en trouve pourtant aussi des exemples dans la comédie; car, grace au contraste universel de la nature, et au mélange de grandeur et de foiblesse qui se trouve dans l'homme, les genres les plus sublimes n'ont point de mouvement imposant et majestueux qui ne puisse être parodié par le genre comique. Ainsi, dans le Joueur, Nérine dit à Angélique :

S'il venoit à l'instant
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connoissez; que d'un ton pathétique
Il vous dît à vos pieds: » Non, charmante Angélique,
» Je ne veux opposer à tout votre courroux
» Qu'un seul mot: Je vous aime, et je n'aime que vous.
» Votre ame en ma faveur n'est-elle point émue?
» Vous ne me dites rien! vous détournez la vue!
» Vous voulez donc ma mort? il faut vous contenter. »

## *De la réticence.*

LA réticence est une figure mystérieuse qui, par un silence affecté, en dit plus que les discours les plus énergiques. C'est ainsi qu'Aricie, par une réticence adroite, embarrasse Thésée qui s'étoit laissé prévenir contre Hippolyte par les calomnies d'OEnone :

Prenez garde, seigneur : vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains ;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un... Votre fils, seigneur, me défend de poursuivre.
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligerois trop si j'osois achever.
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

ATHALIE *à Joad.*

Te voilà, séducteur,
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances !
En l'appui de ton Dieu tu t'étois reposé :
De ton espoir frivole es-tu désabusé ?
Il laisse en mon pouvoir et son temple et ta vie.
Je devrois, sur l'autel où ta main sacrifie,
Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

AGRIPPINE *à Néron.*

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.

Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appellai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Séneque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimoit leurs vertus.

Cette derniere formule de réticence a été adoptée par M. de Voltaire, et appliquée avec goût au jeune duc de Biron dans le poëme de la Henriade:

Biron, dont le nom seul répandoit les alarmes;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... Mais alors il étoit vertueux.

Dans le même poëme, Henri III, expirant sous les coups du fanatique Clément, avertit par une réticence prophétique Henri IV, son successeur, du malheur qui devoit lui arriver un jour:

Vous connoissez la ligue, et vous voyez ses coups.
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel, épargnez une vertu si rare!

Dans le panégyrique de saint Thomas de Cantorbery:

» Il n'en fallut pas davantage à des cour-
» tisans lâches et mercenaires : ils roulent
» dans leur esprit le dessein de répandre le
» sang du juste; ils songent aux récompenses
» qu'ils esperent, et non pas au crime qu'ils
» font. Thomas est l'oint du Seigneur, mais
» il est l'ennemi du prince. Il est innocent,
» il est vrai; mais le roi veut qu'il soit cou-

» pable. Ils partent de la cour, ils passent la » mer, ils arrivent, ils entrent dans l'église » où le saint célébroit l'office, et s'avançant » vers lui la fureur dans le cœur, le feu dans » les yeux, le fer à la main, sans respect des » autels, ni du sanctuaire de Jésus-Christ, ni » de ses ministres... Vous entendez presque » le reste, messieurs, et je voudrois pouvoir » me dispenser de vous rapporter un si pi- » toyable spectacle. »

On sent qu'il y a un rapport assez marqué entre la réticence et l'interruption.

---

## *De la subjection.*

La subjection est une figure par laquelle l'orateur s'interroge et répond lui-même à ses propres questions. Cette figure sert à prévenir et à réfuter les objections qui peuvent être proposées par un adversaire.

### *Exemples.*

Dans l'oraison funebre du premier président de Lamoignon :

» Quelles pensez-vous que furent les voies » qui conduisirent cet illustre magistrat à » des fins si nobles? La faveur? il n'avoit » d'autre relation à la cour que celle que lui » donnoient ou ses affaires ou ses devoirs. » Le hasard? on fut long-temps à délibérer; » et, dans une affaire aussi délicate, on crut

» qu'il falloit tout donner au conseil, et ne » rien laisser à la fortune. La cabale? il étoit » du nombre de ceux qui n'avoient suivi que » le parti de leur devoir. »

Rousseau, épigramme XXVII :

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux? Tibere eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.

Il y a une autre espece de subjection fort usitée dans les dialogues, et fort familiere sur-tout aux auteurs dramatiques : c'est lorsque les interlocuteurs s'attaquent, se défendent, avec la même vivacité, et n'emploient dans leurs attaques et dans leurs reparties qu'un nombre de paroles à peu près égal.

*Exemples.*

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations!

POLYEUCTE.

Célestes vérités!

PAULINE.

Etrange aveuglement!

POLYEUCTE.

Eternelles clartés!

PAULINE.

Tu préferes la mort à l'amour de Pauline?

POLYEUCTE.

Vous préférez la vie à la bonté divine?

PAULINE.

Va, cruel, va mourir: tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

BRITANNICUS *à Néron.*

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnements, le rapt et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins: imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devoit bénir le bonheur de son regne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

BRITANNICUS.

Je connois mal Junie, ou de tels sentiments
Ne mériteront pas ses applaudissements.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la, c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours, etc.

PHARNACE, *parlant de Xipharès à Monime.*

Il sait vos sentiments. Me trompois-je, madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre ame,
Ce pere, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés;
Mais je m'y soumettrois sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, seigneur, je croyois les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien, et moi je fais ce que je doi.
Votre exemple n'est pas une regle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connois personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici vous y pourriez rencontrer votre perte.

Voici un exemple qui peint la vertu dans tout son éclat.

VARUS, MARIAMNE.

VARUS.

Craignez encore Hérode armé du désespoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, et je sais mon devoir.

VARUS.

Quoi ! faudra-t-il toujours que Varus vous offense?
Je vais donc malgré vous servir votre vengeance.
Je cours à ce tyran qu'en vain vous respectez,
Je revole au combat, et mon bras . . .

MARIAMNE.

Arrêtez :
Je déteste un triomphe à mes yeux si coupable;
Seigneur, le sang d'Hérode est pour moi respectable.
C'est lui de qui les droits . . . . .

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus saints . . . .

VARUS.

Tous vos nœuds sont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous sépare.
N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare,
Sauvez tant de vertus....

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les siens me sont sacrés.

VARUS.

Il a souillé sa main du sang de votre pere.

MARIAMNE.

Je sais ce qu'il a fait et ce que je dois faire.
De sa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

L'exemple suivant exprime le désespoir d'OEdipe lorsqu'il reconnoît qu'il a tué Laïus, sans savoir encore que Laïus étoit son pere.

ŒDIPE *à Jocaste.*

Prenez ce fer, instrument de ma rage:
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage,
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur;
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse.
Ecoutez ma priere.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien.
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misere!

ŒDIPE.

O trop funeste hymen! O feux jadis si doux!

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints, vous êtes mon époux.

---

*De la sustentation.*

La sustentation est une figure par laquelle l'orateur tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, et prolonge avec art l'incertitude où il les laisse sur ce qu'il va dire.

Cette figure est fort propre à réveiller l'attention et à soutenir l'intérêt. Il y en a de deux sortes: l'une, sincere dans ses paroles, tient fidèlement ce qu'elle promet, et sur-

passe même souvent l'attente qu'elle a fait naître ; l'autre, badine et enjouée, se joue de l'attention de ses auditeurs, les trompe, et leur donne une plaisanterie au lieu d'un trait important qu'elle avoit fait attendre. Voici des exemples de la premiere.

PHEDRE *à OEnone.*

Tu le veux : leve-toi.

ŒNONE.

Parlez ; je vous écoute.

PHEDRE.

Ciel ! que vais-je lui dire ? et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHEDRE.

O haine de Vénus ! ô fatale colere !
Dans quels égarements l'amour jetta ma mere !

ŒNONE.

Oublions-les, madame, et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHEDRE.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, madame ? et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHEDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la derniere, et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHEDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui?

PHEDRE.

Tu vas ouir le comble des horreurs:
J'aime.... A ce nom fatal je tremble.... je frissonne....
J'aime....

ŒNONE.

Qui?

PHEDRE.

Tu connois ce fils de l'Amazone,
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé?

ŒNONE.

Hippolyte? Grands dieux!

PHEDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Dans cette scene terrible où le mystere de la naissance d'OEdipe se développe, Phorbas, apprenant qu'OEdipe est celui dont il avoit sauvé l'enfance, le fils de Laïus et de Jocaste, le meurtrier de son pere et le mari de sa mere, veut du moins épargner à ce malheureux prince l'affreuse connoissance de tant d'horreurs. Il lui dit:

Seigneur, permettez-moi de fuir votre présence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des dieux, ne me déguise rien.

PHORBAS.

Partez, seigneur, fuyez vos enfants et la reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi seulement, la réticence est vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort destiné,

*en montrant Icare.*

Le mis-tu dans ses bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fut-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel étoit son pays?

PHORBAS.

Thebe étoit sa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étois point son pere?

PHORBAS.

Hélas! il étoit né
D'un sang plus glorieux et plus infortuné!

ŒDIPE.

Quel étoit-il enfin?

PHORBAS *se jette aux genoux du roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

ŒDIPE.

Acheve, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste étoit sa mere.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins!

PHORBAS.

Qu'ayons-nous fait tous deux!

ŒDIPE.

Je n'attendois pas moins.

Zénobie, après bien des combats, se découvre enfin à Arsame :

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi?
En ai je à craindre encor quelque autre que le roi?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystere,
N'en est-ce pas assez, seigneur, que votre pere?
Fuyez, prince, fuyez ; rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidele ami trahiroit-il ma flamme?
Dieux! quel trouble s'éleve en mon cœur alarmé!
Quoi! toujours des rivaux, et n'être point aimé!
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie :
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie.
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi.
Quel est donc ce rival? dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore?
Me refuseroit-on un secours que j'implore?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi?
Ah! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi ;
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance.
Quoi! vous ne romprez point ce barbare silence!
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour?
Dieux! est-on sans pitié pour être sans amour?

ZÉNOBIE.

Eh bien! seigneur, eh bien! il faut vous satisfaire :
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire.
Ce seroit mal répondre à vos soins généreux

Que d'abuser encor votre amour malheureux:
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste ciel!

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui.

ARSAME.

Ah! dans mon désespoir, fût-ce César lui-même....

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême.
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié:
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux,
Rhadamiste, en un mot.

ARSAME.

Mon frere!

ZENOBIE.

Et mon époux.

Les exemples suivants se rapportent à la seconde espece de sustentation.

Madame Deshoulieres à madame Dussé, fille de M. de Vauban:

Quelqu'un qui n'est pas votre époux,
Et pour qui cependant (soit dit sans vous déplaire)
Vous sentez quelque chose et de vif et de doux,
Me disoit l'autre jour de prendre un ton sévere
Pour .... Mais dans vos beaux yeux je vois de la colere.

. . . . . . . . . . . . . . Appaisez-vous :
Ce quelqu'un n'est, Iris, que votre illustre pere.

CHANSON.

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
J'avouerai désormais, grands dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable.

J'ai vu sans mourir de douleur,
J'ai vu..... (siecles futurs, vous ne pourrez le croire!)
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur :
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.

La lettre par laquelle madame de Sévigné apprend à M. et madame de Coulanges le prochain mariage de mademoiselle avec M. le duc de Lauzun, et dans laquelle elle épuise agréablement toutes les épithetes pour qualifier cette grande nouvelle, tient de la sustentation sérieuse par la singularité et l'importance de l'événement qu'elle annonce, et de la sustentation badine par l'enjouement que madame de Sévigné a su y répandre.

---

## SECTION II. *Des figures de mots.*

Les figures de mots donnent aux pensées des tours vifs et brillants qui en relevent beaucoup l'éclat.

Il y a deux sortes de figures de mots : les unes consistent dans un certain emploi de mots qui conservent leur signification propre

et naturelle ; on en traitera dans la section suivante : les autres consistent dans des mots transportés de leur propre signification à une signification étrangere, comme lorsqu'on dit, *un courage bouillant*, *un cœur enflammé de colere*, *une riante verdure*, *etc*. et ce sont celles-là que l'on appelle *tropes*.

Dans presque toutes les langues, il y a une infinité de choses et de modifications de choses qui manquent de termes propres ; d'autres en ont, mais ils ne sont point assez énergiques. Cette disette de mots a obligé de recourir à des tours étrangers ; et de-là est venue l'origine des tropes, dont l'usage ayant été justifié par l'éclat, la grace et la force qu'ils répandoient sur les discours, on s'en est servi dans la suite autant et plus pour le simple ornement que pour la nécessité. Tel est le sort de la plupart des inventions humaines : c'est d'abord la nécessité, ou du moins l'utilité, qui les introduit ; peu à peu on s'accoutume à en faire usage pour la commodité, pour l'agrément et pour le plaisir.

En général les mots s'emploient, ou dans le sens propre, ou dans le sens figuré. Le sens propre des mots, c'est leur premiere signification : un mot est pris dans le sens propre lorsqu'il signifie la chose pour laquelle il a été institué ; par exemple, *le feu brûle*, *la lumiere nous éclaire*, lorsqu'il est véritablement question du feu matériel et de la chaleur et de la lumiere qu'il produit. Mais

si ces mêmes mots passent de leur signification premiere et propre à une signification étrangere, ils sont employés dans le sens figuré; par exemple, si l'on disoit des passions, source de tant de bien et de tant de mal, *c'est un feu qui brûle et dont la lumiere nous éclaire*. Or ce passage de la signification propre à une signification étrangere est ce qu'on appelle *trope*. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prenne en quelque sens figuré. Le rapport qui se trouve entre de certaines idées est la source des divers sens figurés qu'on donne aux mots. Le nom propre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'esprit que le nom de l'idée principale; souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent; de-là enfin tous les tropes. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même, comme nous l'avons dit, plus vive et plus agréable, parcequ'elle parle aux sens, parcequ'elle fait tableau. Les tropes en général enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot, richesse qui vaut beaucoup mieux qu'une stérile abondance de mots qui signifieroient exactement

la même chose avec les mêmes circonstances. De pareils synonymes, s'il y en a dans aucune langue, ce qui n'est pas trop décidé, n'auroient d'autre avantage que celui de faire éviter la répétition d'un même mot; au lieu que les tropes multiplient réellement le même mot, en lui donnant deux ou plusieurs significations absolument différentes, en l'unissant avec d'autres mots auxquels souvent il ne peut se joindre dans le sens propre, en l'employant par extension et par ressemblance pour suppléer aux termes qui manquent dans la langue. Les tropes donnent plus d'énergie à l'expression, plus d'éclat et de noblesse au discours; ils déguisent les idées dures, désagréables, tristes, ou contraires à la modestie. Les tropes qui ne produisent point ces effets sont défectueux: ils doivent s'offrir naturellement; il faut qu'ils sortent du sujet, que les idées accessoires les fassent naître, ou que les bienséances les inspirent. Nous ne pouvons trop recommander ici la lecture de l'excellent traité des tropes de M. du Marsais.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manieres différentes de donner à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot: mais nous ne nous engagerons point dans l'examen de cette multitude infinie de tropes; nous nous arrêterons aux principaux et aux plus connus, tels que la métaphore et l'allégorie, l'hyperbole, l'ironie.

## *De la métaphore.*

La métaphore est un trope par lequel on tire un mot de sa signification propre et naturelle pour exprimer une chose approchante de celle qu'il signifie.

La métaphore, dit Quintilien, doit trouver vacante la place dont elle se saisit, ou, si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

*Exemples.*

» Vous êtes le champ que Dieu cultive; » et l'édifice que Dieu bâtit». *S. Paul, 1 ép. aux Corinthiens.*

PHEDRE *à OEnone.*

. . . Hippolyte aime, et je n'en puis douter.
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnoît un vainqueur.

ZÉNOBIE.

Arsame, conduisant la terreur sur ses pas,
Vint la foudre à la main désoler nos climats.

Voici une tirade de vers de Rousseau; dans son épître à M. le Baron de Breteuil, où l'on voit briller à tout moment quelque nouvelle métaphore :

Comme eux alors apprenti philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurois bien pu du bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,

Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids dixains rédigés en chapitres;
Puis grain à grain tous mes vers enfilés,
Bien arrondis et bien intitulés,
Faire servir votre nom d'épisode;
Et vous offrir sous le pompeux nom d'ode,
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue,
Et ne sait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui, traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins quelle ne nous endort.

JOAD *à Josabet.*

Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qu'il se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau,
Et de *David éteint rallumé le flambeau.*

Il seroit inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle est d'un usage universel; on peut dire que c'est le trope par excellence.

La métaphore, comme toute autre figure, doit être naturelle; elle est vicieuse si elle est tirée de trop loin, si sa signification propre ne se présente d'abord à l'esprit. Elle doit aussi avoir une certaine noblesse, et n'être

n'être jamais tirée d'aucun objet bas ou dégoûtant. Il faut encore qu'elle soit soutenue, qu'elle remplisse une idée, qu'elle ne saute pas brusquement d'une image à une autre, comme dans ce vers,

Prends la foudre, Louis, et va comme un lion.

M. Rollin, dans son traité des études, à l'article des figures, et le P. Bouhours, dans le livre de la maniere de bien penser, ont dit tous deux de très bonnes choses sur les métaphores. On peut les consulter.

Le P. Bouhours montre par un exemple sensible en quoi consiste la métaphore, et en quoi elle differe de la comparaison.

» Quand Homere dit qu'Achille va comme » un lion, c'est une comparaison; mais » quand il dit du même héros, *ce lion s'élançoit*, c'est une métaphore. Dans la » comparaison le héros ressemble au lion, » dans la métaphore le héros est un lion. »

---

## *De l'allégorie.*

L'ALLÉGORIE n'est que la métaphore soutenue et continuée. La métaphore ne porte que sur un mot et ne présente qu'une image; l'allégorie étend, développe la métaphore, et accumule les images relatives au même objet et dépendantes de la même métaphore. C'est proprement la métaphore oratoire et

poétique : car la métaphore simple appartient à la conversation la plus familiere ; elle est par-tout dans la langue ; elle est à l'usage de l'ignorant et de l'homme du peuple qui l'emploient sans la connoître, comme du plus habile rhéteur et de l'orateur le plus éloquent qui ont le plus réfléchi sur sa nature : mais l'allégorie demande de l'art et un enchaînement heureux d'idées et d'images assorties.

*Exemples.*

M. Mascaron :

» C'est alors que les impies Salmonées » osent imiter le tonnerre de Dieu, et ré» pondre par les foudres de la terre aux fou» dres du ciel. »

M. Fléchier :

» Jamais il ne s'éleva sur son front serein » aucun de ces nuages que forment le dé» goût et la défiance. »

Dans un autre endroit :

» Ses vertus le firent connoître au public, » et produisirent cette premiere fleur de ré» putation qui répand une odeur plus agréa» ble que les parfums sur tout le reste d'une » belle vie. »

La Fontaine, dans son élégie sur la disgrace de M. Fouquet, exprime par une allégorie bien noble la dangereuse confiance que la faveur inspire :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses desirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.

CÉSAR *à Brutus, en parlant de Rome.*

Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé:
Il penche vers sa chûte, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

M. de Marmontel a peint, par une allégorie éloquente, les avantages que son génie a tirés du commerce utile de MM. de Voltaire et de Vauvenargues:

Tendre arbrisseau planté sur la rive féconde
Où ces fleuves méloient les trésors de leur onde,
Mon esprit, pénétré de leurs sucs nourrissants,
Sentoit développer ses rejettons naissants.

Dans la tragédie de Brutus, Arons dit en parlant des nouveaux républicains de Rome:

Ces lions, que leur maître avoit rendus plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la sémence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde.

Cette figure est fort agréable quand elle est bien placée, bien soutenue, et qu'elle n'est pas trop obscure; car pour lors c'est plutôt une enigme qu'une figure.

### *De l'hyperbole.*

L'hyperbole est une figure menteuse qui abuse de la crédulité des auditeurs en leur exagérant les choses avec excès, soit en bien, soit en mal, soit en augmentant, soit en diminuant.

Comme cette figure est extrêmement hardie, elle a souvent besoin de quelque lénitif qui modifie ce qu'elle a d'incroyable et d'excessif. Ces lénitifs sont, par exemple, *Il semble que*, *Pour ainsi dire*, *S'il est permis de parler ainsi*, *etc.*

Le ton enjoué de Voiture, et les ménagements qu'il prend dans ses hyperboles, les font récevoir avec plaisir.

*Exemples.*

Dans sa lettre à M. le cardinal de la Valette :

» Au sortir de table, le bruit des violons
» fit monter tout le monde en haut, où l'on
» trouva une chambre si bien éclairée, qu'il
» sembloit que le jour, qui n'étoit plus sur
» la terre, s'y fût retiré tout entier. »

Plus bas ;

» Le bal continuoit avec beaucoup de
» plaisir, quand tout-à-coup un grand bruit
» que l'on entendit dehors obligea toutes les
» dames à mettre la tête à la fenêtre ; et l'on
» vit sortir d'un grand bois qui étoit à trois

» cents pas de la maison un tel nombre de » feux d'artifices, qu'il sembloit que toutes » les feuilles et tous les troncs d'arbres se con» vertissent en fusées, que toutes les étoiles » du ciel tombassent, et que la sphere du » feu voulût prendre la place de la moyenne » région de l'air. Ce sont, monseigneur, » trois hyperboles, lesquelles, appréciées et » réduites à la juste valeur des choses, valent » trois douzaines de fusées. »

Boileau, épître à M. de Lamoignon :

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler !
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.

Voici des exemples dans le genre burlesque, genre qu'il est bon de connoître afin de l'éviter.

1°. Sur le trophée que les ennemis érigerent après la défaite des François à Hoschstedt en 1704 :

Mogrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine pyramide d'Hoschstedt !
Ah ! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avoit fait dresser une pile,
Le pays ennemi seroit un jeu de quille.

2°. Sur le prix de mille écus proposé à ce-

lui qui célébreroit le mieux les victoires du grand Condé :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu ! mille écus,
Ce n'est pas un sou par victoire.

Cette figure, qui ne devroit jamais être employée sans des précautions infinies, n'est que trop prodiguée, soit dans l'éloge, soit dans la satyre. Au reste, il y a dans toutes les langues de petites hyperboles d'usage dont tout le monde connoît la juste valeur, et qu'il seroit ridicule de vouloir supprimer.

---

### *De l'ironie.*

L'IRONIE est une figure piquante, pleine de sel, souvent même de fiel, qui, sous des paroles équivoques, cache un sens opposé au sens naturel que ces paroles expriment. Il y a deux especes d'ironie : l'une, badine et enjouée, raille avec art, sans aigreur, souvent même d'une maniere flatteuse; l'autre, mordante et envenimée, assaisonne ses railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de la premiere.

Lettre de Voiture à M. le comte d'Avaux, plénipotentiaire du roi de France à Munster :

» A ce que je vois, vous autres plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster; il vous prend envie de

» rire une fois en six mois. Vous faites bien » de prendre le temps tandis que vous l'avez, » et de jouir des douceurs de la vie que la » fortune vous donne. Vous êtes là comme » rats en paille, dans des papiers jusqu'aux » oreilles, toujours lisant, écrivant, corri» geant, proposant, conférant, haranguant, » consultant, dix ou douze heures par jour, » dans de bonnes chaises à bras, bien à » votre aise, tandis que nous autres pauvres » diables sommes ici marchant, jouant, » causant, veillant, et tourmentant notre » misérable vie. »

Les exemples qui vont suivre sont dans le genre amer.

HERMIONE *à Pyrrhus.*

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solemnel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne!
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélene à la veuve d'Hector!
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse!
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grece!
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.

Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur;
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie.
Mais, seigneur, en un jour ce seroit trop de joie;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux pere d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée;
De votre propre main Polyxene égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous:
Que peut-on refuser à ces généreux coups?

On peut remarquer que le commencement de cette tirade ironique est imité de ce reproche d'Aristie à Pompée dans Sertorius:

Sur-tout ce privilege acquis aux grandes ames
De changer à leur gré de maris ou de femmes
Mérite qu'on l'étale aux bouts de l'univers
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

L'ironie amere est d'un assez grand usage chez les poëtes tragiques. Créon s'en sert à l'égard de Médée, dans la tragédie de Corneille qui porte ce nom.

AXIANE, *dans Alexandre, dit à Taxile:*

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde; on parle ici de toi.

Les reproches d'Agrippine à Néron contiennent une ironie cruelle :

J'ignore de quel crime on a pu me noircir ;
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.

Et ces crimes sont tous les bienfaits dont elle a comblé ce prince ingrat.

Bérénice accable Titus des traits de l'ironie, quand elle lui dit :

Retournez, retournez vers ce sénat auguste....
Eh bien ! avec plaisir l'avez-vous écouté ?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire ?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire ?
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours ?

Roxane emploie l'ironie avec Bajazet, lorsqu'indignée de ses refus elle lui dit :

Je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
. . . . . . . . . . . . . . .
Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez ?

Et avec Atalide, dans ces vers :

Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude :
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins,
Et je veux un moment y penser sans témoins.

Elle joint à l'ironie une équivoque cruelle dans ces vers à la même Atalide :

Je ne mérite pas un si grand sacrifice ;
Je me connois, madame, et je me fais justice.

Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.

Pharnace emploie l'ironie en accusant Xipharès :

Mais Xipharès, seigneur, ne vous a pas tout dit...
Et ce fils si fidele a dû vous faire entendre
Que des mêmes ardeurs, etc.

Eriphile, se croyant aimée d'Achille, repousse les reproches d'Iphigénie avec une ironie dont celle-ci sent vivement l'amertume.

Phedre exagere ironiquement son crime, pour l'affoiblir en effet, dans ces vers:

La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte!
Crois moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper.

Mathan embarrasse Josabet par une ironie très vive et très pressante, lorsqu'il dit:

Du sort de cet enfant on n'a donc nulle trace?...
Parlez, je vous écoute, et suis prêt de vous croire.
Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.

Mais l'ironie la plus hardie qui soit dans Racine est celle de Porus à Alexandre au sujet de la reconnoissance que celui-ci témoigne des services de Taxile :

Tu fais bien, et j'approuve tes soins:
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins.
C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire;
Il t'a donné sa sœur; il t'a vendu sa gloire;
Il t'a livré Porus: que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?

Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

Le troisieme chapitre de la Génese nous offre l'exemple d'une ironie terrible que Dieu lui-même emploie contre Adam après son péché.

## SECTION III. *Des figures de mots qui ne sont point tropes.*

CES figures sont proprement celles que l'on nomme *figures de mots ;* elles consistent dans des mots qui conservent leur signification propre et naturelle. De ce nombre sont l'allusion, la conjonction et la disjonction, la périphrase, la répétition.

### *De l'allusion.*

L'ALLUSION n'est qu'un certain jeu de mots et de pensées qui flattent agréablement et l'oreille et l'esprit.

*Exemples.*

Dans une chanson de M. Rousseau :

Par un baiser ravi sur les levres d'Iris
De ma fidele ardeur j'ai dérobé le prix.
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

M. de Fontenelle, qui avoit fait une scene entre Psyché et l'Amour, fait parler ainsi Psyché à sa maîtresse :

Ma chere sœur, nous ne nous devons rien;
En même cas nous sommes l'une et l'autre :
Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Dans le sonnet sur l'Avorton :

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur détruit par un crime à son tour!
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime!

. . . . . . . . . . .

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, te fit donner la mort.

Dans une épître de M. de Voltaire à M. le président Hénaut :

Il ne faut pas s'en faire accroire.
J'eus l'air de vouloir m'afficher
Aux murs du temple de mémoire;
Aux sots vous sûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Comme il entre presque toujours quelque affectation dans cette figure, on ne doit s'en servir que dans de légers badinages, et dans de petits ouvrages de galanterie, où il est permis à l'imagination de jouer sur les mots et sur les idées.

*De la conjonction et de la disjonction.*

Voici deux figures qui, par des moyens contraires, produisent le même effet, et donnent toutes deux une égale vivacité au discours : l'une, en liant toutes les parties par la particule conjonctive *et;* l'autre, en les produisant toutes détachées et séparées les unes des autres.

*Exemples de conjonction.*

Dans la tragédie d'Esther :

Quel carnage de toutes parts !<br>
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,<br>
Et la sœur et le frere,<br>
Et la fille et la mere,<br>
Le fils dans les bras de son pere !

Dans le poëme de la Henriade, S. Louis parle ainsi à Henri IV de feu M. le duc de Bourgogne :

Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;<br>
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !<br>
Oh ! combien les François vont répandre de larmes,<br>
Quand sous la même tombe ils verront réunis<br>
Et l'époux et la femme, et la mere et le fils !

Dans la Henriade, le fantôme qui apparoît au fanatique Clément sous la figure du duc de Guise, lui dit, après lui avoir rapporté l'histoire de Judith :

Voilà les saints exploits que tu dois imiter,<br>
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.

Mais tu rougis déja de l'avoir différée.....
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les François de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.

Dans le Lutrin:

Il terrasse lui seul et Guibert, et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.

*Exemples de disjonction.*

M. Mascaron, dans l'oraison funebre du vicomte de Turenne:

» Les dehors mêmes de la guerre, le son » des instruments, l'éclat des armes, l'ordre » des troupes, le silence des soldats, l'ar- » deur de la mêlée, le commencement, le » progrès et la consommation de la victoire, » les cris différents des vaincus et des vain- » queurs, attaquent l'ame par tant d'endroits, » qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse » et de modération, elle ne connoît plus ni » Dieu ni elle-même. »

Dans l'ode de Rousseau à une veuve:

Sous un plus heureux auspice,
La déesse des amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours.
Déja le bûcher s'allume,
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,

L'amour même la consume:
Le mystere s'accomplit.

Dans une idylle du même Rousseau:

DAPHNIS.

Qui l'eût cru! De nos champs l'agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où se plaît la nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images:
Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillants où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue.
Enfin, te le dirai-je, ô mon cher Palémon?
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom:

Et plus bas:

Ne reverrons-nous plus paroître dans nos bois
Les faunes, les sylvains, les nymphes, les dryades,
Les silenes tardifs, les humides naïades,
Et le dieu Pan lui-même, au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons?

Dans la cantate d'Adonis:

La froide naïade
Sort pour l'admirer;
La jeune dryade
Cherche à l'attirer;
Faune d'un sourire
Approuve leur choix;

Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois;
Et Pan, qui soupire,
Brise son hautbois.

ORESTE *à Hermione.*

Si je vous aime! O dieux! mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés,
Quels témoins croirez-vous si vous ne les croyez?

ALZIRE *à Gusman.*

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)

La Piété dans le prologue d'Esther:

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander.

Etrennes à madame la marquise du Châtelet:

Une étrenne frivole à la docte Uranie!
Peut-on la présenter? Oh! très bien, j'en réponds.
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie,
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, les biribis, l'optique,
L'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

On sent que dans ces deux derniers exemples, et un peu encore dans celui d'Oreste à Hermione, la disjonction n'est, pour ainsi dire, que dans la forme extérieure du discours, mais qu'au fond c'est l'antithese qui domine.

## *De la périphrase.*

La périphrase est une figure fort ordinaire sur-tout aux poëtes : ils s'en servent pour étendre et enrichir une idée qui eût pu être exprimée plus simplement, mais avec beaucoup moins de noblesse.

### *Exemples.*

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenue,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesants,
Onze lustres complets surchargés de trois ans....

*Boileau.*

Tout cela, réduit à la proposition simple, signifie qu'il a cinquante-huit ans accomplis.

Nérestan, pour dire qu'il avoit porté les armes sous S. Louis contre les Anglois, se sert d'un tour très noble et très harmonieux :

Je le suivis, seigneur, aux bords de la Charente,
Lorsque des fiers Anglois la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.

Saint Grégoire peint l'amour d'une maniere extrêmement éloquente, à la faveur d'une belle périphrase :

» Cette fievre cruelle qui a son froid et
» ses ardeurs, ses langueurs et ses accès,
» ses foiblesses et ses redoublements, ses
» rêveries, ses transports, ses fureurs ; cette
» fievre, dis-je, qu'on appelle amour, etc. »

Adoam racontant à Télémaque la mort d'Astarbé, lui dit :

» Ses mânes impies descendirent sans » doute dans ces *tristes lieux* où les cruelles » Danaïdes puisent éternellement de l'eau » dans des vases percés, où Ixion tourne à » jamais sa roue, où Tantale, brûlant de » soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de » ses levres, où Sisyphe roule inutilement » un rocher qui retombe sans cesse, et où » Titye sentira éternellement dans ses en- » trailles toujours renaissantes un vautour » qui les ronge. »

Dans la Sémiramis de M. de Voltaire, l'effet du contrepoison est exprimé par une périphrase très éloquente et très poétique :

Ces végétaux puissants qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés.

Madame Deshoulieres, dans une piece de vers allégoriques, emploie deux belles périphrases pour signifier l'orient et l'occident :

Du rivage heureux (1)
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,

(1) Orient.

Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats (1)
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Ce n'est pas pour le seul ornement qu'on se sert de cette figure : l'usage en est souvent nécessaire, tantôt pour exprimer noblement une chose qui de sa nature est basse, tantôt pour couvrir ou du moins pour adoucir la dureté de certaines propositions qui choqueroient si elles étoient présentées nuement et simplement. M. Rollin, dans son traité des figures, a donné des exemples de chacun de ces différents cas.

---

*De la répétition.*

La répétition est une figure qui consiste à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grace et dignité.

*Exemples.*

Dans le récit épisodique que Philoctete fait de ses aventures à Télémaque :

» Après avoir entendu ces paroles, je

---

(1) Occident.

Digitized by Google

» m'écriai : O heureux jour, douce lumiere, » tu te montres enfin après tant d'années ! » Je t'obéis : je pars après avoir salué ces » lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nym- » phes de ces prés humides ; je n'entendrai » plus le bruit sourd des vagues de cette mer. » Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert » les injures de l'air. Adieu, promontoires » où Echo répéta tant de fois mes gémisse- » ments. Adieu, douces fontaines qui me » fûtes si ameres. Adieu, ô terre de Lem- » nos ; laisse-moi partir heureusement, » puisque je vais où m'appelle la volonté des » dieux et de mes amis. »

S. Paul, I ép. aux Cor. chap. 13 :

» Quand j'étois enfant, je parlois en en- » fant, je jugeois en enfant, je raisonnois » en enfant ; mais lorsque je suis devenu » homme, je me suis défait de tout ce qui » tenoit de l'enfant. »

Bossuet, oraison funebre du grand Condé :

» Combien de fois pria-t-il le Sauveur des » ames, en baisant la croix, que son sang » répandu pour lui ne le fût pas inutilement ! » C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce » qui soutient le juste, c'est ce qui rassure » le chrétien. »

Oraison funebre de la reine d'Angleterre :

» Là, on expie ses péchés ; là, on épure » ses intentions ; là, on transporte ses desirs

» de la terre au ciel ; là, on perd tout le
» goût du monde, et on cesse de s'appuyer
» sur soi-même et sur sa prudence. »

Fléchier, oraison funebre de madame d'Aiguillon :

» Moment fatal pour tant de pauvres dont
» elle étoit la protectrice et la mere ! Mo-
» ment heureux pour elle qui entroit en pos-
» session de l'éternité ! Moment triste mais
» utile pour nous, si nous apprenons à vivre
» et mourir comme elle ! »

Oraison funebre de M. de Montausier :

» Je vis ce visage que la crainte de la mort
» ne fit point pâlir, ces yeux qui cherche-
» rent la croix de Jésus-Christ, et ces levres
» qui la baiserent. Je vis un cœur brisé de
» douleur dans le tribunal de la pénitence,
» pénétré de reconnoissance et d'amour à la
» vue du saint viatique, touché des saintes
» onctions et des prieres de l'église. Je vis
» un Isaac levant avec peine ses mains pa-
» ternelles pour bénir une fille que la nature
» et la piété ont attachée à tous ses devoirs,
» aussi estimable par la tendresse qu'elle
» eut pour lui, que par l'attachement qu'il
» eut pour elle, et des enfants qui firent sa
» joie et qui feront un jour sa gloire. Je vis
» enfin comme meurt un chrétien qui a bien
» vécu. »

Le vieux Nestor, dans l'Odyssée, pleure le trépas de son cher Antiloque :.......

Là, gît le grand Ajax et l'invincible Achille;
Là, de ses ans Patrocle a vu borner le cours;
Là, mon fils, mon cher fils, a terminé ses jours.

JOAD.

Jéhu, qu'avoit choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits:
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Egypte a conservé les temples;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a, pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Erixene, dans la tragédie d'Idoménée:

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante.
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crete infortuné séjour,
Eternels monuments d'une douleur amere,
Lieux terribles, témoins de la mort de mon pere,
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colere un utile secours,
Retracez-moi sans cesse une triste peinture,
Contre un honteux amour défendez la nature.

Cette figure est propre à exprimer le caractere des passions violentes dans lesquelles l'esprit, fortement occupé de son objet, s'y attache avec une espece d'opiniâtreté, ne le perd pas un moment de vue, et, par cette raison, répete souvent les termes qui le représentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci, et qui est pleine d'agréments ; on peut l'appeller *retour* ou *refrain*.

Madrigal de mademoiselle Deshoulieres :

Chere ombre de Tircis, hélas ! où fuyez-vous ?
Ecoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le temps toujours jaloux.
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuses alarmes !
N'êtes-vous plus sensible à des transports si doux ?
Ma voix pour mon amant n'a-t-elle plus de charmes ?
Chere ombre de Tircis, hélas ! où fuyez-vous !

AIR, *par la même.*

Taisez-vous, rossignols : votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.
Tircis à son départ, sous ce même feuillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,
Mêloit en me parlant ses soupirs à mes pleurs.
Hélas ! d'un si touchant langage
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs,
Tircis de l'Achéron a vu l'affreux rivage.
Taisez-vous, rossignols : votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la pastorale d'Endymion, Ismene, qui, désespérée des mépris de ce berger, s'étoit fait recevoir parmi les nymphes de Diane dans l'espérance de recouvrer la liberté et la paix du cœur que l'amour lui avoit ravies, s'entretient ainsi seule avec ses ennuis :

Sombres forêts qui charmez la déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,

Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.
Qui peut me rendre encore incertaine, inquiete?
J'aimois un infidele; et ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté:
Cependant, sans savoir ce que mon cœur souhaite;
Je le sens toujours agité.
Sombres forêts qui charmez la déesse,
Doux asyle où coulent mes jours,
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse?
Ah! j'attendois de vous un plus puissant secours.

Voici les seuls vers tendres de Boileau; il s'agit d'une personne qu'on dit qu'il avoit aimée:

Voici les lieux charmants où mon ame ravie
Passoit à contempler Sylvie
Ces tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidele:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'est ici que souvent, errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisoit des présents si tendrement reçus.
Que je l'aimois alors! que je la trouvois belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidele:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

Le refrain étoit autrefois d'usage dans la tragédie même. On en trouve beaucoup d'exemples

xemples dans Corneille; nous ne citerons que le suivant. Il est d'un goût singulier, qu'il seroit dangereux d'imiter; mais il est noble et imposant.

Sortez de mon esprit, ressentiments jaloux,
Noirs enfants du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentiments, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius:
Je suis au grand Pompée; et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,
Vous ne me dites point, seigneur, *Plus d'Emilie.*
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentiments,
Fiers enfants de l'honneur, nobles emportements:
C'est vous que je veux croire, etc.

Il y a encore plusieurs autres figures tant de pensées que de mots: mais, ou elles sont d'un moins fréquent usage que celles qu'on vient de voir, ou elles se rapportent plus à la grammaire qu'à la rhétorique.



# LIVRE QUATRIEME.

## *De la prononciation, ou éloquence du geste et de la voix.*

On ne peut donner sur cette partie de l'éloquence que des préceptes éloignés et généraux, dont l'application à chaque sujet particulier n'est pas facile. Comment régler le ton de la voix? Comment déterminer le degré de vivacité ou de modération que doit avoir le geste dans telle et telle figure, dans telle et telle passion? Sur les autres parties de la rhétorique on a du moins la ressource des exemples, qui rendent les préceptes sensibles, qui en facilitent l'application, et qui fournissent à l'éloquence les secours d'une imitation soit directe, soit détournée : mais qui pourra nous dire de quel ton et de quel air Démosthene prononçoit ses Philippiques, et Cicéron ses Catilinaires? On ne peut tout au plus que recueillir à cet égard des traditions mortes en comparaison de la vivacité de l'exemple, par lequel on montre comment l'éloquence de ces orateurs animoit les sujets qu'ils traitoient. Nous savons tous les soins que prit Démosthene pour perfectionner sa prononciation; nous savons que ces soins furent heureux : mais quelle forme donnerent-ils à son action? C'est ce que chacun est maître d'imaginer à son gré.

C'est par les parties de l'éloquence qui

appartiennent à l'esprit, qu'on passe à la postérité; il ne reste de l'autre qu'un souvenir que le temps affoiblit tous les jours et détruit bientôt entièrement : c'est par l'invention et par l'élocution que Démosthene et Cicéron sont immortels. L'action et la prononciation conservent à la vérité et soutiennent le mérite du discours, quelquefois l'exagerent, et en déguisent les défauts par une illusion heureuse; elles ajoutent à l'éclat du succès présent, mais elles ne donnent par elles-mêmes aucun succès solide ni durable. L'ouvrage dépose toujours contre le prestige de l'action qui l'a trop embelli; et le chef-d'œuvre de ce prestige, qui est tout au plus de faire aimer à entendre un orateur qu'on ne peut lire, est un triomphe trop passager pour qu'on puisse fonder sur sa durée l'espérance d'une vraie réputation, lorsque les autres parties manquent. Il est donc certain que l'action ajoute aux autres parties de l'éloquence, qu'elle les fait valoir, mais qu'elle ne peut les suppléer jusqu'à un certain point. Un auditeur exercé est plutôt ébloui qu'aveuglé par le charme de la voix, par les graces de l'action, qui ne portent pas sur un fond solide. D'ailleurs la presse, toujours prête à venger le véritable orateur des torts d'un organe ingrat et infidele, ne l'est pas moins à punir l'orateur sans génie de l'illusion qu'avoit faite une action séduisante; elle le dépouille des vains honneurs qu'il avoit usurpés; elle éleve une barriere insurmontable entre lui et la postérité.

Lors donc que Démosthene, interrogé quelle étoit la premiere et la plus excellente partie de l'orateur, répondoit que c'étoit l'action; quelle étoit la seconde, l'action encore; la troisieme, encore l'action : il est évident qu'il ne songeoit point à la postérité, et qu'il ne s'occupoit que du moyen de se procurer les succès les plus flatteurs, c'est-à-dire les plus sensibles, les plus sous la main, et ceux par conséquent dont on jouit le plus.

Mais puisque ces succès, s'ils ne sont pas les plus solides, sont les plus *flatteurs*, que ne doit-on pas faire pour se les procurer, surtout pour triompher de ces défauts naturels qui peuvent absolument être corrigés par une longue étude, par un travail pénible et opiniâtre! Quelles difficultés n'a pas surmontées ce célebre Démosthene! Il gravissoit contre des montagnes et des rochers escarpés, récitant d'une seule haleine les périodes les plus longues; il faisoit lutter sa voix contre les flots de la mer irritée, et s'efforçoit d'en surmonter le bruit; il s'enferma pendant des mois entiers dans un cabinet souterrain, passa des jours et même des nuits à former et à perfectionner devant un miroir l'action de son visage, de ses yeux, de ses mains, de tout son corps.

Il seroit difficile de décider jusqu'à quel point tout cela doit être imité. En général, c'est la nature seule que l'on doit suivre dans la prononciation, dans les différents gestes, dans les diverses inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, souvent vagues et stériles,

de la plupart des rhéteurs. Tout dépend donc de la maniere plus ou moins forte, plus ou moins délicate, dont la nature se fait entendre à tel ou tel orateur. Il semble que, toutes choses d'ailleurs égales, l'orateur le plus éloquent dans la composition devroit être aussi le plus éloquent dans la prononciation, puisque le même génie qui a su puiser dans la nature les traits et les mouvements qui convenoient au sujet semble devoir y puiser aussi les tons vrais qui conviennent à ces mouvements; cependant il y a des exemples du contraire: mais ces exemples pourroient bien n'être qu'une exception à la regle.

La belle prononciation fait sentir toutes les beautés du discours; elle en releve l'éclat, et en cache les défauts aux yeux des spectateurs. L'action donne de la force aux raisons, excite les mouvements, touche les cœurs, et fait passer dans l'ame des auditeurs toutes les passions dont l'orateur est agité. On sent assez que, pour produire ces effets, l'orateur doit bien entrer lui-même dans les passions qu'il veut exciter, varier son geste et le ton de sa voix selon la diversité des mouvements qu'il veut inspirer, y conformer l'air de son visage, montrer des yeux ardents et enflammés dans l'indignation et dans la colere, doux et pleins d'un tendre feu dans l'amitié, riants dans la joie, tristes et abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure, dit un auteur ancien, il faut que vous pleuriez vous-même le pre-

mier; alors, étant convaincu de votre infortune, j'en serai vivement touché. En un mot, tous les sentiments, toutes les passions, doivent se produire dans le geste, dans la voix, dans l'air du visage, et sur-tout dans les yeux.

Que votre œil avec vous me convainque et me touche;
On doit parler de l'œil autant que de la bouche:
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un théâtre, y regnent tour-à-tour.

Les rhéteurs distinguent trois sortes de gestes: le geste imitatif, qui contrefait le geste d'une personne; le geste indicatif, qui n'exprime que la pensée; et le geste affectif, qui est le tableau de l'ame, la vie du discours, et qui seul fait triompher l'éloquence et développe la nature toute entiere. Il n'y a pas une passion, pas un mouvement de chaque passion, pas une seule partie de ce mouvement, qui n'ait son geste et son ton particulier, sa modulation, ses degrés de geste et de ton. Une langue, quelque énergique, quelque riche qu'elle soit, reste souvent au-dessous de l'idée qu'elle veut exprimer: souvent elle ne fait que dessiner ce qui devroit être peint, ou même profondément gravé. Un seul cri nous émeut jusqu'au fond des entrailles. Il en est de même des gestes: un coup-d'œil dit plus vîte et plus que tous les discours. Une attitude, un maintien, peut nous convaincre et nous expliquer à la fois mille choses que le discours seul ne débrouilleroit pas si facilement. Le langage de la

déclamation est aussi fécond et aussi riche qu'il est énergique : il a des expressions pour figurer avec les paroles et les tours de toute espece. Il n'y a pas une seule figure soit de pensées, soit de mots, à laquelle il ne réponde aussi une figure de gestes et de tons : mais celles de pensées et de mots se présentent nettement dans des exemples, au lieu que les figures de gestes et de tons, comme nous l'avons déja remarqué, ne peuvent être ni tracées sur le papier, ni montrées dans des exemples particuliers, ni même prescrites par des préceptes certains ; on ne peut sur cet article que recommander une étude délicate et profonde de la nature.

Les juges de l'Aréopage se défioient, dit-on, du geste ; et pour en éviter la séduction, ils n'écoutoient les orateurs que dans les ténebres : ainsi ils ne pouvoient être entraînés que par les charmes de la voix.

Le beau geste charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvements les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talents de la nature ! Elle seule peut les donner : mais l'art, le goût, l'étude, peuvent corriger, diriger, perfectionner dans ce genre comme dans tous les autres.

Résumons en deux mots les préceptes épars dans ce livre. Les ouvrages du ressort de l'éloquence se réduisent à deux especes : les uns sont des ouvrages de simple agrément où l'éloquence n'emploie que ce qu'elle a de plus doux, de plus fin, de plus léger, de plus

aimable; les autres sont des ouvrages sérieux et nobles où l'éloquence déploie tantôt toute la tendresse du sentiment, tantôt toutes les richesses de la sublimité.

Pour les ouvrages de simple agrément, point de leçons, le goût est le seul précepteur: l'art de dire des bons mots, de plaisanter avec finesse, de disserter avec grace, est un art entièrement naturel, qui peut seulement être cultivé par la lecture de madame de Sévigné, de madame de Lambert, de M. de Fontenelle, de S. Evremont, de M. de Voltaire. Proposer ces modeles est tout ce que la rhétorique peut faire.

A l'égard des ouvrages sérieux, elle vous exhorte, 1°. à puiser dans les lieux oratoires, ou plutôt dans la nature, les pensées, les raisons, les sentiments, les arguments, qui conviennent au sujet que vous traitez.

2°. Elle vous avertit de disposer ces matériaux dans un ordre régulier qui les fasse valoir; de prévenir favorablement vos auditeurs, vos lecteurs, vos juges, par un exorde modeste et intéressant; de narrer avec précision et clarté un fait ordinaire; avec force, avec sublimité, un fait héroïque; de déployer toutes vos forces dans la confirmation, de les resserrer avec vigueur dans la péroraison.

3°. Elle vous dit de donner à tous ces matériaux ainsi disposés l'ame, l'expression, le coloris de l'élocution, d'embellir votre discours par le nombre et l'harmonie des pé-

riodes, de le varier par l'assortiment délicat des différents styles, de l'animer par la vivacité des figures.

4°. Enfin elle vous donne la nature et la vérité pour regles de tous vos tons et de tous vos gestes.

Si vous vous plaignez de la généralité vague de ces préceptes, si vous demandez qui vous indiquera le choix de ces styles, de ces figures, de ces tons et de ces gestes, je vous répondrai, ce sera le goût perfectionné par la lecture et l'imitation des Bossuet, des Racine, des Voltaire, des orateurs les plus éloquents et des plus excellents acteurs.

Tels sont les préceptes de rhétorique les plus communs, et en même temps les plus utiles, préceptes plus aisés à donner qu'à mettre en pratique.

*Fin du quatrieme et dernier livre.*

# TABLE
## DES CHAPITRES ET DES MATIERES contenus dans ce volume.

### LIVRE PREMIER.



### LIVRE SECOND.



### LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

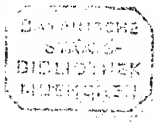
## APPROBATION.

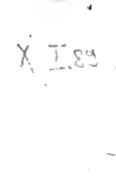
J'AI lu, par ordre de M. le Chancelier, l'imprimé qui a pour titre, *Rhétorique françoise à l'usage des jeunes demoiselles*, avec les corrections et additions. Je crois que cette nouvelle édition de l'ouvrage sera encore plus utile que les précédentes. A Paris, ce 28 juillet 1751.

BELLEY.

---

Le privilege de cet ouvrage se trouve à la suite de celui des *Études convenables aux jeunes demoiselles*.



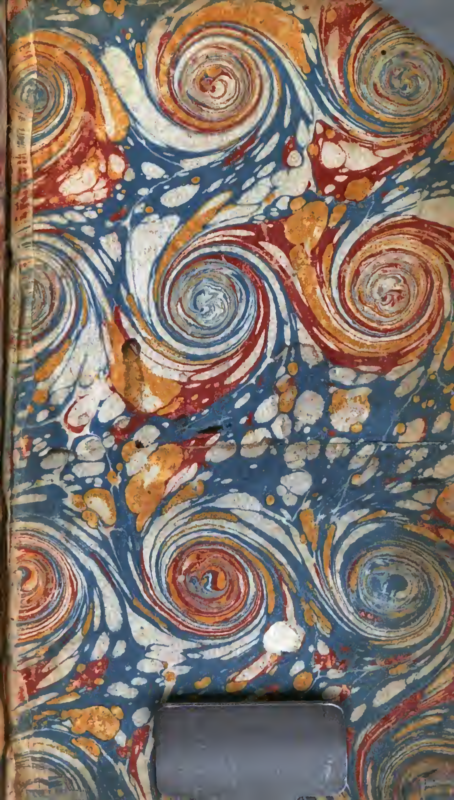



To

The Americans

Digitized by Google







Digitized by Google